FACULTÉ DE MÉDECINE DE L'UNIVERSITÉ DE NANCY
1918-1919 (2e Série) N° 85

NOS BLESSÉS, PRISONNIERS DE GUERRE

Le Kriegsgefangenenlazarett « Fabrik Schütt » de Czersk (Westpreußen)

THÈSE

Présentée et soutenue publiquement le vendredi 30 mai 1919

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

Par Jacques KELLER

Né le 29 décembre 1883, à Belfort (Haut-Rhin)

EXAMINATEURS DE LA THÈSE :

MM. Weiss, professeur . . . . *Président.*
Macé, professeur. . . . . *Juges.*
Frœlich, agrégé. . . . . *Juges.*
Michel, agrégé . . . . . *Juges.*

Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.

NANCY
IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT
18, RUE DES GLACIS, 18

1919

FACULTÉ DE MÉDECINE DE L'UNIVERSITÉ DE NANCY
1918-1919 (2e Série) No 85

NOS BLESSÉS, PRISONNIERS DE GUERRE

Le Kriegsgefangenenlazarett « Fabrik Schütt » de Czersk (Westpreußen)

R. UNIV. BIBLIOTHEEK LEIDEN

THÈSE

Présentée et soutenue publiquement le vendredi 30 mai 1919

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

Par Jacques KELLER

Né le 29 décembre 1883, à Belfort (Haut-Rhin)

EXAMINATEURS DE LA THÈSE :

MM.	Weiss, professeur	*Président.*
	Macé, professeur	*Juges.*
	Fœlich, agrégé	
	Michel, agrégé	

Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.

NANCY
IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT
18, RUE DES GLACIS, 18

1919

FACULTÉ DE MÉDECINE DE L'UNIVERSITÉ DE NANCY

Doyen : M. MEYER ✻, I ⚲.
Assesseur : M. WEISS O ✻, I ⚲.
Doyen honoraire : M. F. GROSS O ✻, I ⚲.
Professeurs honoraires : MM. BEAUNIS ✻, I ⚲, NICOLAS I ⚲, PRENANT ✻, I ⚲, BERNHEIM O ✻, I ⚲, F. GROSS O ✻, I ⚲, CHRÉTIEN I ⚲.

Professeurs.

Clinique chirurgicale	M. WEISS O ✻, I ⚲.
Chimie médicale et toxicologie	M. GARNIER I ⚲.
Clinique obstétricale et Accouchements	M. A. HERRGOTT ✻, I ⚲.
Hygiène	M. MACÉ I ⚲.
Physiologie	M. MEYER ✻, I ⚲.
Clinique médicale	M. SIMON I ⚲.
Histoire naturelle médicale	M. VUILLEMIN I ⚲.
Clinique ophtalmologique	M. ROHMER I ⚲.
Médecine légale	M. P. PARISOT ✻, I ⚲.
Clinique des maladies des enfants	M. HAUSHALTER ✻, I ⚲.
Histologie	M. BOUIN ✻, I ⚲.
Anatomie descriptive	M. ANGEL I ⚲.
Anatomie pathologique	M. HOCHE ✻, I ⚲.
Clinique médicale	M. ÉTIENNE I ⚲.
Clinique chirurgicale	M. VAUTRIN ✻, I ⚲.
Clinique des maladies syphilitiques et cutanées	M. L. SPILLMANN ✻, I⚲.
Physique médicale	M. N...
Médecine opératoire	M. N...

Chargés de Cours complémentaires.

Clinique de chirurgie infantile et d'orthopédie	M. FRŒLICH ✻, I ⚲, agrégé libre.
Clinique d'oto-rhino-laryngologie	M. JACQUES ✻, I ⚲, agrégé libre.
Clinique des voies urinaires	M. ANDRÉ ✻, I ⚲, agrégé libre.
Médecine opératoire	M. MICHEL I ⚲, agrégé libre.
Clinique chirurgicale élémentaire (1)	M. MICHEL I ⚲, agrégé libre.
Clinique des maladies mentales	M. PARIS I ⚲.
Clinique des maladies des vieillards	M. RICHON ✻, I ⚲, agrégé.
Accouchements	M. FRUHINSHOLZ ✻, I ⚲, agrégé.
Clinique des maladies tuberculeuses (1)	M. PERRIN A ⚲, agrégé.
Clinique des maladies tuberculeuses (1)	M. J. PARISOT ✻, A ⚲, agrégé.
Pathologie externe	M. G. GROSS ✻, I ⚲.
Thérapeutique et Matière médicale	M. N...
Clinique médicale élémentaire (1)	M. N...
Clinique d'électrothérapie	M. N...

Agrégés en exercice.

MM. LAMBERT I ⚲.
RICHON ✻, I ⚲.
G. GROSS ✻, I ⚲.
FRUHINSHOLZ ✻, I ⚲.
COLLIN A ⚲.

MM. SENCERT ✻, I ⚲.
ROBERT I ⚲.
BUSQUET A ⚲.
LUCIEN ✻, A ⚲.
BINET A ⚲.

MM. PERRIN A ⚲.
THIRY ✻, I ⚲.
FAIRISE A ⚲.
J. PARISOT ✻, A ⚲.

Agrégés libres.

MM. REMY A ⚲, FÉVRIER G O ✻, I ⚲, FRŒLICH ✻, I ⚲, JACQUES ✻, I ⚲, ANDRÉ ✻, I ⚲, MICHEL I ⚲.

LAMBERT DES CILLEULS ✻, Ⓜ, I ⚲, Secrétaire honoraire.
M. H. COIFFARD I ⚲, Secrétaire.

(1) Fondation de l'Université.

La Faculté a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend ni les approuver ni les improuver.

A MA MÈRE ET A MA FEMME

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

DE MON FRÈRE LÉO

DE MES SŒURS D'ALSACE

A LA MÉMOIRE DE MON FRÈRE PAUL

Mort pour la France le 1er juin 1918

A MES CAMARADES DE CAMPAGNE DE LA 70e D. I.

A MES COMPAGNONS DE CAPTIVITÉ

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR WEISS

AVANT-PROPOS

C'est en quittant une salle (si claire par ce matin blanc de février) d'un hôpital de Nancy que le désir d'écrire ces pages nous est venu : dans les trente lits frais et larges du service, trente Allemands souriaient aux rayons du soleil qui dansaient dans la pièce.

Nous étions, certes, ravi de constater une fois de plus que nous ignorons en France ces haines raffinées qui s'acharnent jusque sur les corps déjà meurtris : cependant, le souvenir trop vivant encore de la misère poignante fréquentée tout l'été dans un autre hôpital — où l'ennemi parquait des blessés et des malades alliés — nous obligeait à des réflexions..., et nous pensions qu'il ne serait peut-être pas mauvais de faire savoir, ici, ce que furent, là-bas, certains lazarets de prisonniers?

Dans l'espoir que cette courte étude pourrait faire la matière de notre thèse, nous prîmes conseil de nos maîtres, M. le doyen de la Faculté de Médecine et M. le professeur Weiss; ils eurent la bienveillance d'encourager cette intention...

Mais voici qu'à nous relire aujourd'hui, l'inquiétude nous prend : nous espérions obtenir autre chose, quelque chose de plus solide, d'un peu scientifique, et le travail

terminé nous apparaît hâtif, insuffisamment documenté et d'intérêt médical à peu près nul. Si nous avions pu prévoir, à la fabrique, qu'un jour nous aurions à utiliser nos souvenirs du lazaret, nous nous serions appliqué à mieux observer, à interroger davantage, à découvrir, à classer, à retenir, tant de détails passés inaperçus ou déjà oubliés. Mais nous ne songions guère alors à exploiter, même dans une intention charitable, ces misères humaines, et cette étude en reste aujourd'hui inachevée. Inachevée, et, surtout, il nous semble que cette ... thèse est si complètement paramédicale qu'elle en devient extramédicale.

On nous dira, c'est certain : « Votre petite machine, voyez-vous, c'est tout ce qu'on veut : un récit, des mémoires (non), un pamphlet (non encore : nous avons fait effort pour rester impartial; nous n'y sommes peut-être pas toujours parvenu, mais nous nous défendons énergiquement d'avoir voulu écrire une œuvre de haine). Enfin, c'est tout ce qu'on voudra, mais ce n'est pas, à coup sûr, une thèse de médecine. »

Hélas ! c'est l'évidence même.

Et cependant nous nous décidons à présenter telle quelle, au jugement de nos maîtres, cette très courte histoire, car le loisir maintenant et le talent plus encore nous manquent pour entreprendre autre chose qui soit plus professionnel. Nous prions nos juges de ne pas hésiter à rire de l'auteur, si le désir leur en vient... De l'histoire elle-même, il serait difficile, n'est-ce pas, de se moquer?...

Que l'Allemand, par ailleurs, nous excuse si nous avons fait des erreurs (parfois grossières, peut-être?)

de chiffres : il en est indirectement responsable. Si nous n'avions pas eu, en effet, à redouter les fouilles nombreuses qu'il devait nous faire subir encore, avant de nous ouvrir la porte de son pays, nous aurions pu revenir de là-bas avec des documents qui nous auraient permis d'éviter ces erreurs... Mais, somme toute, les chiffres, c'est de moindre importance ici : un tableau qui est noir, reste noir quelles qu'en soient les dimensions. Plus qu'à citer des chiffres, nous nous sommes efforcé surtout de multiplier les petits faits indiscutables, pour tenter de donner une impression un peu vraie et vivante de cette chose qui n'était pas très belle à contempler.

Nous n'avons pas eu à extraire péniblement de notre seule mémoire tous ces détails ; d'autres mémoires sont venues à l'aide de la nôtre : nos amis Hennekerçe, Camici, Duvert, Louchez, Dom, nous ont grandement facilité la tâche en rafraîchissant certains de nos souvenirs, en nous signalant aussi quelques faits que nous ignorions. Qu'ils trouvent ici, avec celle de notre cordiale amitié, l'expression de la reconnaissance que nous leur devons pour cette très précieuse collaboration...

A la veille de quitter l'Université de Nancy, nous tenons à remercier de leur bienveillance comme de leurs patients enseignements nos maîtres de la Faculté des Sciences et ceux de la Faculté de Médecine. Que ceux-ci veuillent bien nous excuser de n'avoir pas assez fidèlement peut-être suivi leurs savantes cliniques...

Que M. le professeur Weiss, surtout, nous permette de lui renouveler notre gratitude plus particulière : en

exécutant à la veille de la guerre avec son incomparable habileté une opération délicate, il nous rendait la jouissance d'une bonne santé, trop fréquemment compromise auparavant. Nous lui en restons infiniment reconnaissant. Qu'il soit remercié encore d'avoir eu la bonté d'accepter la présidence de notre jury de thèse.

Nous ne saurions, enfin, laisser passer cette occasion d'offrir à la mémoire de nos amis de l'Université, à la mémoire de tous nos amis tombés en braves, le souvenir pieux d'un camarade qui porte la honte d'avoir été épargné.

A ceux qui les pleurent, le respectueux hommage de notre sympathie très émue.

Nancy, le 25 mars 1919.

NOS BLESSÉS, PRISONNIERS DE GUERRE

Le Kriegsgefangenenlazarett « Fabrik Schütt »
de Czersk (Westpreussen)

INTRODUCTION

A Strasburg (Prusse Occidentale), par une matinée tiède et lumineuse de juin 1918, dans un camp d'officiers français prisonniers : la cour, plantée de tilleuls et platanes au feuillage vert éclatant, d'une caserne aux bâtiments de briques bien rouges. Désœuvrés, nous regardons planer dans le ciel pâle deux cigognes qui tracent des cercles, comme fascinées par les vives couleurs (tous les bleus et tous les rouges) des uniformes qui se rassemblent pour un appel. Soudain, une émotion bouscule autour de l'interprète la petite colonie des médecins internés. Émotion bruyante et joyeuse : notre groupe de 15 sanitaires doit être dirigé, d'urgence, sur Heidelberg, camp de concen-

tration des rapatriés. L'homme achève de nous lire l'ordre de Berlin et nous communique la feuille favorable sur laquelle chacun tient à lire son nom : personne n'a été oublié; tout est pour le mieux : c'est l'aube de la délivrance.

A 3 heures, le soir du même jour, arrive du ministère (ou de la place de Dantzig) un ordre contradictoire : « Un médecin français, possédant de préférence une grande pratique chirurgicale (?), sera dirigé d'extrême urgence sur le lazaret de Czersk. » — Le choix de la victime est laissé à nos compatriotes : c'est le procédé coutumier — comme nous le vîmes par la suite...

Le lendemain, de belle heure, nous souhaitions prompt retour dans notre France aux confrères privilégiés, et nous partions, l'âme en deuil, pour un nouvel inconnu...

Au mois d'octobre de la même année, débarquant à notre tour, à Heidelberg, nous avions l'extrême surprise d'y retrouver un certain nombre de nos camarades médecins de Strasburg. Nous avions la satisfaction d'y retrouver, entre autres, notre excellent confrère, M. le médecin major F... Grâces lui soient rendues ici, aujourd'hui : c'est à sa bienveillance que nous devons d'avoir échappé à la cruelle déconvenue du gai voyage vers la patrie, interrompu lamentablement par cette escale de quatre mois sur les bords du Neckar. Tandis que nos confrères étaient contraints de poursuivre dans ce cadre nouveau et si tristement pareil aux précédents, la vie de morne désœuvrement des camps d'officiers, il nous avait

été donné d'employer copieusement et utilement nos heures de captivité. C'est à ce simple événement que nous devons l'intense satisfaction de pouvoir nous répéter aujourd'hui que, même dans les prisons allemandes, nous avons pu continuer à servir la France de toute notre bonne volonté et de tout notre cœur : au Dr F..., merci !...

Notre guide nous avait expliqué en cours de route que nous serions beaucoup mieux dans un hôpital (ils disent toujours ces choses) et que Czersk était plein de médecins de toutes nationalités : russes, italiens, anglais, roumains, français. Ces propos nous avaient rassuré quelque peu. Cependant, la première impression fut plutôt décourageante. Abandonné par l'Allemand occupé de papiers, nous essayâmes d'abord de nous familiariser du regard avec cette... cinquième prison. — Triste séjour ! La gloire d'un crépuscule qui incendiait le ciel ne contribuait pas à le mettre en valeur : des bâtisses et des baraques hétérogènes, généralement basses et d'aspect sombre et misérable, étaient jetées là, en désordre, sur le sol d'une cour. De hautes palissades fermaient l'horizon, et, dans les échappées des constructions, seules quelques larves pâles, clopinant ou béquillant, hantaient ces lieux.

Nous reposions nos yeux de cet étroit et lugubre cadre terrestre dans la contemplation du grand ciel libre, lorsqu'un sous-officier plein d'exubérance vint se faire connaître de nous : le président du Comité de secours français de la place de Czersk. « Il était enchanté de voir enfin un médecin français. Tous

les jours c'étaient des convois de 60, 80 de nos blessés. Ces malheureux, qui avaient voyagé cinq et six jours, n'étaient plus pansés depuis une semaine. Beaucoup d'entre eux étaient très sérieusement touchés. Tout le monde suppurait. On manquait quotidiennement de matériel. Le personnel sanitaire russe (les Russes étaient, après l'Allemand, les maîtres du camp) refusait de donner plus longtemps ses soins aux nôtres... Ah! nous aurions du travail! Il faudrait opérer du matin au soir... Nous étions, bien entendu, chirurgien?..., etc., etc. » Seigneur! qu'il était content de voir un médecin bleu horizon, cet excellent garçon!

Dans la soirée, deux confrères italiens qui, en vrais camarades, nous avaient chaleureusement accueilli dès la première heure, nous confiaient qu'il était très probablement exact que non seulement les infirmiers russes, mais encore les docteurs russes chargés des stations qui hospitalisaient nos hommes, avaient déclaré aux autorités ne pas pouvoir donner plus longtemps leurs soins aux blessés et malades anglais et français. Toutefois, ils n'en avaient encore rien fait et n'en feraient certainement rien : les pansements de nos blessés nouveaux venus avaient tous été renouvelés; le matin même, certains des nôtres avaient été opérés; deux ou trois de ces docteurs russes, chirurgiens de valeur et des hommes parfaits, ne refuseraient certainement pas de nous conseiller, de nous guider, de nous aider. Si ces médecins, capturés tous dans les premiers mois de la guerre, s'étaient vus contraints de signer la déclaration scandaleuse, c'était parce que les autorités avaient répondu à

leurs demandes de rapatriement, formulées après quarante-cinq mois de captivité et plus de six mois après la paix de Brest-Litowsk, « qu'il fallait, s'ils voulaient obtenir satisfaction, qu'ils refusent auparavant de soigner les sujets alliés... »

Nous croyons que nos collègues slaves s'exécutèrent, mais nous devons déclarer ici, immédiatement, et à leur honneur, qu'ils n'ont jamais songé à mettre en pratique cette menace de grève purement diplomatique. Bien loin de là : ils ont été, des années, à Czersk, les seuls à se dévouer au chevet des prisonniers, de toutes nationalités, de l'Entente; ils ont été, dans la suite, nos guides les plus fidèles, les plus patients, les plus bienveillants et nous n'avons jamais sollicité en vain les conseils de leur expérience et le secours de leur habileté. Souhaitant que ces lignes, un jour, leur tombent sous les yeux, qu'il nous soit permis de leur renouveler ici, et plus particulièrement aux Drs Siniewicz et Naskrevski, l'expression de la reconnaissance émue des malades, des blessés et des médecins français du lazaret Schütt.

Qu'il nous soit permis aussi de renouveler aux camarades italiens, les Drs Paolo Camici et Vincenzo Vitellio, qui devaient devenir pour nous, dans la suite, de très chers amis, l'expression de notre cordiale gratitude : ils nous ont grandement encouragé et soutenu dans notre tâche ingrate, par de bonnes paroles de réconfort, d'abord; plus tard, par une collaboration fréquente et précieuse; constamment par leur présence amie et leur esprit frère qui adoptait, d'enthousiasme, nos sentiments français.

Enfin, nous nous en voudrions d'oublier de signaler les bonnes heures que nous devons aux joyeux camarades anglais, les Drs Sandiford et Mac Karrow, dont nous avons appris à connaître et à apprécier chaque jour davantage la loyauté et la richesse de cœur. Leur tâche, au lazaret, était peut-être encore plus lourde que la nôtre, et si nous n'avons que peu collaboré aux mêmes tables d'opérations, nous avons, par ailleurs, fort intimement collaboré devant certaine table à thé richement garnie de fins produits londoniens et de somptueuses cigarettes... Aux cordiaux collègues anglais, l'expression renouvelée de notre solide et durable sympathie.

Et puisque c'est le moment des effusions, que notre gratitude s'adresse encore à notre bienveillant confrère français et médecin chef le Dr Dom. Qu'il soit béni, d'abord, d'être apparu un beau matin à la fabrique Schütt; qu'il soit remercié ensuite de nous avoir soulagé de la plus grande part de nos pesantes responsabilités; qu'il soit plaint, enfin, pour nous avoir vu, privilégié, quitter Czersk plus de deux mois avant lui...

Si nos confrères russes furent pour nos blessés et pour nous-même si parfaitement obligeants, beaucoup de leurs infirmiers, d'une conscience moins haute, ne montrèrent pas, à vrai dire, une délicatesse égale ni un dévouement aussi profond. Eux aussi, les malheureux, rêvaient, bien entendu, après quatre années d'une captivité arbitraire, de revoir les leurs, et ils appréhendaient par-dessus tout qu'on leur répétât qu'ils ne pouvaient partir puisqu'ils se rendaient

indispensables. Certains d'entre eux, donc, lorsqu'ils surent l'arrivée de médecins anglais et français au lazaret, oublièrent de s'occuper des blessés et des malades français et anglais. Qu'ils soient ici remerciés quand même d'avoir jusqu'à ce jour exclusivement, donné leurs soins aux nôtres.

C'est ainsi que nous nous sommes trouvé, dès le lendemain de notre arrivée, en présence d'une difficulté première et que nous avions lieu de croire très sérieuse : tout un personnel à recruter dans un milieu ne comptant que malades et blessés. De braves garçons, dont les plaies en bonne voie de guérison ne s'opposaient pas trop aux libres mouvements des membres, ou dont les affections chroniques n'étaient pas trop lancinantes, s'offrirent à nous, dès le premier jour, spontanément. Que ces excellents cœurs, les camarades Arnaud, Duvert, Boyer, Ponard, Dallemand, Dartenne et Thiébaut, trouvent ici l'hommage de notre admiration et de notre reconnaissance, toujours aussi vives malgré l'éloignement du temps.

Une demi-douzaine d'aides précieux nous étaient dès lors acquis, qui firent une dure besogne pendant les quatre semaines qui suivirent.

Une seconde difficulté fut plus lente à surmonter : parmi nos volontaires nous ne comptions que trois hommes particulièrement préparés à leur tâche : deux brancardiers et un caporal infirmier. Les autres, qui étaient à éduquer depuis *a* jusqu'à *z*, eurent tôt fait, cependant, servis par la plus tenace bonne volonté, d'apprendre leur nouveau métier. Leur tâche à tous fut d'autant plus pénible qu'ils étaient, comme

nos malades et blessés, honteusement alimentés et que les autorités allemandes firent mille difficultés avant de leur accorder la maigre soupe supplémentaire à laquelle avaient droit tous les employés du lazaret.

D'autres complications vinrent alourdir notre effort pendant ces premières semaines : arrivées consécutives de trois convois de 30 à 40 hommes environ; — cohue inouïe dans les étroites salles de pansement, les blessés anglais et russes s'y acheminant plus nombreux encore que les nôtres; — manque trop fréquent de matériel, qui nous surprenait en plein travail et nous obligeait à remettre des pansements urgents au lendemain; — dispersion des Français, au hasard, dans tous les coins du lazaret (nous avons découvert, plus de huit jours après notre arrivée, perdus dans une salle russe insoupçonnée, trois lésions oculaires françaises qui, par chance, ne réclamaient pas de soins très assidus); — obligation, pour le bon ordre, de dresser, jour par jour et par degré de gravité, des listes de blessés à panser; revision fréquente de ces listes, les jours où le manque de matériel venait à en annuler la valeur; — nécessité, en dehors des heures données aux blessés, d'examiner des malades trop négligés les premiers temps et de tenir à jour les observations hâtives de tout ce monde; — établissement des listes de ceux que nous tenions à présenter à une commission suisse qui pouvait apparaître au lazaret à l'improviste; — grippe s'installant au camp et nous touchant tour à tour, nous privant pour quelques jours, successivement, de tous nos collaborateurs, etc...

Cette période de surmenage nous laisse le souvenir d'une pénible courbature. Cette crise ne devait pas durer, heureusement, au delà du mois de juillet : l'apparition inopinée et la très bienvenue, un matin, d'un confrère français, nous permettait de réduire de moitié nos attributions et notre peine. Notre personnel, d'autre part, enfin rompu à cette besogne où les difficultés d'ordre nouveau se présentaient rarement, nous apportait un concours de jour en jour plus efficace. La vie s'élargissait un peu autour de nous, mais pour s'aplatir aussitôt sur les palissades ou la trame des fils de fer : avec la venue des loisirs plus fréquents, les heures de cafard auraient sonné désormais plus nombreuses si, dès cette époque, nous n'avions pas trouvé dans la lecture des feuilles du geôlier l'écho assourdi des clairons qui chantaient la victoire des nôtres.

D'avoir fréquenté ce cercle de toutes les misères, et d'en être sorti avec le sentiment intime que nous avons pu y apporter un peu de soulagement, par le fait de notre seule présence d'abord, par nos paroles de réconfort et d'espoir aussi, et par les soins, enfin, malheureusement trop peu éclairés que nous nous sommes efforcé d'y donner, atténue un peu en nous ce cuisant regret : que la satisfaction nous ait été enlevée, dans cette fin de guerre, d'assister, de la place qui nous revenait à la gauche des camarades poilus du 226e, à la victoire de notre patrie, au triomphe de notre cause.

I

LA PLACE DE CZERSK

Czersk est une petite bourgade du territoire de l'ancienne Pologne. Nous la trouvons sur la voie ferrée de Berlin à Königsberg : elle dépend du cercle de Dantzig, et se situe approximativement à 70 kilomètres au sud-ouest de ce port, à 400 kilomètres à l'est-nord-est de Berlin et enfin à une centaine de kilomètres : d'une part et à l'ouest, de la Prusse Orientale; d'autre part et au nord, de la Pologne russe.

Czersk n'est qu'un village, un prétentieux village qui voudrait paraître une ville. Il ne compte guère plus de 3.000 habitants agglomérés. Quelques maisons bourgeoises, deux hôtels, de petites brasseries et des magasins d'assez belle apparence forment un maigre noyau autour de l'église moderne en briques rouges, sans caractère. De grosses fermes aux vergers et potagers verdoyants se tassent autour de ce centre, et c'est ensuite, immédiatement, le plein bled : étendues sablonneuses hérissées de céréales rachitiques; vastes champs de pommes de terre ou de betteraves; dunes pâles en marge de bois et forêts de pins. Quelques fermes — oasis dans ce paysage plat que domine un ciel vaste et décoloré, parfois étrangement lumineux,

et que balaie un vent d'une constance désespérante (1). Quatre routes régulièrement plantées d'arbres sou-

vent fort beaux et nombreux, et de hautes bornes

(1) L'hiver doit être, dans ces régions, particulièrement rigoureux, pénible surtout pour les malheureux habitants des baraques des camps; nous nous félicitons de savoir que nos compatriotes y ont heureusement échappé. Les étés, sous ce vent perpétuel, n'y sont pas non plus des plus chauds.

blanchies à la chaux, plus nombreuses encore, prolongent dans la campagne les quatre rues aux pavés pointus.

A l'est, en bordure du village, un étang (aux rives basses : marécages verdoyants, ou relevées en bosses et boisées), alimenté par un maigre cours d'eau sinueux, nous offrait, à Czersk, le seul but réjouissant de promenade. Les heureux confrères anglais, dont les sorties ne furent que suspendues (et pendant une ou deux semaines seulement), y couraient dès le seuil passé de la Fabrik Schütt : l'aviron en mains, ils naviguaient sur cette pièce d'eau dont on avait tôt fait d'achever le tour.

A 3 kilomètres à l'ouest, en lisière de forêts de pins, s'étale un colossal camp de prisonniers, divisé en sections, subdivisées elles-mêmes en blocks innombrables. La population internée de ce camp s'est élevée par moments, paraît-il, à 150.000 âmes. Dans l'été 1918, il ne comptait que 20.000 à 25.000 occupants : quelques Roumains oubliés là; de plus nombreux Italiens; un certain nombre d'Anglais; à partir d'octobre : 900 Français environ; une foule, enfin, de Russes, la plupart bolcheviki, raflés par les armées allemandes en marche après la signature de la paix de Brest. Parmi ces derniers, beaucoup de très jeunes enfants, d'adolescents, de vieillards, des femmes : « matériel humain » bon à tous travaux.

On disait, au lazaret, que seuls les individus incapables du moindre effort physique étaient internés là et qu'une multitude d'autres prétendus bolcheviki, plus valides, étaient employés dans

un vaste rayon, aux mines, sur les voies ferrées, etc. (1).

Il est de fait que nous avons vu au lazaret, où ils prenaient, dans les cours, quelques heures de repos avant d'être dirigés sur le camp, des troupeaux de ces travailleurs russes, usés au travail et dans un état de misère physiologique indescriptible : ces hommes qui n'étaient plus bons à rien, étaient mis « au vert », dans le *Lager* monumental et infect; ils y mouraient comme mouches à l'automne.

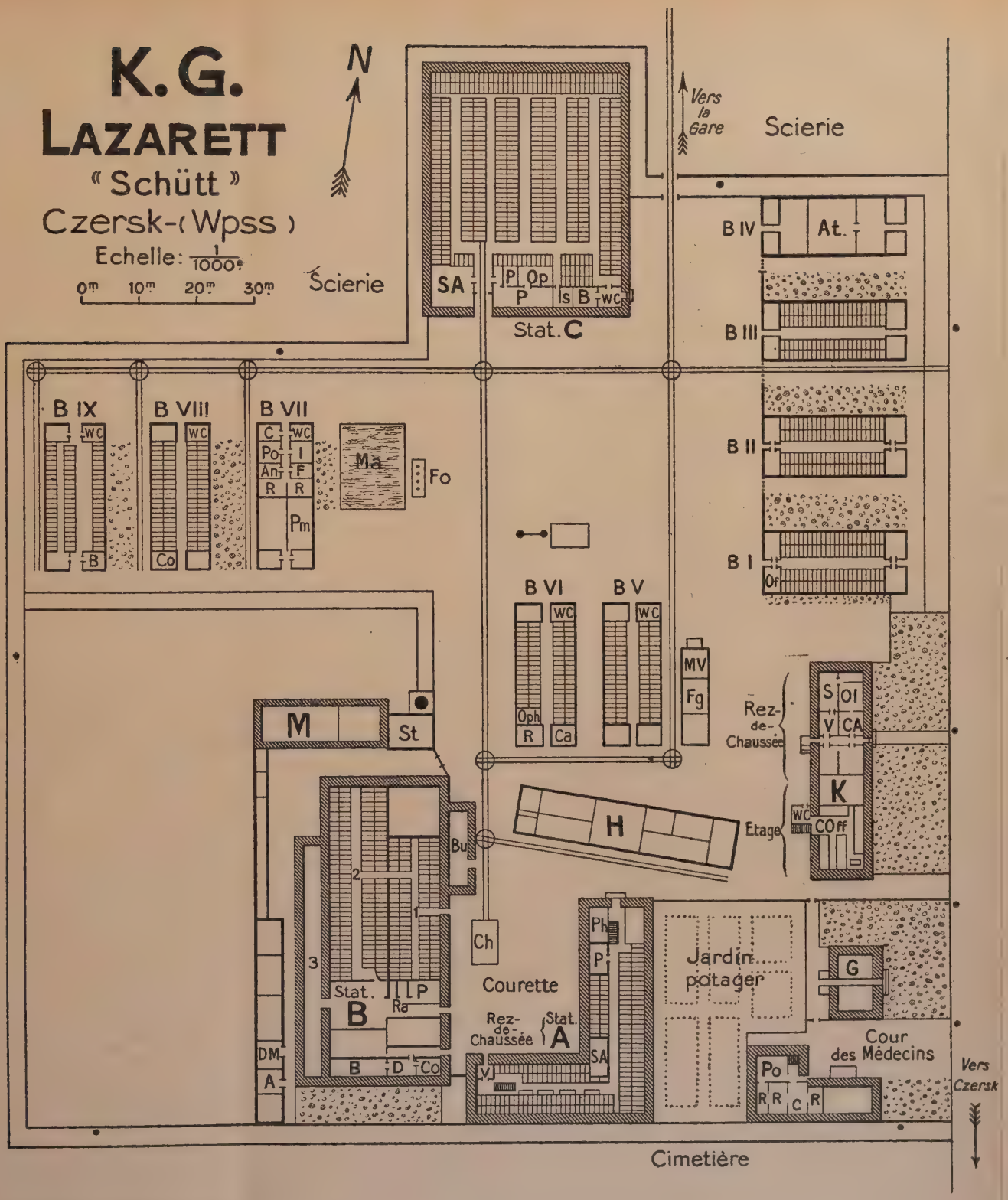
Là haut se trouvaient internés également des malades et des blessés : des Russes, 200 à 300 Italiens, 150 Français environ et peut-être autant d'Anglais. C'étaient des tuberculoses ouvertes (8 Français) — contrôlées par l'examen bactériologique et isolées dans un lazaret spécial — et c'étaient les blessés les plus légers, hospitalisés dans une autre formation. De nombreux médecins russes, un médecin roumain, un italien, et, à partir du mois d'août, un docteur anglais et un camarade français, assuraient les services dans ces deux lazarets. L'existence y était pour eux plus misérable de beaucoup que pour nous à la fabrique. Ils ne sortaient, en effet, de leurs baraques malpropres et bruyantes, que pour respirer une atmosphère infestée par les vidanges, le long d'étroites allées de sable, où l'on butait du nez, tout de suite, contre les fils de fer.

---

(1) L'Allemand expliquait : « Nous les avons pris parce qu'ils troublaient le bon ordre. » — Prétexte ou excuse facile : les médecins russes nous ont dit avoir appris de beaucoup de ces enfants qu'ils avaient été enlevés comme ils se rendaient à l'école.

Cette contrée est habitée par une population paysanne, parlant habituellement la langue polonaise et s'exprimant même, parfois, avec difficulté, en allemand. Les Russes avertis en disaient qu'elle a des sentiments assez nettement polonais, des sentiments antiprussiens beaucoup plus nets. Le Prussien, en effet, là-bas, après tant d'années, est encore colonisateur : il n'a guère été assimilé et il n'assimile qu'imparfaitement. Les moindres bribes de l'autorité sont entre ses mains : sous presque tous les casques et presque toutes les casquettes, il y a une tête de Prussien immigré : gendarmes, employés des postes, des chemins de fer, des forêts, etc., et tous ces gens ne sont pas aimés des cultivateurs. La population dévisageait sans haine les prisonniers alliés, les Russes surtout, et surtout les Russes s'exprimant en polonais et qui obtenaient d'elle les denrées souhaitées, en dépit de toutes les restrictions et réquisitions. Les prix étaient forts, bien entendu; cependant, nous avons eu l'occasion d'entendre des Allemands se plaindre que pour des prix aussi élevés il leur était impossible, ou très difficile, de se fournir en beurre et en œufs, denrées dont nous avons rarement manqué à la fabrique.

A 800 mètres au nord de Czersk, c'est la gare. Entre celle-ci et le village, une vaste scierie dont une moitié travaille encore, dont les bâtiments sud, désaffectés, recèlent le grand lazaret de prisonniers de la place. Surmontant notre répugnance, nous allons en faire le tour une dernière fois.



A Salle d'autop
An Chambre de
At Ateliers.
B Salle de bai
Bu Buanderie.
C Cuisine.
Ca Cantine.
CA Bureau du C
Ch Stock de cha
Co Atelier des c
COff Cuisine (R.
D Douches.
DM Dépôt mortu
F Chambre de
Fg Forge.
Fo Fourneaux d
G Maison du g
H Hangar à dé
I Chambre de
Is Chambre d'i
K Bâtiment de
M Magasin du
Ma Mare.
MV Magasin à vi
Of Chambre d'o
OI Bureau de l'
Op Salle d'opéra
Oph Ophtalmolog
P Salle de pan
Ph Pharmacie.
Pm Matériel de
Po Salle à mang
R Chambre de
Ra Radiographi
S Bureau des
SA Bureau du S
St Stérilisation
V Vestibule.

LÉGENDE

e.
nédecins anglais.

efarzt.
on.
donniers.
C.) et chambre des officiers (1er).

re.
nédecins français.

malades et blessés.
ant.
rras.
nédecins italiens.
és.
Kommandantur.
tériel.

es.
cier français.
erinspektor.
n.

nent.

sement.
des médecins.
cteur russe.

rétaires.
ionarzt.

II

LE KRIEGSGEFANGENENLAZARETT « FABRIK SCHÜTT »

Le lazaret Schütt s'étend sur un terrain au contour biscornu qui peut mesurer, dans ses parties la plus large et la plus profonde, respectivement 190 et 160 mètres. Réduit au carré, cet espace ne présente guère plus de 140 mètres de côté. Sa superficie, par conséquent (cours, jardins et sol bâti), serait de 20.000 mètres carrés, chiffre fort. Sa population atteignant presque constamment 1.450 hommes, chacun de ceux-ci dispose d'un peu moins de 14 mètres, soit d'un espace carré de 4 mètres environ de côté.

I — COUP D'ŒIL D'ENSEMBLE

De la rue on n'en voit pas grand'chose : les palissades, les bâtiments en brique de la Kommandantur et la maison particulière du gérant de l'usine devant lesquels s'étalent, sur une faible profondeur, des potagers, vergers et jardins d'agrément, masquent le lazaret aux gens du dehors — ce qui n'a aucune importance — et masquent le dehors à ceux du laza-

ret, ce qui est beaucoup plus regrettable. Quelques sentinelles plantées sur le trottoir.

Une petite porte, toujours ouverte, mais toujours gardée, contiguë à une entrée cochère close, donne sur l'allée qui conduit dans la place. Des baraques bornent immédiatement la vue : baraques basses, longues et badigeonnées au goudron, assez pareilles à ces cercueils d'un goût si douteux, moulurés, sculptés et peints en noir, qu'on peut voir aux devantures de certains magasins de Czersk. Sur leur gauche s'élève un bâtiment haut, de briques, aux ouvertures nombreuses, comptant un étage : la station A (anciens bureaux ou ateliers). Cette station A, en équerre, limite, sur deux faces, une courette fermée sur sa troisième face, à l'ouest, par un bâtiment beaucoup moins élevé, sorte de hangar blanchi à la chaux : la station B (anciennement entrepôt de planches?)

La courette est un espace assez étroit (25 mètres environ de côté) que contribuent à rendre constamment malpropre : 1° une pompe fonctionnant à longueur de journée au milieu d'un cloaque; 2° les vapeurs et les déjections plus chlorées que savonneuses d'une buanderie; 3° des conduites de vidange toujours obstruées et qui rendent gorge sur le sol; et, enfin, au milieu, un stock de houille qui laisse fuir son trop-plein et souille le terrain autour de sa clôture. (Ne médisons pas trop de ce précieux stock, où beaucoup ont bien souvent largement puisé, par des nuits très obscures.)

Une haute cheminée d'usine, qui ne fume pas, flanque la station B.

Si nous pénétrons dans la grande cour (60 mètres carrés environ), ce sont encore des baraques : à droite, vers la rue, et à gauche au delà d'une mare rectangulaire, puante de toute son eau basse et boueuse en été. Cette piscine répugnante a cependant réussi à enthousiasmer de petits bolcheviki, qui s'y trémoussaient, nus comme vers, par les trop rares chaudes journées de juillet.

Un bâtiment large et profond, entièrement de planches, borne l'horizon au nord. C'est là, pensons-nous, que jadis devaient chanter les scies circulaires. On y chante une autre chanson aujourd'hui : c'est la station C, hall sinistre qu'emplissent maintenant, dans une atmosphère tout à la fois de cave et d'étuve, les plaintes, les appels et les blasphèmes en trois langues de plus de 500 blessés et malades.

Sur le sol, un peu partout, courent les rameaux d'une voie de 60 aux multiples plaques tournantes, qui rend ce terrain fort impropre aux évolutions des fervents du rugby : nos bons alliés anglais n'ont cependant pas, pour si peu, fait le sacrifice de leur sport de prédilection.

Sur les voies, des plates-formes, qui iront chercher demain, à la gare, les blessés du prochain convoi, promènent pour le moment de lourds tonneaux de vidange : c'est presque exclusivement aux internés russes (parfois à des Italiens) que ces corvées sont réservées. On les voit, à toute heure du jour, manœuvrer les pompes qui éclaboussent, et traîner les gros tuyaux qui fuient en jets ambrés. Plaignons les équi-

piers — et plaignons aussi ceux qui passent, sous le vent, à proximité d'un groupe au travail.

On voit encore des Italiens ou des Russes, enfouis jusqu'aux reins dans les fosses à détritus, gratter les miettes au fond des boîtes de corned-beef, et recueillir précieusement dans un plat quelques rares filaments de nouille, quelques épluchures de pommes de terre ou de petites boulettes de riz pâteux. On pourra les voir tout à l'heure, près de la pompe, trier, laver et absorber le produit de leur cueillette.

Établissant la liaison entre les divers bâtiments qui forment obstacle, une rangée jumelle de hautes palissades (4 mètres environ) faites de perches jointives aux extrémités affûtées, achève de retrancher ce coin de terre du reste du monde. Dans le chemin de ronde qu'elles dessinent, un feldgrau hérissé d'un fusil, le pas très lent et les yeux au sol, rêve de la Friede...

La cour se peuple, les journées belles et en dehors des heures de repas qu'on prend sur les lits — (très courts instants, car la soupe est vite avalée) — d'une foule cosmopolite par les coiffures, mais uniforme dans la tenue. Cette tenue, c'est un pantalon et une longue tunique d'une étoffe aux raies blanches et bleues, de 5 millimètres de largeur environ. Quelques employés, seuls, — particulièrement des Russes — portent leurs uniformes nationaux. La très grande majorité de tout ce monde, forme grappes, assises sur les bancs rares autour des baraques, ou étendues sur le sol, le long des palissades, dans les coins d'ombre. De moins nombreux font les cent pas ou tournent par groupes,

toujours dans le même sens. De grands mutilés cherchent une place favorable. Quelques blessés couchés qu'on a sortis sur leurs paillasses prennent un peu d'un soleil qui ne veut pas pénétrer dans la station C. Par-ci, par-là, la note blanche d'un sarrau d'infirmier.

Parfois, pieds nus et en cheveux, deux vieilles laveuses encadrant un panier de linge traversent la cour en diagonale.

Certains types attirent plus particulièrement le regard : ce sont Italiens aux faces terreuses et aux yeux fiévreux; — Anglais en casquette faisant commerce de victuailles ou de chaussures, dont les approvisionne fort largement leur comité; — petits bolcheviki de huit à douze ans, aux mines éveillées; — vieillards polonais de soixante ans passés aux grandes barbes blanches; — Russes hirsutes mégotant ou quémandant des cigarettes, ou encore cherchant à vendre pour quelques biscuits de petits objets sculptés au couteau et fort laids : cadres à photographies, vaisseaux de guerre, serpents articulés, cercueils à surprise d'un goût franchement mauvais.

Pas de verdure au lazaret, sur laquelle reposer ses yeux — ou si peu : un gazon rare autour de la mare et, au delà, quelques tournesols flamboyants (précieuse plate-bande) que certains confrères russes abreuvent fidèlement.

Entre des baraques, enfin, deux étroites plantations d'un lupin aux grappes d'or.

Pour les médecins, privilégiés, une petite cour fut réservée pendant plusieurs années. Située bien à

l'écart, au delà des potagers et de l'habitation du gérant; donnant vue sur la rue et sur la campagne dont ne la sépare qu'une légère clôture de jardin garnie de barbelé, elle est, dans un angle, plantée d'un petit bosquet : là seulement on respirait un air non empesté par les fosses d'aisances et même quelque peu imprégné d'un parfum, très discret, de liberté. Un modeste orchestre à cordes, d'exécutants russes, nous y offrait parfois, par les belles nuits de juillet et d'août, le régal de petits concerts nostalgiques qui attiraient les demoiselles de Czersk. Ce n'est plus nous, ces soirs de petite fête, qui semblions en cage, mais le bon public, qui s'appuyait du front aux fils de fer.

Ce furent, à peu de chose près, nos seuls contacts avec le monde extérieur.

II — LES LOCAUX

1° Bâtiment de la Kommandantur

C'est la construction de briques, riche d'un étage, que nous trouvons à l'entrée du lazaret et à droite. Elle n'est occupée par l'Administration que dans sa moitié nord : bureaux du médecin chef, de l'Oberinspektor et bureaux des secrétaires. Au premier, des chambres d'employés allemands.

Dans sa seconde moitié, elle donne asile au rez-de-chaussée, à la cuisine : assez vaste salle dallée où l'on peut, en passant, jeter un coup d'œil lorsqu'on gagne la chambre des officiers hospitalisés à l'étage supérieur.

Par la porte qui en est habituellement entre-bâillée, on ne manque pas d'apercevoir dans cette cuisine une femme d'un certain âge, décoiffée et débraillée, qui s'occupe, avec un grand moujick, à divers travaux dont quelques-uns n'ont rien à faire avec l'art culinaire (qu'on ne saurait, d'ailleurs, cultiver à Czersk). Tout le camp connaît l'idylle : les amoureux n'ont rien fait pour qu'elle reste ignorée. La cuisine est meublée de quelques tables et d'un large fourneau coiffé d'une chaudière : l'assemblage en rappelle assez exactement un très gros alambic. Quelle sorte de chimie se fricote là-dedans? Une chimie très insipide et des plus fluides, vraisemblablement, car une grande part des corps solides destinés aux combinaisons prend le chemin de la ville : le feldwebel surveillant, de mèche avec le Russe, fait le commerce des légumes et de la margarine — exceptionnellement de la viande (il ne lui en passe qu'exceptionnellement entre les mains).

Deux ou trois aides russes donnent la main au maître coq. Pas un interné italien, anglais ni français ne franchit le seuil de ces cuisines avant septembre 1918, sans risquer une expulsion rapide et brutale. A partir de cette date, il fut enfin obtenu que deux prisonniers de chacune de ces nationalités y seraient détachés.

Si nous montons chez les officiers, à 11 heures le matin, à 5 heures le soir, nous trouvons les abords de l'escalier obstrués par la distribution de la soupe, à laquelle préside le sous-officier.

Une cinquantaine d'hommes s'agitent dans la

vapeur qui monte des récipients : appels, jurons et protestations. Lorsqu'on plonge du regard dans les hauts bidons de métal, c'est pour y découvrir un brouet dont la coloration varie du rouge au violet (en passant par le jaune sale et le vert épinard), mais dont l'odeur d'eau de vaisselle demeure jour après jour aussi fade et décourageante pour l'appétit.

Il faut jouer des coudes pour gagner l'escalier obscur et gras au talon. Après la dernière marche, lorsque la main quitte la rampe qui branle, c'est pour tâtonner dans la nuit avant d'atteindre le bouton d'une porte : l'ouverture en provoque habituellement un courant d'air en coup de vent.

La salle où nous entrons, toutes fenêtres ouvertes sur la rue, est assez généreusement éclairée. (Nous avons vu qu'elle peut être facilement ventilée.) Avec ses parois, son plafond et ses deux rangées de grosses chandelles de soutènement enduits à la chaux, avec ses lits aux draps blancs, avec ses tables de nuit (une pour deux couchettes) blanches aussi, cette pièce nous offre, contrairement à tant d'autres ici, un petit air de confort et d'hygiène. Cependant, cette atmosphère (fraîche à nos yeux trop déshabitués de la vue de choses saines et nettes) paraît moins pure aux hôtes coutumiers de la salle. Le confort, comme l'hygiène, seraient surtout une apparence. La chambre, en effet, quand on y regarde de plus près, semble un peu encombrée : nous comptons 25 lits et elle mesure 8 mètres sur 12 environ. Une grande table au milieu; une autre table haute et longue, pour les pansements, dans un angle; des coffres-cantines au pied de toutes

les couchettes et de nombreux tabourets achèvent d'utiliser l'espace dont on n'a pas absolument besoin pour la circulation. Les officiers nous signalent d'autres inconvénients : le plafond est bas; les fumées de la cuisine, qui passent dans le mur derrière une mince cloison de briques, contribuent, en été, à surchauffer l'air de la pièce. Le plancher, de bois grossier, est très difficile à entretenir; il nous montre, d'autre part (comme les murs nous montrent des crevasses ténébreuses), de nombreux trous mystérieux : des uns et des autres, le soir venu, sortent pour l'assaut, en vagues denses, des corps d'armée de blattes. Personne n'a jamais vu tant de cafards et de si agressifs. Les officiers logés ici, et surtout ceux dont les lits avoisinent la muraille, sont envahis par ces bestioles qui s'installent solidement dans les mieux protégées des boîtes à biscuits et qui ne craignent pas de patrouiller sur la blancheur des draps. Des pièges variés et savants sont tendus à leur intention : la chasse au cafard est ici un souci très absorbant.

Les vingt-cinq lits sont occupés, ou, du moins, le furent l'espace de plusieurs semaines. Il y avait là alors 3 officiers russes (ce qui nous explique la présence d'un infirmier russe attaché à ce service), 7 officiers anglais et 12 français. L'infirmier a son lit ici. Deux ordonnances français y ont également les leurs.

La superficie de la pièce est de 96 mètres carrés environ; le cube en est de 280 mètres. Chaque occupant dispose donc pour lui et sa couchette de près de 4 mètres carrés et d'un peu plus de 11 mètres cubes.

Nous verrons plus loin que ce n'est pas mal du tout pour Czersk.

Les lits, aux sommiers métalliques, sont relativement confortables aux reins des blessés. Ils sont garnis d'une paillasse et d'un traversin de fibres de bois ou de papier (ou encore : de varech), de deux draps (ou d'un drap et d'une enveloppe de paillasse) et de deux couvertures. Leurs dimensions sont celles d'une couchette de troupe.

Dans le voisinage de la table des pansements, nous trouvons, sur deux tablettes, quelques fioles : eau oxygénée, acide phénique, iode, teinture d'opium, etc., et, sur les rayons d'une petite armoire, quelques cornets de comprimés : aspirine, quinine, pyramidon, tannalbin, calomel, rhubarbe, quelques ampoules (pas de seringue), un thermomètre, des feuilles de température, des bandes en rouleaux. Dans un coin, des gouttières, du treillage métallique, des attelles en fil de fer.

A l'heure des pansements, la table est garnie d'une couverture que recouvre elle-même une toile cirée usagée, l'appui-tête en bois et son coussin de moleskine. Sur trois tabourets : deux cuvettes d'eau chaude (pas toujours) et sublimée, un précieux morceau de savon et le matériel stérile dans une serviette. Parfois, une boîte de gaze iodoformée que le brave Russe est allé mendier à la pharmacie. Baignent dans le phénol d'une assiette creuse au bord ébréché quelques instruments précédemment flambés : trois pinces, deux paires de ciseaux aussi mousses l'une que l'autre par le tranchant, une sonde cannelée...

A partir de novembre, le tuyau à ailettes qui court autour de la pièce lui distribuera la chaleur. Dès maintenant, le samedi, jour du bain, il conduit l'eau à la salle de douches, voisine. Il faut établir le grand courant d'air ce jour-là.

Si cette salle, mal orientée, n'est pas très longuement visitée par le soleil, par contre, le soir, aux lampes électriques, elle est assez lumineuse et sans contredit la plus gaie (la moins triste) de tout le lazaret. Malheureusement, des odeurs de chou aigre qui montent de la cuisine en empoisonnent l'atmosphère trop souvent.

Construit au-dessus de l'escalier, un réduit-soupente, qui sert de salle de bains (et qui est aussi les cabinets pas très propres des officiers), asperge de toute son eau répandue sur le plancher à claire-voie l'escalier et les visiteurs qui s'y aventurent le jour du bain.

Cette petite pièce, qui nous montre trois sièges de cabinets à chasse d'eau, face à la baignoire, possède également un robinet : le lavabo des officiers.

Salle de bain, cabinet de toilette, water-closet, elle est de plus l'étroit terrain de sport choisi par certains officiers anglais. Ils viennent là, le matin, contracter leurs muscles et dilater leurs poumons, devant la lucarne ouverte, il est vrai, mais devant aussi les regards ébahis de leurs camarades russes et français qui occupent les trois sièges et qui s'étonnent qu'on vienne dans un tel lieu pour y faire des exercices respiratoires.

Ce réduit donne de plain-pied sur la salle et contri-

bue par ses vapeurs, le samedi, et par ses exhalaisons fortes, constamment, à diminuer la pureté de l'air qu'on aimerait à respirer ici.

Néanmoins c'est dans cette chambre des officiers, plus claire que toute autre là-bas, et que rivalisaient, surtout, à rendre sympathique des hôtes très charmants, que nous avons passé les heures les meilleures de notre séjour à Czersk. Nous y avons même vécu des minutes d'enthousiasme : c'était, le matin, entre midi et 1 heure, au moment des pansements qui coïncidait avec l'arrivée du *Berliner*, et le soir, à la venue, malheureusement incertaine, du communiqué tardif de la *Danziger*, pauvre gazette régionale. Sur les grandes cartes achetées clandestinement (merci à ceux ou celles qui purent nous les procurer) et qu'on n'entr'ouvrait qu'un instant, nous tracions des coups de crayon hâtifs, guettant le moindre bruit de bottes sur l'escalier. C'est très certainement ce qu'il nous reste de ces impressions qui fait que nous gardons de la petite salle blanche un souvenir souriant qu'elle ne méritait, certes pas, qu'on lui conserve.

Qu'il nous soit permis en y passant aujourd'hui de serrer une fois encore avec émotion les mains amies de nos camarades officiers réunis là.

2° La station A

C'est par trois marches, à l'extrémité nord de l'équerre de briques dessiné par le bâtiment, qu'on gagne le rez-de-chaussée de la station A.

Nous pénétrons d'abord dans un couloir téné-

breux sur lequel ouvrent, toujours, les cabinets, à gauche, et sur lequel n'ouvre jamais, à droite, la porte d'une pharmacie qui n'est pas si mal fournie que ça, au dire de ceux qui purent, par grande exception, visiter cette officine bien gardée. Un escalier, face à l'entrée, conduit au premier. Et c'est, au rez-de-chaussée comme à l'étage, tout de suite, deux salles profondes, à la double série de chandelles de soutènement, et mesurant 10 mètres sur 30 approximativement. Une allée centrale de 2 mètres de largeur environ court entre les quatre rangées de lits, jumelées à droite comme à gauche. Au rez-de-chaussée, deux petites pièces font, de la droite, saillie sur le plancher : c'est, d'abord, la salle de pansement de la station, riche d'un vieux microscope et de quelques réactifs et colorants en ordre de bataille sur une tablette; c'est, plus loin, le bureau du médecin allemand des bâtiments A et B.

Les fenêtres ouvrent, à gauche (garnies extérieurement de barbelé), sur le potager du gérant; à droite, sur la courette malpropre. Comme les pièces, grâce à cette double rangée d'ouvertures, sont mieux éclairées que d'autres; comme les murs ont été, jadis, passés au badigeon et comme le plancher, reconnaissons-le, est un vrai plancher en vraies planches pas vermoulues, l'entretien des salles, station A, est peut-être plus aisé qu'ailleurs, et l'aspect en est un peu moins triste. Toutefois l'encombrement y est déjà tel qu'il a fallu, ici aussi, pour gagner de la place (et comme partout ailleurs au lazaret, sauf cependant chez les officiers et aux contagieux), grouper les lits

par îlots de quatre : deux couchettes de la rangée avant et deux couchettes de la rangée arrière, étroitement accolées, composent chacun de ces groupements. Entre deux îlots, une ruelle de 30 à 50 centimètres de largeur sert de passage pour quatre hommes. Encore est-elle le plus habituellement obstruée par les quatre tabourets qui flanquent les quatre lits, et encombrée par le matériel individuel de chacun. Seuls, les malades de la rangée arrière peuvent garnir en partie, de leurs objets personnels, les tablettes des fenêtres proches. Quelques rayons, çà et là, dans l'intervalle de ces dernières : on les doit à l'initiative privée et non pas à la sollicitude des autorités, qui en voient la pose d'un très mauvais œil, quand elles ne l'interdisent pas.

L'aspect des lits étroits est des plus misérables : ce sont déjà, ici, les grabats jugés bons pour les hommes de troupe : la planche sur châssis métallique, et la paillasse, à demi remplie de copeaux ou de rognures de papier. Sur le tout, des enveloppes de traversin et de couvertures, en tissu quadrillé bleu et blanc : un tel tissu, dont la propreté est difficilement contrôlable, paraît, dès la première vue, sale et antihygiénique.

La lumière électrique est installée, station A, comme dans tout le lazaret, assez largement. Le chauffage s'y fait par gros tubes de vapeur à ailettes, comme partout sauf dans les baraques.

Dans ce premier corps de bâtiment, nous comptons :

1° En bas : 80 lits environ, en deux rangées de

30 chacune, à gauche; en deux rangées de 10 chacune, à droite (1);

2° En haut : 110 lits environ, en deux rangées de 30 chacune, à gauche; en deux rangées de 25 chacune, en face.

Dans le fond, la pièce tourne à angle droit, et se prolonge, plus obscure, dans la branche ouest de l'équerre, donnant comme dimensions 20 mètres sur 10 environ.

Même distribution des couchettes et même aspect, dans une note beaucoup plus noire.

1° Au rez-de-chaussée : 80 lits environ, en deux rangées de 25 chacune, à gauche; en deux rangées de 15 chacune, à droite.

Quelques couchettes dans le sens longitudinal rétrécissent encore l'allée déjà étroite et obstruée, en outre et dans le fond, par la cage en planches d'un escalier. Nous trouvons, enfin, à droite, un vestibule bourbeux par lequel nous pouvons gagner la courette non moins bourbeuse, entre une double série de 6 à 8 robinets. Ceux-ci ne donnent l'eau que quelques minutes après chaque repas, pour le lavage de la vaisselle. Les fenêtres des salles de cette aile ouvrent à gauche sur le chemin de ronde, à droite sur la cour;

2° Nous comptons au premier étage de cette aile de la station, 60 lits environ : en deux rangées de 10 chacune sur la gauche; en deux rangées de 20 chacune sur la droite.

---

(1) Nous devons faire quelques réserves, quant à tous ces chiffres, que nous citons de mémoire. Ils sont ou un peu forts, ou un peu faibles, en tout cas très suffisamment proches de la réalité.

Dans le fond et à gauche, une chambre en boyau où logent 20 employés (18 Russes et 2 Français).

Tout ceci donne comme densité :

Pour le rez-de-chaussée, en une seule pièce : 160 hommes;

Pour le premier, en deux pièces : 190 hommes.

Le chiffre global de la population, pour ce bâtiment dont les salles habitées couvrent environ, au total, 950 mètres carrés, et cubent, à peu de chose près, 2.850 mètres, atteint 350 êtres vivants : 19 sur 20 de ceux-ci sont des blessés dont certains suppurent encore, ou des malades dont beaucoup sont atteints d'affections des voies respiratoires. Chacun dispose, pour lui et son lit, d'un peu plus de 2^{m2} 70 de surface et de 8 mètres cubes d'air.

La population, ici, est surtout de Russes (170 environ) et d'Anglais (130 environ). Cinquante Français seulement. Les nôtres sont au rez-de-chaussée, à gauche, le long du chemin de ronde, installés dans la partie la plus encombrée et la moins éclairée.

Telle est la station A, estimée à juste titre, par les internés, comme la plus logeable : enviés sont ceux qui y possèdent leur couchette.

3° La station B

S'étalant sur une cinquantaine de mètres de longueur, en bordure de la courette, à l'ouest, ce hangar, blanchi à la chaux mais sans coquetterie aucune, semble très humble sous le double regard que laisse tomber de ses deux étages de fenêtres, l'orgueilleuse

BARAQUE III BARAQUE II BARAQUE I

LA GRANDE COUR DE LA FABRIQUE SCHÜTT

LE PERSONNEL MÉDICAL FRANÇAIS DU LAZARET

station de briques rouges. Tout est relatif, et il est bien vrai que basse, comme ratatinée, et le pied constamment dans le bourbier de la cour, la station B ne paie pas de mine.

Très indigente d'extérieur, son aspect intérieur n'est pas beaucoup plus cossu. Cependant, la misérable fait des efforts pour se tenir propre et pour se tenir proprement. A ce dernier point de vue, même, elle exagère : presque exclusivement italienne, la station, très bruyante à l'ordinaire et surtout par temps pluvieux, devient subitement des plus silencieuses dès que paraît un docteur italien : chacun, au garde à vous, se tient au pied de son lit. Les médecins, ici, ont surtout affaire à des mutilés ou blessés guéris, ou à des malades chroniques, tous plus actifs que nos blessés aux plaies plus récentes : d'après nos camarades italiens, leurs hommes, de tempérament un peu trop indépendant, feraient, paraît-il, grand tapage dans le lazaret si on n'employait pas une méthode qui nous semble plutôt rigoureuse, en ces lieux. C'est ainsi qu'il est, par ailleurs, défendu de fumer station B, et cet ordre, qui ne vient pas seulement des autorités allemandes (qui l'affichent sans succès dans tous les autres bâtiments), est ici respecté.

L'idée ne nous serait jamais venue d'imposer aux pauvres nôtres ce garde à vous silencieux ni cette privation cruelle. Nous n'aurions pas aimé voir les 500 blessés de la station C se dressant, d'une seule secousse, à l'apparition d'un médecin : quelle tristesse ! Nous nous félicitons de ne l'avoir jamais vu. Si, d'autre part, les Italiens de la station B pouvaient, en grand

nombre, aller fumer dehors, tant des nôtres ne l'auraient pas pu, qui sont demeurés des semaines cloués sur leur lit. Et comment, malgré le risque d'incendie, trouver le courage d'imposer à ceux-ci, déjà les plus malheureux, cette suprême privation? C'est une telle ressource qu'une bonne cigarette, pour le blessé qui traîne les lentes journées dans le demi-jour de la salle empestée, rivé à son grabat et le ventre vide! la fumée du tabac masque l'odeur mauvaise, endort la faim et chasse le cafard.

Donc : stricte discipline à la station B, et aussi, ce qui est beaucoup mieux, tentative louable d'entretien consciencieux et le meilleur possible de ce très ancien bâtiment aux nombreux coins si sombres : les murs ont été badigeonnés de frais, les lits sont mieux alignés qu'ailleurs, le sol semble à peu près propre. Cependant, en dépit de ces efforts, les quelques salles du service sont infiniment plus grises et plus tristes que celles que nous avons vues précédemment. La lumière que laissent passer les fenêtres, moins nombreuses, et qu'on ne trouve que sur une seule face, dans telle salle, qui tombe d'en haut dans telle autre, est de moitié moindre ou d'une autre qualité que celle de la station A : ici les pièces se suivent comme une succession de caves claires.

L'aspect très minable des hommes est aussi, peut-être, pour quelque chose dans l'impression plus pénible éprouvée station B : ce sont blessés anciens et malades chroniques, prétuberculeux pour la plupart, amaigris, jaunes de teint et faméliques.

Salle I. — Parallèlement à la cour, une première

salle obscure ouvre de niveau, sur l'extérieur, par une porte à peu près médiane. Cette pièce mesure environ 25 mètres sur 10. Les fenêtres, mal orientées, en donnent sur la cour, elle-même mal éclairée.

Nous retrouvons ici, bien entendu, les deux doubles rangées de lits :

1° 100 environ, en chiffre rond, pour la salle : en deux rangées de 25 chacune du côté de l'extérieur; 50, également en deux rangées de 25, en face.

Chaque homme dispose ici, approximativement, de 2^{m2} 50 de surface et de 7^{m3} 50. Nous avons trouvé des chiffres un peu plus forts pour la station A.

Salle II. — Quittant cette première cave, et passant une porte de communication directe, nous sommes ensuite dans une salle parallèle plus vaste sinon beaucoup moins sombre : 35 mètres sur 10 de dimensions peut-être?

2° 150 lits environ dans cette pièce en une double série, toujours :

70, en deux rangées de 35 chaque, du côté de la cour;

80, en deux rangées de 40 chaque, en face.

Ici donc, 150 occupants à peu près, dont chacun jouit de 2^{m2} 30 et d'un cube de 7 mètres.

Cette salle, si nous avons bonne mémoire, reçoit le jour d'en haut, par panneaux vitrés ménagés dans la toiture. L'aération, comme l'éclairage, n'en est donc pas précisément des meilleures.

Dans cette station, comme en A, nous retrouvons le groupement des lits par îlots de 4.

Une troisième pièce, où nous n'avons jamais eu malheureusement l'occasion de pénétrer, et dont nous ne pouvons rien dire, sinon qu'elle comptait une cinquantaine de lits, trouve encore place dans les profondeurs de la station B.

Dans la partie sud du bâtiment, deux couloirs ouvrent sur la cour : le premier débute par une entrée à robinets, semblable au vestibule que nous avons traversé en A. Il côtoie ensuite, successivement : la très étroite salle de pansements du service, le laboratoire de la radiographie, puis la radio elle-même, logée dans un boyau qui ne reçoit le jour que du plafond : encore un caveau.

Sur le second couloir ouvrent, par une seule porte, trois pièces en enfilade : la salle de douches, un atelier de cordonniers, la salle de bains. Salle de douche et salle de bains sont réservées aux stations A et B. Dans la première, cimentée, nous comptons 6 becs environ; dans la seconde, 4 ou 5 baignoires émaillées. Cette double installation n'est pas trop mal comprise. Par malheur, la chaudière, fréquemment avariée, ou les appareils souvent déréglés, en vinrent à distribuer l'eau chaude au petit bonheur, et de cette précieuse ressource on réussit à ne faire qu'un médiocre avantage.

Formant verrue au bâtiment de la station, une aile basse, en saillie sur la cour qu'elle contribue à limiter de ce côté : c'est la buanderie qui déverse ses eaux chimiques sur le pavé. Nous ne saurions dire quels draps et quelles chemises on y lessive, car le change

des uns et des autres n'est pas précisément fréquent au lazaret. Peut-être les vieilles laveuses polonaises qui bousculent dans ce réduit, au milieu de nuages de vapeur, des récipients aux sonorités métalliques, trouvent-elles à s'occuper suffisamment avec le linge de ces messieurs les fonctionnaires allemands?

Outre les quelque 250 Italiens qui habitent ces salles, on y compte encore une cinquantaine de Français. Ces derniers occupent, le long du mur est de la pièce n° 2, la moitié sud de la double rangée.

Avant de quitter la station B, exprimons le regret de ne pouvoir en donner une description plus précise. Certaines salles (de malades italiens) que nous n'avons jamais visitées, n'ayant rien à y faire, ont pour nous gardé leur secret. Elles étaient peut-être à voir, et avec profit?

Signalons cependant encore une dernière petite pièce, à peu près centrale, une cave de plus, mal éclairée par un jour terne tombant de haut. On la traverse rapidement en passant de la salle II à la salle de pansements. Elle est garnie de ces étonnantes et instables couchettes superposées (8 par îlot) si fréquentes dans les camps, mais généralement inconnues au lazaret de Czersk. Cette salle, nous devons le dire, nous a toujours parue inoccupée.

Une dernière particularité caractéristique de la station B, si bruyante parfois : un grand nombre de ses internés (surtout blessés légers ou malades chroniques à peu près valides) évacuent avec empressement leurs caveaux, à l'occasion du moindre rayon de soleil qui balaie le pays.

4° *La station C*

Sur la cour, au nord, c'est la basse et large façade de planches du bâtiment de la station C, qui masque l'horizon. Elle est percée, au rez-de-chaussée, de quelques fenêtres et du rectangle noir d'une porte cochère; au-dessus, les lucarnes carrées aux volets pleins et clos, d'un grenier. Sur le tout, une toiture de faible pente qui étale, en fuyant vers le nord, sa couverture de carton goudronné aux accrocs nettement apparents. Un escalier de meunier dressé vers les lucarnes à la façon d'une échelle vers une grange, achève de donner à l'ensemble la physionomie d'un vaste hangar de ferme.

Engageons-nous sous le portail dont les deux vantaux sont tirés chaque soir pour la nuit et suivons un couloir d'une dizaine de mètres de long, dont cette entrée délimite la largeur. Il nous faut passer par ici si nous répugnons à emprunter la seconde et dernière voie d'accès du bâtiment : une porte étroite qui ouvre d'abord sur un vestibule aménagé en cabinets.

Dans le couloir, prenons garde de glisser, car le sol en est humide et gras; veillons aussi à éviter les trous de la planche vermoulue; méfions-nous surtout de la rampante menace des rails qui pénètrent devant nous dans la station.

S'il est 11 ou 5 heures sonnées, dès l'entrée, obstruant le passage, une foule rayée de blanc et de bleu se presse vers les rangées latérales de robinets : 12 becs qui donnent l'eau chaude pendant dix minutes deux fois par jour. La canalisation est coupée en dehors de

ces courts instants : chacun se hâte donc de rincer aux jets fumants et qui éclaboussent, sa cuiller (tout son couvert) et la petite cuvette de métal émaillé qui lui sert d'assiette. Cette vaisselle est vite faite : ce ne sont pas les corps gras de la soupe qui l'encrassent, en effet.

Passée la cohue qui nous masquait les profondeurs, nous découvrons une salle, un hall, une galerie de machines plutôt, et, de fait, nous sommes ici sur l'un des chantiers principaux de la scierie d'autrefois.

Le coup d'œil est étendu : sensiblement carré, le hall, si nos calculs sont exacts, ne mesure pas moins de 34 mètres sur 34. Ce qu'on remarque tout d'abord, dans le demi-jour qui règne ici, c'est la marée haute des couchettes, qui s'étale : on voit des lits partout. De celle-ci émerge une futaie de piliers carrés et massifs qui se dressent et se ramifient bientôt dans une ombre toujours plus épaisse en un enchevêtrement de solives et de poutres aux assemblages savants : mais personne ne songe à admirer ce travail de charpente qui aboutit aujourd'hui à nous inquiéter plus qu'il nous intéresse, par le mystère de ses mille toiles tendues par les araignées et par le danger des poussières qu'elles drapent.

Le hall qui, par endroits, doit prendre cependant quelque hauteur, ne laisse pas le souvenir d'une salle très élevée de plafond. Nous devons cette impression sans doute à ce que les ténèbres en masquent en général la superstructure et aussi, certainement, à ce que le regard, ici, est toujours attiré et retenu par les parties basses : par la multitude des couchettes (et

surtout par leurs occupants), d'abord, et ensuite, aussi, par le plancher inégal dont il est imprudent, dès qu'on circule, de ne pas guetter les trous et les saillies. S'il est moins humide et boueux que celui du vestibule (sauf toutefois dans les points nombreux où chutent, les jours d'orage, de fines cascades), les planches en sont cependant, et un peu partout, si pourries ou vermoulues, que le talon y creuse des fondrières. On tarde à les combler; la réparation cependant est ici d'une technique archaïque et facile : un panneau qu'immobilisent quelques pointes... (et c'est ainsi que, station C, un trou qui finit, c'est une bosse qui commence). Ailleurs, ce ne sont plus cratères et verrues, mais crêtes et vallonnements, nés du jeu du bois qui, avant de pourrir, gondole en ondulant.

Un dernier risque sur ce plancher cahotique, c'est encore cette traîtresse de voie de 60 : elle court le long d'une allée, se dissimule sous des lits, reparaît quand on n'y pense plus. Malheur à celui qu'absorbent des soucis moins terre à terre et qui croise le double obstacle des rails tendus devant ses pas. Il fera pour le moins un salut auquel répondront les rires d'une galerie aigrie par la misère.

Sur ce sol tourmenté, les lits ne sauraient présenter le correct alignement longitudinal, ni la rectitude verticale que nous avons trouvés à la station B. Sont-ils seulement alignés? Lorsque, placé dans un angle, on enveloppe du regard le hall carré ou qu'on en cherche de l'œil l'angle opposé, à 50 mètres de là, on n'aperçoit devant soi que couchettes se bousculant, semble-t-il, en grand désordre. Mais si l'on se

déplace, on découvre, au nombre de sept, des allées : cinq, de moins de 2 mètres de large, s'orientent en direction nord-sud comme le couloir d'accès; deux autres sont transversales : l'une de ces dernières, d'une largeur égale à celle des précédentes, coupe la salle dès le début, à une distance d'une longueur de lit au delà du débouché du couloir. Elle est bordée par une rangée simple de couchettes, du côté de la cour, et donne accès, de l'autre côté, aux cinq allées directes. La seconde, transversale, n'est, à proprement parler, pas une allée, mais un sentier tortueux, tant elle est étroite (moins de 50 centimètres) et encombrée par une série de gros piliers et par des tabourets. Elle borde la rangée double de lits qui garnit le fond de la salle, et'établit la liaison, à cette extrémité, entre les cinq allées directes.

Chacune de ces dernières est séparée des deux allées parallèles immédiatement voisines (ou du mur et de l'allée parallèle voisine) par une rangée double de couchettes, groupées, selon la règle, en îlots de quatre. Nous comptons donc six rangées doubles directes dont chacune aligne deux fois 30, c'est-à-dire 60 couchettes; 6 fois 60 = 360 lits perpendiculaires au sens direct. Il convient d'augmenter ce chiffre de celui de 20 autres grabats car la dernière rangée double, à droite, contre le mur, se prolonge en deçà de l'allée transversale dans un diverticule voisin des cabinets (elle compte donc 7 ou 8 mètres de plus que les autres).

A ce nombre de 380, il faut maintenant ajouter celui des couchettes orientées dans le sens direct : ce

sont d'abord celles de la double rangée du fond, soit environ deux fois 40, c'est-à-dire 80.

C'est ensuite, dans le diverticule signalé plus haut, un groupement de 4 îlots de 6 lits, en 3 rangées, soit 24 lits.

C'est, enfin, en suivant la grande allée transversale, une rangée simple, à gauche contre la cloison des salles de pansement et d'opération, de 26 lits environ en îlots de deux. Ce qui nous donne pour le hall le chiffre global de 380 + 80 + 24 + 26 = 510 couchettes.

510 couchettes : 510 hommes, — car elles sont toutes toujours occupées. Chaque homme dispose d'environ 2^{m2} 35 de surface. Quant au cube, il est difficile de l'évaluer (8 mètres peut-être)? Ces 510 hommes sont, sans doute, des êtres bien portants qui s'évadent chaque matin de cette colossale chambrée où la place est si complètement et si dangereusement utilisée? Non, ici, ce sont, tous, malades et blessés : malades trop souvent aux toux suspectes, et surtout blessés graves. Presque tous, parmi ceux-ci, suppurent. Beaucoup évacuent quotidiennement près d'un demi-litre de pus.

Et ceci nous fait comprendre que l'atmosphère déjà confinée de cette salle, soit, de plus, empestée. Toutefois, ce n'est pas au seul pus, d'odeur doucereuse et trouble, qu'elle doit sa fétidité. Celle-ci se complique de l'apport qui lui vient d'autres sources de puanteurs : c'est, d'abord, constamment et partout surpris par les narines, le relent de cave et de moisissure qui monte du plancher pourrissant sur un sol

toujours humecté; ce sont ensuite les vapeurs qui prolongent l'heure du repas, et qui flottent dans le hall, chargées le plus souvent d'une fade senteur de vaisselle, parfois de l'essence du rutabaga ou de la betterave aigris; ce sont encore les émanations stercorales des vases qu'on ne vide pas exactement dans la minute; ce sont aussi les bouffées qui portent l'odeur ammoniacale de l'urine fermentée et que souffle dans la salle, chaque fois qu'on l'ouvre, la porte des cabinets; c'est enfin le fumet humain complexe que concourent à produire les extraits mêlés de 500 sueurs pédieuses et de 500 sueurs axillaires rancissant dans des literies et sur un linge qu'on ne renouvelle jamais.

Odeur de pus, odeur de réfectoire, odeur de cave, odeur fécale, odeur d'urinoir, odeur de crasse et de misère : c'est de tout ça mélangé qu'est faite l'haleine mauvaise qu'expire par sa bouche largement ouverte sur la cour la station C.

Mais l'aération de ce hall empoisonné, quelle est-elle? Comment cette urgente aération s'obtient-elle? Uniquement par le courant d'air qui s'établit entre le couloir d'accès, les cabinets et les trous de la toiture de carton, car les fenêtres (il y a des fenêtres) n'ouvrent pas. Eh oui! « Voyez donc : le chemin de ronde contourne le bâtiment, et au delà il n'y a plus qu'une ligne de fils de fer. Si cette fracture de cuisse, qui gémit sous la fenêtre, là-bas, s'évadait dans la nuit?... Quelle affaire!... Condamnons bien vite ces ouvertures! »

Et les fenêtres furent condamnées. D'abord, on les garnit extérieurement de barbelé. Puis ce fut jugé

sans doute insuffisant, car bientôt elles furent solidement fixées par des barres transversales clouées à l'encadrement et interdisant complètement l'ouverture.

C'est cette situation, déjà ancienne, que les Français et les Anglais ont trouvée, en juin, à Czersk. Peu après leur arrivée, des hommes ont fait sauter des traverses, d'autres ont brisé des carreaux. Beaucoup plus tard, les réclamations et protestations des comités ont enfin abouti à ce qu'un certain nombre de fenêtres soient décondamnées. Mais l'aération, depuis, ne se fait pas beaucoup mieux, car, même lorsque le soleil aux rayons verticaux transforme cette cave en une étuve, il se trouve toujours des malades ou des grincheux pour se plaindre qu'ils gèlent. Les grincheux qui, bien entendu, sont placés à proximité des fenêtres, les referment. Ceux du centre, à 20 mètres de là, et qui, loin de geler, étouffent, protestent : source de disputes particulièrement fréquentes entre Russes, qui sont sous les fenêtres, et Anglais, qui tiennent le centre.

Ces croisées, si elles donnent peu d'air à la station, n'y versent pas non plus des flots de lumière. Nous ne les trouvons, en effet, que sur deux faces, à droite et à gauche. En avant, ce sont les cloisons des petites salles, et dans le fond, c'est le mur plein. Très hautes au-dessus du plancher (2 mètres environ), ces ouvertures, qui ne sont pas nombreuses, ne sont pas davantage de grandes dimensions. Des carreaux manquent qu'ont remplacés des panneaux de carton ou de toile huilée, et les vitres qui restent aux fenêtres condam-

nées sont noires de poussière et peu translucides. La double série de croisées ne contribue donc pas beaucoup à éclairer le hall : quatre ou six rangées de lits seulement profitent de cette lumière. Mais nous avons autre chose, sinon mieux : au-dessus de deux allées directes, quelques panneaux vitrés percent l'ombre, qui, là-haut, s'étale sous la toiture. Le jour sale qui réussit à franchir la crasse de leurs verres presque horizontaux, en tombe d'aplomb, sans couleur et sans gaieté, comme dans la station B. Le hall, qui a un parfum de cave, en a donc aussi l'éclairage.

Il en est ainsi de jour, tout au moins, car la station C sort de sa nuit qu'environne la clarté de l'extérieur lorsque la nuit de l'extérieur l'enveloppe et que les lampes électriques s'allument. Courts instants : dès la fermeture de la salle (9 et 10 heures en été, 8 heures en hiver) tout s'éteint déjà, sauf deux ampoules qui veilleront.

Deux étroites nappes de lumière : partout ailleurs le hall entier s'emplit de nouveau de ténèbres, et de ténèbres plus denses. C'est l'heure où, des trous du plancher, sortent les rats. Ils sont plus friands de biscuit français que les cafards de la Kommandantur, qui se contentent généralement de leur pain national. Gare à la précieuse provision qui bombe au fond d'une musette suspendue à la tête du lit : le rat entamera le contenant pour avoir le contenu. Gare aussi aux biscuits péniblement économisés en prévision de l'achat de quelques œufs et que protège une fragile boîte de carton posée sur le tabouret. Le lendemain, la victime pleurera de rage en constatant le dé-

sastre : les biscuits de toute sa semaine ravagés, c'est sept jours de complète famine. La réserve saccagée, c'est sa monnaie de camp dont le change dégringole : le blessé a perdu ses vivres et son portefeuille. Gare enfin aux chaussures oubliées sous la couchette et qu'il aurait été plus prudent d'abriter sous le traversin ou sous les couvertures près de la gouttière où repose la jambe.

C'est l'heure aussi où d'autres bestioles plus sanguinaires et déjà actives dans le jour, deviennent très agressives : car la faune est des plus variées à la station C. Nous avons ici des poux, bien entendu, innombrables et de deux variétés. Nous avons aussi des puces, des puces géantes et cruelles dont certains se plaignent furieusement. Nous avons des araignées, des cafards... Nous avons surtout la punaise, l'agile et plate punaise qui s'insinue, pour y pondre au chaud, entre toutes les feuilles de papier de tous les pansements : choix malheureux du nid, car tous les deux ou tous les quatre jours, selon que le patient est grave ou léger, nous violons le domicile et troublons la petite fête de famille : c'est une fuite éperdue. Mais, comme les bêtes surprises ne vont pas, et pour cause, raconter l'aventure à leurs sœurs, ça recommence.

Le soldat hait la punaise, qui s'embusque dans son pansement. Cette bête, qui sort le soir furtivement, pour le saigner encore du sang qui lui reste, l'empêche de dormir et de reposer rien que par le dégoût et la crainte qu'elle lui inspire. Il en veut un peu moins au pou, avec lequel il est plus familiarisé : le pou, qui a partagé les dangers du front, est un vieux compa-

gnon, hôte habituel des abris obscurs au tapis de paille hachée. Cependant certains blessés en sont les victimes très à plaindre : les fracturés porteurs d'un plâtre. Un jour, nous enlevions un de ces appareils avec quelque inquiétude, car nous ne pensions pas la consolidation parfaite. Mais le brave garçon qui le portait avait si vivement insisté, affirmant qu'il ne pouvait plus endurer son plâtre qui le torturait et l'empêchait de dormir, que nous avions accepté de l'en débarrasser (sous la réserve, bien entendu, que nous lui ferions un nouvel appareil si nous le jugions nécessaire). Le plâtre enlevé, le patient fut aussi surpris et écœuré que nous lorsqu'apparut sur son bras un énorme gâteau de plus de 10 millimètres d'épaisseur, fait de poux et bien vivants ; en épis, le long des poils, les petits, pondus là, prenaient le frais, et les gros, plus bas, faisaient bombance. Grattée au couteau et jetée au bassin, cette colonie, arrosée d'éther, fit un beau bûcher. La peau était rongée jusqu'au derme, mais le bras était solide et tout pour le mieux : la victime était doublement soulagée.

Le chauffage, à la station, se fait, comme ailleurs, par tuyaux à ailettes courant le long des cloisons. Station C, on trouve, de plus, ces tubes suspendus parallèlement aux allées, à 2 mètres environ au-dessus du sol. Par les joints mal étanches l'eau de condensation en tombe constamment, goutte à goutte. Les autotorités, prudentes, firent un jour des essais de bon fonctionnement en prévision des froids. Ce fut un beau vacarme : des nuages de vapeur, de tous côtés,

jaillissaient échaudant les malades affolés. On fit au plus vite suspendre l'expérience.

Les lits, ici, sont du modèle courant, mais l'espace qu'ils respectent est plus réduit encore que dans les autres stations. L'encombrement des ruelles y est aussi beaucoup plus considérable, car la plupart des blessés ne trouvent à portée de leur main aucun rayon secourable ni aucune tablette de fenêtre.

Quel lit d'hôpital que la couchette de la station C! Étiquetée de sa feuille de température que fixent deux bouts de ficelle à la barre transversale du cadre, aux pieds du malade, et que froisse, déchire ou arrache le passant qui la frôle, — flanquée de son tabouret surchargé de boîtes, surmontées elles-mêmes par la cuvette bosselée à l'émail écaillé, par un quart, une cuiller et vingt autres objets, — tendue de sa crasseuse et malodorante enveloppe à damier bleu et gris sur laquelle le blessé étale tristement ses photographies et tout son petit musée de poche, combien elle est, dans le jour d'aquarium, plus lamentable encore que les couchettes des autres stations, la couchette de la station C!...

La population du hall est de Russes (140 environ) qui occupent les deux doubles rangées directes sous les fenêtres, à droite et à gauche; d'Anglais (160 environ) qui se tiennent surtout au centre, où ils occupent, entre autres, deux des doubles rangées directes; de Français, enfin (210 environ), qui garnissent la double rangée du fond, deux doubles rangées directes, la rangée simple et l'îlot de 24 dans le diverticule vers les cabinets. Cet îlot fut supprimé par la suite.

Tout ce monde n'est, bien entendu, pas silencieux : la salle bourdonne constamment et sur une tonalité assez élevée. Des sonorités plus claires couvrent ce murmure : une plainte qui s'élève, des jurons, un gémissement, une dispute, des cris, des appels qui se croisent, des rires, l'aboi rauque du feldwebel. Très souvent, quelque part, râlent un Russe, un Anglais ou un Français : il n'y a pas une salle où les isoler. Cependant, parfois, on réussit à les faire entrer, *par fraude*, aux contagieux, où ils sont un peu moins mal pour mourir.

Sur cent hommes il y en a ici trente environ qui gardent obligatoirement le lit. Dans la salle, il y a donc toujours au moins 150 blessés ou malades étendus sur leurs grabats. Ils y sommeillent, ou bien, le teint gris dans la pénombre, ils rêvent, ou ils fument, ou ils grignotent un biscuit. D'autres bavardent. Des têtes, des mains s'agitent, emmaillotées de la bande jaunâtre ou rosée qui casse pour un mouvement un peu brusque. Des bustes cuirassés de papier sortent de l'enveloppe de damier en grand désordre : ici, rejetée de côté quand la chaleur est trop lourde ou que la fièvre augmente; là, glissant vers la malpropreté du plancher. Beaucoup de couvertures bombent sur une gouttière ou s'aplatissent où manque le membre.

Quelques-uns écrivent, la boîte sur les genoux. Des groupes de plus valides jouent aux cartes près du lit du camarade couché : groupes bruyants. D'autres, muets, s'absorbent devant un jeu de dames de fortune ou devant un échiquier aux pièces taillées

au couteau. Les têtes se penchent, car on n'y voit guère.

Beaucoup surtout, sur leurs grabats, dorment leur nuit, que la vermine a sabotée.

A l'heure de la soupe, tendant leur assiette, les internés font une haie d'honneur, dans chaque allée, aux marmites qu'on traîne sur le plancher. Une louche d'une eau sale et qui fume, dans chaque cuvette... La marmite est passée... C'est tout...

Lorsque le temps, dehors, est favorable, c'est un va-et-vient continu de malades et de mutilés dans les allées et vers le couloir au rectangle ouvert sur le jour lointain : le bruit des chaussures qui rabotent la planche et le martèlement des cannes et béquilles ne cessent plus.

Le matin, l'animation augmente encore : ce sont allées et venues de brancards balancés, à la charge gémissante, et de blessés se dirigeant vers la salle de pansement ou regagnant leur place. Aux abords de cette salle, vers le couloir, ils sont là en groupes qui se pressent; beaucoup anticipent sur leur tour et même sur leur jour, essaient de passer les premiers et de tromper infirmiers et médecins : ils prévoient que le matériel va manquer tout à l'heure comme il a manqué hier, avant-hier. Il faut user de ruse pour faire renouveler, dès aujourd'hui, ce pansement de papier fait de la veille, mais dont les bandes, déjà imbibées, fondent et se déchirent, et qui glisse, gras de pus, menaçant de découvrir la plaie vive.

Au delà des têtes, des cris s'élèvent. Redoublant, c'est un hurlement de bête écrasée qui résonne main-

tenant dans le hall. Les conversations, à la porte, ont cessé; le visage grave, on se regarde. « Ça doit être X..., qui a le pied broyé par un éclat : c'est son jour... ou bien ce grand Anglais si maigre? (trois fois fracturé : le bras gauche, la cuisse et la jambe droites). Il ne voulait pas aller au pansement ce matin. » Le hurlement a cessé. C'est tout au plus si la plainte qui le prolonge parvient jusqu'ici. Néanmoins, un, deux blessés, qui portent le bras en écharpe, et dont c'est cependant « le jour », s'en vont, le cœur chaviré : il faudra que tout à l'heure les infirmiers aillent les chercher... s'il y a encore du matériel pour eux...

Nous ne pénétrerons pas aujourd'hui dans les salles de pansement et d'opération, qui ouvrent ici sur le couloir, en face du bureau du Stationarzt. Plus tard, nous en ferons le tour.

Retournons maintenant dans le hall, et par le diverticule, gagnons les cabinets : une petite pièce carrée. Cinq ou six sièges de fonte à couvercle mobile. Chasse d'eau. Ce ne serait pas trop mal si les effets d'eau fonctionnaient bien : malheureusement, trop souvent, il n'en est pas ainsi et certaines cuvettes qui ne se vident pas regorgent de matières. Le lieu aussi, visité à toute minute, n'est pas très soigneusement tenu. La nuit, sortant de leur sommeil et de l'obscurité du hall, les hommes n'y voient pas très clair, les yeux clignotant sous la vive lumière de l'ampoule électrique : ils urinent trop fréquemment à côté des cuvettes. Le plus souvent, d'ailleurs, les cabinets ne sont pas éclairés et le

résultat est pis encore : Ne soyons donc pas surpris si l'atmosphère ici est fortement viciée.

La curiosité des water-closets, c'est, au-dessus d'un bassin à vidange, un robinet ne donnant que l'eau froide : *Le lavabo de la station C.*

Si nous négligeons le robinet de la salle de pansement (où les blessés n'ont le droit de pénétrer que pour s'y faire soigner, et qui, d'ailleurs, est fermée à clef dans l'après-midi); si nous négligeons ceux de l'entrée qui donnent, vingt minutes par jour, une eau chaude qu'il est interdit d'emporter et d'utiliser pour se laver (et à plus forte raison pour laver son linge), le robinet des cabinets est le seul robinet de la station qui donne l'eau toute la journée; c'est le seul qui la donne le matin pour la toilette de 510 hommes...

Les comités et médecins obtinrent plus tard (beaucoup plus tard), l'installation d'un lavabo plus luxueux dans le petit diverticule. Une cloison le limitait. A hauteur du coude, une tablette circulaire. Sur cette tablette, cinq ou six cuvettes — le jour de l'inauguration (quelques jours après, il n'y en avait plus). Enfin, fixé à la cloison et tout fier de sa récente fortune, *le* robinet des cabinets, superbe et triomphant, qui avait émigré, suivi de sa tuyauterie.

Ouvrant sur les cabinets, nous comptons trois portes : celle qui donne dans le hall; celle qui donne sur l'extérieur, et, face à cette dernière, une porte donnant dans la salle des bains douches. (Nous savons que ces cabinets sont un vestibule.) Cette salle de bains est riche de six baignoires. A son bon fonctionnement préside un employé russe qui commande ici

en maître. Le samedi, c'est son grand jour; la salle ne désemplit pas : tous ses amis et tous ses protégés se douchent.

Les autres sont renvoyés au samedi suivant.

Les jours ordinaires, muni d'un bon signé du médecin traitant, contresigné du Stationarzt, visé par le chef de baraque (un Russe), contrevisé par le Stationfeldwebel, et enregistré par le maître baigneur (si le papier toutefois ne s'est pas égaré en route), le patient peut prendre son bain. Encore faut-il que ce jour-là l'eau chaude donne — or elle manque souvent — et que le maître-doucheur soit de bonne humeur — ce qui est exceptionnel.

Supposons que le blessé (ou le médecin, ou l'infirmier s'intéressant à son cas) ait réussi à surmonter tous ces obstacles (ça arrive). Voilà le client dans son bain : pas de savon, parce que le Comité de secours n'en a plus et que les colis sont pillés ou n'arrivent pas; pas de brosse, évidemment. A la sortie de l'eau : pas de serviette, parce que ça ne fait pas partie de l'équipement prévu du blessé prisonnier. Pas de linge de rechange, pas de vêtements de rechange : le bon de linge, de vêtements, de draps a été présenté au Russe chef de baraque, mais celui-ci a répondu qu'il n'y en avait plus en magasin. Le Stationfeldwebel, renseigné, a fait une réponse identique et il a ajouté que c'était « la faute des Anglais : il n'y a plus de coton; l'Allemagne ne peut plus fabriquer de tissu; celui qu'elle possède encore doit durer : or les lessives (surtout les lessives de guerre, très chimiques) détériorent linges, draps et vêtements; on ne les lavera donc pas. Et

comme on ne lave plus, il n'y a pas de change ». Le baigneur, résigné, repasse donc sa chemise sale, aux manches et aux pans déchirés. Il enfile son pantalon, endosse sa tunique dont les raies bleues et blanches sont maintenant des raies noires et bleues. Rentrant dans ses vêtements, il rentre en possession de ses poux. Il retrouvera tout à l'heure son drap dont ses orteils ont fait une dentelle, son enveloppe de couverture à damier que sa sueur a empesée : entre les deux, son corps retrouvera sa crasse, et son sommeil ses punaises.

Le chef de baraque qui tient le magasin au linge et aux vêtements (il y en a peut-être tout de même un peu? suffisamment peut-être pour ses amis et protégés?) tient aussi le magasin d'appareillage orthopédique. Sur un bon (oui) que l'infirmier lui présente et qui porte : « 2 paires de béquilles; 4 cannes; 3 écharpes », il jette un coup d'œil. « Des écharpes? il n'y en a pas! il n'y en a jamais eu! Vous n'êtes pas débrouillard! On fait une écharpe avec une bande... vous savez : les larges, en papier tissé! Des béquilles? il ne m'en reste plus. Les dix paires de la station sont en mains — et depuis longtemps : il y a même trois amputés anglais qui pourraient se lever depuis plusieurs jours, mais qui gardent le lit parce qu'il n'y a pas de béquilles. Les vôtres peuvent faire comme eux!... ou bien qu'ils empruntent les bâtons d'un camarade : chacun pourra jouir d'une demi-promenade et d'un demi-soleil... Quant aux cannes, il n'y en a pas non plus, vous comprenez! il y a trop de blessés ici...! Ah! ces Allemands! Mais je vous en

achèterai volontiers en ville : on en trouve de très bien pour 3 marks. » Le Stationfeldwebel, auquel le cas est exposé, dit qu'il n'y a rien; que c'est la faute des Anglais... du blocus...

Le Stationarzt, lui, dit toujours « Ia, Ia! » en regardant ses pieds et en opinant du bonnet. C'est un brave vieux bonhomme, au fond, que le père « Fraise ». Mais il n'a pas beaucoup de mémoire... et puis il y a le Chefarzt...

C'est la station C.

« Un hôpital, ça? Vous voulez rire! un hôpital, nous savons ce que c'est : c'est d'abord un espace très étendu, avec de la verdure, beaucoup, autour, et plus près : des pelouses, des fleurs, des bancs, des chaises de jardin; — ce sont, au milieu, de solitaires et silencieux pavillons de maçonnerie, pas élevés, mais allongés et larges et qui semblent tapissés de hautes fenêtres; — ce sont de spacieux vestibules au sol carrelé, briqué à la pierre ponce, chaque semaine; — ce sont de vastes salles très claires où le soleil sourit autant qu'à l'extérieur; — ce sont d'étincelants parquets de chêne ciré ou tendu de carpettes moelleuses aux pieds; — ce sont de frais lits tout blancs aux sommiers presque trop élastiques et que séparent les intervalles larges des fenêtres; — ce sont des cabinets confortables aux faïences nettes; — ce sont des lavabos aux cuvettes profondes où l'on mélange, à son goût, l'eau froide à l'eau chaude; — ce sont de bons petits régimes; — c'est du lait, c'est des œufs, c'est du vin, et du vin fin;... ce sont de luxueuses salles d'opération qui vous invitent au

sommeil chloroformique... c'est de l'air, c'est de la lumière à flots, c'est de la propreté : c'est de l'hygiène!... Et votre Czersk serait un hôpital?... »

. . . . . .

Hélas : un lazaret, le lazaret Schütt, et réservé aux plus nobles entre les nobles : à ceux qui sont tombés pour avoir tenu totalement sur le lambeau arraché à leur patrie le jour où l'horreur de la bataille s'accrut de toute l'épouvante de la défaite; — à ceux qui furent enlevés, ensanglantés et brisés par un ennemi triomphant, à leurs frères en deuil.

5° Les baraques

En sortant de la station C, nous pouvons apercevoir, à gauche, en face, et à droite, les trois groupes que forment neuf baraques. Ces groupes comptent respectivement quatre, deux et trois unités — numérotées : à gauche, de 1 à 4; au centre : 5 et 6; à droite, 7, 8 et 9.

Ces baraques ont été construites, toutes, depuis 1914 : c'est dire qu'elles sont relativement neuves et que nous sommes en droit d'espérer y trouver, avec un confort relatif, plus d'air et plus de lumière que dans les salles des stations.

L'aspect intérieur en est, en effet, généralement moins sombre et moins malpropre qu'ailleurs. Cependant, ces baraquements ont eux aussi leurs défauts, dont le plus grave est certainement qu'on n'en utilise les pièces que par exception, comme salles de malades et blessés : la plupart restent vides, ou abritent des

ateliers et des services accessoires, ou logent des employés.

Toutes, ou presque toutes, présentent les caractéristiques suivantes : de 25 mètres de longueur sur 10 de largeur environ, elles sont planchéiées à une hauteur de 30 à 40 centimètres au-dessus du sol. C'est la toiture, tapissée de carton bitumé, qui en forme le plafond au poutrage apparent. Les cloisons, en une double épaisseur de planches que sépare un espace de 10 centimètres, sont percées d'ouvertures mesurant 60 centimètres de largeur sur 1 mètre environ de hauteur : ces fenêtres, qui forment deux séries latérales, se suivent d'assez près.

Une ou deux marches, à l'entrée, conduisent d'abord dans un petit vestibule, sur lequel ouvrent trois portes : à droite, c'est une petite pièce de 3 mètres carrés; à gauche, habituellement, les cabinets, de dimensions égales. Ils sont garnis de trois ou quatre sièges métalliques à chasse d'eau, d'un urinoir de tôle et d'un robinet-lavabo. La troisième porte donne accès dans une grande salle d'une vingtaine de mètres de longueur, le plus souvent aménagée de 84 couchettes en deux rangées latérales doubles de 21.

Au delà, c'est un second vestibule ouvrant sur l'extérieur et, latéralement, sur deux petites pièces de 3 mètres sur 3 mètres, identiques à celles que nous avons trouvées en entrant. Pas de cabinets cependant à cette extrémité.

La grande salle, suffisamment lumineuse dans le jour, reçoit la clarté, le soir, d'ampoules électriques. Le chauffage lui est donné par un ou deux poêles de fonte.

Certaines de ces baraques, fort bien exposées, offriraient de bonnes salles à nos malades. On doit surtout leur reprocher leur encombrement par trop de couchettes étroitement accolées, ou que séparent des intervalles scandaleusement étroits. Elles présentent encore, bien entendu, cet autre défaut, habituel à toute construction de ce genre : surchauffées en été, elles sont un peu fraîches, pendant les nuits, dès l'automne; franchement froides, jour et nuit, en hiver. Toutefois, grâce à une suffisante allocation de houille, ainsi qu'à un entretien vigilant des foyers, on pourrait arriver à réduire ce dernier inconvénient à des proportions négligeables.

Mais nous avons vu que le plus gros défaut de ces baraques c'est qu'elles n'hospitalisent que fort peu de malades et de blessés. Pour nous en rendre compte, visitons-les rapidement l'une après l'autre :

Baraque I. — Primitivement salle des spectacles et concerts de la troupe russe, elle fut, à la liquidation de cette dernière, aménagée de 84 couchettes. Celles-ci restèrent pendant deux mois sans occupants. Il fallut exercer une pression continue sur les autorités pour les décider à hospitaliser dans la grande salle certains de nos malades. Encore n'y trouvons-nous, et depuis octobre seulement, que quelques hommes : 8 sujets (2 Anglais, 3 Russes, 3 Français), tous suspects de tuberculose ou bacillaires de toute évidence, mais dont les crachats n'ont pas été encore reconnus positifs par le laboratoire.

Baraque II et *Baraque III.* — Toutes deux éga-

lement aménagées de 84 couchettes, en juillet. Toutes deux également inutilisées : en dépit de nos demandes, on n'y mit jamais personne pour la raison que ces baraques étaient réservées aux blessés et malades que pourraient encore nous amener les trains sanitaires. De convois, après le 15 août, nous n'en vîmes plus arriver d'importants, et les autorités trouvèrent toujours le moyen de caser les hommes des petits détachements sur les couchettes laissées libres dans les grandes stations par les malades ou blessés guéris, dirigés sur les camps de travailleurs.

170 lits, par conséquent (et ceux, précisément, placés dans les conditions les moins défectueuses au lazaret) restent ici inutilisés.

Baraque IV. — A l'écart, ce local abrite divers ateliers : l'atelier de menuiserie, entre autres. On n'y trouve ni malades ni blessés.

Baraque V. — C'est le logement de la plus grande partie des employés : 60 occupants environ dans cette chambrée : 40 Russes (4 sanitaires, 36 travailleurs), 10 Anglais (6 sanitaires, 2 postiers, 2 travailleurs), 10 Français (6 sanitaires, 4 postiers), 1 sanitaire italien. C'est, bien entendu, la baraque la plus vivante et la plus bruyante de tout le lazaret, en dehors des heures de service. Beaucoup d'employés n'y trouvent pas place : la plupart des Italiens qui logent à la station B, et beaucoup de Russes aussi (aspirants, interprètes, secrétaires, qui jouissent de chambres particulières ou habitent la station A).

Baraque VI. — Baraque de population slave : 60 lits. La plupart de leurs occupants sont des tra-

vailleurs occupés à la scierie (ou encore aux coupes dans les forêts de pins)? Les autres sont des malades : particulièrement les sujets atteints de lésions ou affections oculaires, car c'est, en effet, dans la grande salle de cette baraque que trouve place le service d'ophtalmologie. Ce bâtiment abrite encore la chambre d'un chirurgien russe et la cantine du lazaret. Nous aurons plus loin l'occasion de reparler de celle-ci.

Baraque VII. — Dans sa partie nord, cloisonnée en cellules, cette baraque nous montre les appartements particuliers de la plus grande partie des médecins de l'hôpital Schütt. Nous y distinguons : la cuisine-salle de bains, les cabinets, la salle à manger et cinq chambres meublées chacune de deux couchettes du type officier, de deux chaises, de deux tabourets et d'une table de nuit. Nous avons les chambres italienne, anglaise, française et deux chambres russes.

Dans sa moitié sud, la baraque loge encore : le bureau du Comité italien, la chambre de distribution des colis (qui est aussi l'entrepôt des conserves individuelles) et la salle du matériel de pansement qu'on découpe ici, chaque jour, avant la stérilisation. Deux employés français, dont un sergent, sont attachés à ce service.

Baraque VIII. — Baraque de malades : 85 lits environ, dont les occupants sont 25 Anglais et 60 Italiens. Beaucoup, ici, sont des sujets suspects de tuberculose, non confirmée encore par l'examen microscopique. Le bureau du Comité de secours français trouve asile dans ce bâtiment.

Baraque IX. — Les contagieux : la grande salle est cloisonnée dans le sens de la longueur. Cette cloison délimite, d'une part, une pièce en boyau meublée d'une rangée de lits sous les fenêtres (20 environ), et, d'autre part, un espace identique partagé lui-même par une cloison transversale en deux pièces inégales meublées respectivement de 10 et de 30 couchettes en deux rangées latérales. On compte habituellement une dizaine de malades dans ces trois salles. Outre les water-closets et la chambre des infirmiers russes attachés à ce service, nous trouvons encore dans cette baraque une étroite salle de bain garnie d'une cuve et de son appareil de chauffage au bois.

En totalisant, pour l'ensemble des neuf baraques, nous constatons que 125 malades ou blessés environ sont hospitalisés dans leurs salles, qui comptent plus de 500 lits. Sur ces 125 hommes, 60 sont Italiens, 30, Russes; 30, Anglais; 5, Français.

6° Bâtiments divers

Outre ces neuf baraques, d'un modèle unique, et qui présentent, à peu de chose près, la même distribution intérieure, il nous reste à visiter au lazaret quelques réduits, où nous ne trouverons plus que des services accessoires. Ce sont :

1° Face à la Kommandantur, un baraquement peu profond, où sont logés une forge et le magasin à vivres des cuisines. Quelques sacs de pommes de terre, entre autres, y sont entreposés, sous clef. A

l'automne, une provision nouvelle fut mise en silos dans un terrain vague. Les autorités se virent dans l'obligation de poster une garde armée à proximité de ce trésor trop exposé, par les brumes nocturnes, aux convoitises de tant d'affamés.

Contiguë à ce baraquement, vers la cour, c'est la fosse aux ordures, toujours très fréquentée;

2° Une longue baraque, face à la station A : remise à voitures et dépôt de gros matériel;

3° En façade, sur un petit terrain qui se perd derrière la station B et dont la porte à claire-voie, fermée rigoureusement à clef, ne s'ouvre que devant certains, nous trouvons deux hangars :

Le magasin au petit matériel, d'abord. L'entrepositaire en est l'un des Inspecktor. Un Russe, le premier violon très talentueux des concerts Schütt, en est le gardien trop vigilant. Même ce que l'Inspektor, s'il est vivement et fréquemment relancé, finit par accorder (pots de chambre, assiettes, tasses, crachoirs, toutes choses qu'on ne voit pour ainsi dire jamais sous le lit et sur le tabouret du blessé ou du malade), le virtuose s'efforce d'en empêcher la livraison et la sortie;

4° Dans le même enclos, à l'écart, un second hangar, cloisonné, donne asile, entre autres, au dépôt mortuaire et à la salle d'autopsie. Cette dernière est meublée d'une table aux gouttières d'écoulement : un seau se suspend sous l'orifice. Contre la cloison, un robinet-lavabo. Sur une table, une boîte d'instruments assez mal en point : deux couteaux quelque peu ébréchés, une paire de ciseaux, deux pinces à

dissection, des crochets, une scie, un marteau. Dans cette pièce, nous n'eûmes, par bonheur, que rarement l'occasion de pratiquer des autopsies de nos nationaux; nous y venions surtout avec nos collègues italiens pour y faire sur le cadavre quelques exercices de médecine opératoire dont la pressante nécessité, avouons-le, s'imposait à nous;

5° Le dépôt mortuaire, voisin de cette première salle, ne nous montre également que quelques tables. La porte enclôt mal : le chien de quelque fonctionnaire fut un matin, dans ce dépôt où reposaient deux morts (ce n'étaient pas des nôtres), découvert fort absorbé par une très douloureuse besogne : de toute évidence, cette bête efflanquée ne connaissait plus depuis de longues années que des jours sans viande. Dans la suite, le fait ne se reproduisit fort heureusement pas;

6° En sortant de l'enclos, sur la gauche, nous trouvons encore une sorte de taudis qui est un atelier de cordonniers russes, et aussi la salle de stérilisation du lazaret. Un autoclave à boulons pour le linge et les vêtements et une étuve pour le lavage et la désinfection des gazes trouvent place dans ce réduit;

7° Signalons enfin, pour être complet, une petite habitation écartée, limitant au sud-ouest la cour réservée au personnel médical interné. La plus grande partie du rez-de-chaussée en fut, un temps, notre précieux domaine privé. Ici logèrent plusieurs années cinq docteurs russes. Ici demeurait ouverte pour nous, toute la journée, une salle de réunion-salle à man-

ger : pièce claire et calme au monumental poêle de faïence blanche. Certain jour du mois d'août, nous fûmes expulsés de ces lieux par l'Oberinspektor, qui en fit son domicile particulier. (Czersk dut connaître, à cette époque, une crise sévère de vie plus chère.) Relégués dans notre baraque, nous perdions, avec la jouissance de l'air relativement pur qu'on respirait là-bas, dans la cour, la seule possibilité que nous ayons conservée jusqu'alors de nous isoler un peu et d'oublier momentanément les profondes misères des stations.

III — LES SERVICES

Une grande incertitude a toujours régné à Schütt quant aux localisations exactes des divers services qu'on est accoutumé à trouver dans un hôpital. Ce phénomène s'explique déjà lorsqu'on connaît les bâtiments hétérogènes dont se compose le lazaret : ici, ils nous font voir de petites pièces de 3 mètres carrés, là des salles contenant près de 200 hommes, ailleurs, un hall aux 500 couchettes. Il s'explique mieux encore lorsqu'on constate que ces salles, où il faut loger les sujets de quatre nationalités différentes, présentent des qualités et des défauts extrêmement variables de l'une à l'autre. Chacun voudrait voir, avant de s'enquérir de leur état physique, ses nationaux logés dans les emplacements les meilleurs : chacun agit donc de toute l'influence qu'il peut posséder (ce qui est, en vérité, peu de chose) sur les décisions des grands maîtres de la répartition : les chefs

de baraques et, surtout, les surveillants allemands des stations.

Les premiers arrivés (c'est-à-dire les Russes qui sont là depuis toujours) tiennent, bien entendu, souvent, les bonnes salles des bâtiments les moins mauvais : c'est le droit très légitime du premier occupant. Dans ces salles, lorsqu'il s'y trouve encore de la place pour les suivants, les meilleurs emplacements sont encore pour les Russes, toujours parce qu'ils étaient là avant tous autres, et aussi parce que les chefs de baraque sont Russes, et généralement en assez bons termes avec les surveillants allemands. Les tard-venus reçoivent et doivent se contenter des couchettes qui se trouvent être vides à leur arrivée : ce ne sont pas les mieux situées, ni les plus confortables.

C'est pour ces raisons que les différents services, comme les différentes nationalités chevauchent ou s'enchevêtrent.

En juin, lorsque nous sommes arrivé au lazaret, avec notre collègue anglais, le plus grand désordre régnait et nous fûmes quelques jours avant d'y voir un peu clair. Nous avions des Français dans tous les coins : à la station C, ils étaient dispersés dans toutes les rangées de lits, et c'étaient indifféremment des malades et des blessés — surtout de ces derniers cependant.

Nous en avions, également des deux catégories, au premier étage de la station A, à l'une de ses extrémités, au centre et puis aussi tout à fait dans le fond, à l'autre extrémité. Au rez-de-chaussée, il en était de même : ici 2, là 8, ailleurs 15 malades. Nous découvrîmes

tardivement, dans la même station, trois lésions oculaires égarées parmi des Russes.

Nous avions encore un ou deux Français perdus au milieu des Italiens de la baraque VIII.

Nous avions enfin les officiers, à la Kommandantur. Plus tard, après l'arrivée des plus forts convois, l'administration fit un louable effort pour mettre un peu d'ordre dans l'hôpital. Nous avions demandé la centralisation en un même point de tous les nôtres sans pouvoir l'obtenir, bien entendu : mais, dans chaque station, une revision des emplacements se fit. Ceux des diverses nationalités furent plus intimement groupés dans chaque salle. Des malades quittèrent les stations surtout chirurgicales — et des blessés, réciproquement, les stations surtout médicales.

C'est ainsi qu'on peut arriver maintenant à distinguer au lazaret différents services aux contours encore un peu confus.

1° En K, ce sont les *officiers*, malades et blessés longtemps réunis. Plus tard, l'un de nos camarades, malade, fut isolé dans une petite pièce de la baraque I.

2° En A, c'est surtout un *service de médecine*. Les Français, aujourd'hui, y sont bien groupés, mais, malheureusement, dans le coin le moins avantageux de la station. Seules, les lésions oculaires sont à part, au premier. Les blessés, encore nombreux ici, parmi les nôtres, sont surtout des sujets atteints légèrement et généralement en très bonne voie de cicatrisation.

En B, station presque exclusivement italienne, c'est aussi, théoriquement, un service de médecine,

car presque tous les Italiens sont des malades. Cependant, un grand nombre d'entre eux sont d'anciens blessés (des mutilés, beaucoup) pour lesquels, parfois, des interventions sont encore indiquées. La plupart sont porteurs de lésions bacillaires, et c'est souvent, ici même, pendant leur convalescence de blessure, qu'ils se sont tuberculisés.

Les 50 Français de B, sont des blessés, tous, et, comme ceux de A, des blessés légers.

3° En C, c'est surtout un *service de chirurgie :* ce sont tous les blessés sérieux et graves — mais ce sont aussi, assez nombreux, des cas plus bénins. Par ci, par là, on découvre encore quelques malades.

4° Dans la baraque I, nous trouvons les *isolés* suspects de tuberculose.

La baraque VIII abrite un service mixte, surtout médical pour les Italiens, surtout chirurgical en ce qui concerne les Anglais.

Dans la baraque IX, c'est le service de tous les contagieux à l'exception des tuberculeux.

Dans chaque station, nous voyons la médecine représentée par une armoire à médicaments.

La chirurgie dispose des salles de pansements. En A nous en trouvons une qu'on n'utilise qu'exceptionnellement : mal ravitaillée en matériel de papier et en gaze (si elle est mieux fournie qu'une autre en instruments), elle est, de plus, fort étroite et encombrée d'un petit laboratoire de micrographie et d'un bureau de secrétaires : c'est en B que se font les pansements de nos blessés des deux stations. La salle de B est également une très petite pièce, mais elle est ravitaillée

en matériel du mieux qu'ils le peuvent par les infirmiers italiens du service.

En C, nous trouvons une salle de pansements plus grande (plus tard, on en ouvrit une seconde), et, d'autre part, une petite pièce pour les opérations dites aseptiques. Les opérations non aseptiques se font derrière un paravent dans la salle principale.

5° Le *service d'ophtalmologie*, dans la baraque VI, est surtout représenté par ses malades — presque tous groupés ici. Cependant, on trouve aussi, dans un angle de la grande chambre, un petit cabinet noir qui est également le logement des infirmiers russes. Isolé du reste de la grande salle par une tenture d'étoffe noire ou de carton bitumé, ce cabinet est garni d'une ampoule électrique, d'un tabouret, du miroir frontal et de l'ophtalmoscope.

6° Le matériel du service très dispersé de l'*Oto-rhino-laryngologie* tient sur un petit rayon de la salle de pansement, station C : 3 fioles (eau oxygénée, solution huileuse de cocaïne à 3 %, vaseline ichtyolée à 10 %); un miroir frontal, deux speculums auri, des pinces courbes, quelques débris de gaze dans un bocal. Un étudiant anglais, infirmier trois fois précieux, déjà quelque peu spécialisé dans les maladies de l'oreille, donne ici aux patients, à des heures variables, des consultations et ses soins.

7° Nous trouvons le matériel du service (plus diffus encore que le précédent) des *voies urinaires*, dans les armoires de la même station. Ses malades sont dispersés dans tout le lazaret. Il dispose : de quelques sondes souples (très secourables lorsque le manque de

drains se fait trop péniblement sentir), de deux sondes métalliques, de trois beniqués de forts calibres, et de trois dilatateurs à boule olivaire quasi filiformes, en gomme ersatz. Une demande de bougies des calibres plus élevés n'aboutit jamais. Une douche en fer blanc oxydé, de la contenance de 500 centimètres cubes environ, au tube de caoutchouc ratatiné et crevassé, sert plus habituellement qu'en urologie, au lavage des plaies.

8° L'*art dentaire*, au lazaret, est peu cultivé : un jeu de daviers aux lacunes nombreuses, s'essaye à miroiter dans la vitrine aux instruments. La seule extraction est chose habituelle. Des soins plus délicats, mais dont on dit cependant qu'ils ne sont pas très éclairés, sont donnés de temps à autre par un dentiste russe arrivant à l'improviste du grand Lager où il est interné. A Czersk même, deux praticiens (dont une doctoresse), riches de bonnes intentions, font encore effort pour réparer les mâchoires des prisonniers, mais sans grand succès si nous en croyons un bon confrère anglais qui s'aventura dans leurs cabinets. Sur la proposition de leurs médecins et du Stationarzt, les blessés défigurés sont dirigés sur Dantzig où fonctionne un service chirurgical spécialisé dans les interventions sur la face.

9° L'*électrothérapie*, c'est la faradisation, à l'aide d'un petit appareil à bobine d'induction, dont on promène la boîte portative dans tous les coins du lazaret.

10° La *mécanothérapie* dispose de deux ou trois appareils de fortune, dépareillés ou hors d'usage, que

nous trouvons sous une couche de poussière, dans le bas fond d'une armoire.

11° Le service des *contagieux* est logé dans la baraque IX. Aucun médecin, non plus qu'aux services précédents, n'y est spécialement attaché. On y trouve habituellement une dizaine de malades : ce sont surtout, dans l'une des salles, des érysipèles, dont l'éclosion est fréquente et la propagation aisée au lazaret Schütt. Dans une autre salle, ce sont les dysenteries, confirmées ou en observation : des Russes et des Italiens particulièrement. Elles ne sortent qu'après trois examens bactériologiques consécutifs — au résultat négatif.

Dans la troisième pièce, deux ou trois galeux.

Nous avons vu aussi hospitalisés dans cette baraque quelques cas de diphtérie — dont un Français. Nous avons eu, par ailleurs, l'occasion d'isoler dans l'une de ses salles alors vide, un cas de tétanos chez un blessé de jambe.

Nous y voyons enfin, parfois, des mourants conduits là par charité, et sous le prétexte d'une affection contagieuse.

Le bain, évidemment, est obligatoire pour tout homme sortant de ce service : le malade guéri se baigne donc, et avec joie, car l'occasion d'une telle aubaine est rare au lazaret. Malheureusement le résultat cherché ne saurait être atteint qu'exceptionnellement car, toujours, ce sont : ou la literie, ou le linge de corps, ou les vêtements dont, à la station d'origine, on ne peut (quand on ne veut) fournir le remplacement. Si l'heure de l'expulsion est favorable (c'est le Sta-

tionartz des bâtiments A et B, qui, ici, décide de la sortie, et il ne faudrait pas qu'il trouve le soir, dans la baraque, le malade dont il a ordonné le départ le matin); quand, donc, l'heure de l'expulsion coïncide avec la demi-heure de la désinfection et de la stérilisation, on peut, en y mettant beaucoup de bonne volonté et de patience, faire passer à l'étuve le matériel du sortant : mais, le plus souvent, il n'en est pas ainsi et le malade réintègre son emplacement premier, avec sa literie et son linge souillés de leur flore microbienne...

Lorsque nous sommes arrivé à Czersk, sept docteurs russes et deux docteurs italiens assuraient tous les services du lazaret. Parmi les médecins russes, l'un d'entre eux s'occupait spécialement de l'ophtalmologie, trois autres se partageaient le service de médecine générale de la station A. Un cinquième se chargeait des cas chirurgicaux de la même station et secondait ses deux derniers confrères, chirurgiens à la station C.

Les deux docteurs italiens étaient attachés aux services de leurs nationaux, baraque VIII et station B.

Deux Russes quittèrent Schütt en juillet. Le service des yeux fut alors repris par un de leurs jeunes collègues, le Dr Noviski, que nous tenons à remercier ici de l'obligeance avec laquelle il se mit toujours à notre disposition pour étudier nos cas particuliers.

12° Un huitième docteur russe était spécialement adjoint au bactériologue allemand qui dirigeait le *laboratoire d'analyses et de microbiologie*. Ce service ne trouvait pas place dans le lazaret : on l'avait logé

à l'extérieur, vers la gare. Pour le visiter, il convenait de faire une demande régulière à la Kommandantur. En raison de la répugnance que nous avons toujours éprouvée lorsqu'il s'est agi d'effectuer de telles démarches, nous n'avions pas encore fait cette visite quand nous avons quitté Czersk. Nous le regrettons aujourd'hui car nous ne saurions rien dire de l'aménagement ni de l'organisation de ce laboratoire. Nous avons lieu de croire, cependant, qu'il était assez sérieusement installé. Il nous renvoyait, dans les trois jours, la fiche portant analyse des urines, selles, crachats, pus, liquides pleurétiques, fausses membranes, etc... que nous lui adressions. Dans les cas d'urgence, notre très cordial et dévoué confrère russe, le Dr Graczianino, prenait l'affaire en mains, faisait lui-même le prélèvement, et nous donnait réponse en moins de douze heures.

Dans les cas ordinaires, avant tout examen, un obstacle stupide s'opposait à notre désir, assez régulièrement : c'était la difficulté que nous éprouvions à nous procurer le récipient indispensable à l'envoi. C'est au chef de baraque ou au Stationfeldwebel qu'il fallait s'adresser pour toucher fioles, tubes et crachoirs (de grossiers verres à boire) : on ne les obtenait pas toujours et, de ce fait, beaucoup d'examens dûrent être ajournés, parfois pendant plusieurs jours.

La petite station micrographique du bâtiment A, où nous voyons opérer un sanitaire russe, s'est spécialisée dans l'étude des crachats.

13° Un dernier service, bien compris et fonctionnant de façon satisfaisante, c'est celui de la *radiographie*. Nous avons vu qu'il trouve place dans un double

réduit, à la station B. L'appareil, de grand modèle, et très moderne, encombre au tiers celui des deux boyaux qu'éclaire faiblement un vitrage horizontal. Une table longue pour le patient, et le casier à répertoire garni de plaques, mangent le peu de place qui reste. L'opérateur (par ailleurs, l'un des bons éléments des concerts russes), se multiplie ici, en l'absence de la jeune Polonaise qui dirige officiellement le service. Le laboratoire contigu ne chôme pas : tous, nous lui fournissons beaucoup d'ouvrage : les plaques ne nous coûtent pas cher, et les produits chimiques pas davantage. Le cabinet noir sert beaucoup encore lorsqu'il s'agit de développer les nombreux clichés de plein air, pas toujours fameux, que commet le radiographe, qui est aussi, bien entendu, le photographe bon commerçant du lazaret.

Régulièrement, tout cas à radiographier doit, d'abord, faire l'objet d'un rapport spécial au Stationarzt : ce rapport peut être oral — et c'est le cas le plus habituel à la station C. Aux stations A et B, où nous avons affaire à un médecin allemand plus pointilleux (ou plus timoré), il faut, sur la feuille d'observation du blessé, motiver la demande. Lorsque la plaque est mauvaise, la marche à suivre est la même si l'on veut obtenir un second cliché. L'autorisation est souvent refusée en A et en B; peu importe, car il y a des accommodements avec le ciel.

14° Nous avons vu que la *pharmacie* est logée à l'entrée de la station A. Nous n'avons pu qu'y jeter un coup d'œil rapide, un jour, en passant : elle semble assez richement fournie en boîtes, bouteilles et bon-

bonnes. Un pharmacien allemand, secondé d'un sanitaire russe et d'une employée, préside à la confection des remèdes et veille à ce que ses aides ne donnent pas trop satisfaction aux demandes fréquentes de la précieuse et si rare gaze blanche ou de la plus précieuse et rare encore gaze iodoformée : il a des ordres. C'est lui aussi qui, deux fois par mois, fait la revision, dans chaque station, des instruments de chirurgie.

Un sanitaire italien est chargé du service de la salle d'autopsie.

IV — LA POPULATION DU LAZARET

Nous avons vu plus haut que le lazaret est habité par une société aussi nombreuse que bigarrée. Nous étudierons rapidement dans ce chapitre, en les classant suivant leurs nationalités, les différents éléments qui la composent : les autorités allemandes, d'abord, qui nous encadrent; la population russe, après, parce qu'elle est de fondation, parce qu'elle est aussi la plus dense, et parce qu'elle est enfin, en quelque sorte et souvent, l'auxiliaire de l'administration; en troisième lieu, nous parlerons des Italiens, installés ici depuis huit mois; ensuite, des Anglais, les derniers venus, et pour finir, des Français dont l'arrivée à Czersk est contemporaine de celle des précédents.

L'administration allemande. — Le général commandant la place de Czersk a le lazaret sous ses ordres : il n'y fit, pendant notre séjour que deux courtes apparitions. Lors de sa seconde visite, il accompagnait un plus haut personnage : une Excellence, le général

commandant le XVII^e corps d'armée, venu tout exprès de Dantzig pour contempler la Fabrik Schütt.

C'était l'époque (fin septembre) où de « grandes réformes » étaient introduites ici par le nouveau médecin-chef : un spécialiste, paraît-il, de la « reprise en main » des hôpitaux de prisonniers. Nous fîmes confiance d'abord à cet homme qu'on disait très énergique et qui nous en avait fortement imposé, à notre première entrevue, pour nous avoir reproché avec véhémence de ne pas ordonner du lait, des œufs et de la viande à nos blessés ! ! ! Ce Chefarzt fut peut-être animé des meilleures intentions, et seulement mal secondé par le jeune étourneau qui cumulait, près de lui, les fonctions des deux Stationarzt qui l'avaient précédé au lazaret ?

Nous croyons plus volontiers que nos deux derniers Doktor étaient d'accord pour promettre, encore promettre et toujours promettre, bien décidés à ne jamais tenir : car il s'agissait alors surtout de mettre un frein vigoureux à la marée montante des réclamations et protestations qui menaçait dangereusement le repos des généraux. Ces deux médecins succédaient en effet à un personnel expédié du côté du front par l'autorité supérieure, après qu'il eut stoïquement (« Ia wohl ») endossé la responsabilité de la somme des plaintes et récriminations qui pleuvaient depuis trois mois dans les bureaux.

Nous aurons l'occasion de parler plus loin des grandes réformes promises et qui reçurent parfois un commencement d'exécution. Occupons-nous seulement maintenant de la première équipe : ils sont trois mé-

decins : le Chefarzt et deux Stationarzt. Le médecin chef, on ne le voit que dans les grandes circonstances : il reste constamment confiné dans son bureau. C'est à peine si, une fois par mois, il fait une rapide apparition dans les services.

Ses subordonnés, les Stationarzt, on les voit bien davantage : on les voit presque constamment, surtout le vieux « père Fraise » de la station C. L'autre a la charge des stations A et B, de toutes les baraques et de la salle des officiers.

Ces Doktor ne sont pas très gênants; ne s'occupant guère que de la partie administrative, dans chaque service, ils n'ont occasion de faire œuvre tant soit peu médicale que les jours où ils passent une visite de sortie aux blessés et malades dont l'activité et la mobilité ont paru suspectes aux Stationfeldwebel. Ceux qu'ils estiment guéris sont alors, dès le lendemain, dirigés sur les camps de travailleurs.

Nous n'avons que peu fréquenté celui de A, car nous avions surtout affaire à la station C. On le rencontre d'ailleurs moins fréquemment dans ses services que, dans le sien, son collègue beaucoup plus actif en dépit de son allure lourde et de son air morne.

Ils ne sont très méchants ni l'un ni l'autre. Le premier, un grand vieux maigre et grisonnant, a deux idées fixes : il a l'horreur d'abord des fumeurs, auxquels il arrache la cigarette, et puis, il tient aux égards. Il traverse les salles de malades uniquement pour avoir le plaisir de se voir saluer. Lorsqu'on le croise et qu'on tarde à esquisser la petite courbette de rigueur, il s'arrête et vous fixe, les bras ballants et les yeux

bas sous la visière. On le salue. Il répond correctement, et tourne les talons, satisfait. Nous n'avons pas eu de fréquents rapports de médecin à médecin avec ce docteur qui ne fait que peu d'observations, et toujours concernant des questions d'étiquette. Une fois, il s'est fâché : c'est en lisant sur plusieurs feuilles d'observations italiennes toujours la même phrase : « Le malade dépérit. L'aggravation de son état tient uniquement à ce que nous nous trouvons dans l'impossibilité de lui fournir une alimentation plus substantielle. » Le docteur italien coupable fut appelé et reçut une semonce : « Vous ne devez plus écrire des choses comme ça : c'est déshonorant pour l'Allemagne! » Notre confrère sut lui répondre ce qu'il fallait. L'incident n'eut pas de suites fâcheuses; il n'en eut pas non plus de favorables pour les malades, qui continuèrent à dépérir : ce Stationarzt n'est donc pas très méchant, mais il n'est pas bon non plus : ou bien, il ne peut rien. Le père Fraise, lui, promet tout ce qu'on veut, mais il oublie ou n'aboutit pas à tenir ses engagements. Il fit un jour, à nos infirmiers, cette déclaration : « J'aime bien les Français : il faut me demander ce qui vous manque. Mais dites aux Anglais qu'il est inutile qu'ils s'adressent à moi. » Les Anglais s'adressèrent à lui quand même et il leur fit obtenir ce qu'il put, comme à nous : c'est-à-dire bien peu de chose.

Un quatrième médecin allemand n'apparaît jamais : le bactériologiste.

Quant au pharmacien, il passe dans les stations de temps à autre : les jours de revision des instruments.

Nous n'avons, par ailleurs, avec lui que des rapports très indirects par l'intermédiaire des infirmiers russes chargés des armoires de pharmacie.

Aux médecins sont adjoints des infirmiers allemands. Celui de la station C qui nous a donné, au début, un ou deux chloroformes, n'est pas précisément sympathique : nous nous sommes aperçu une fois qu'il buvait, et de ce jour, nous n'avons plus rien voulu lui demander. Il est dur pour nos infirmiers, et son verbe hargneux ou violent nous a exaspéré bien souvent pendant les séances de pansement ou les opérations. Notre excellent confrère français eut, un matin, une discussion très vive avec lui à ce propos : l'affaire faillit aller loin. Il est regrettable que le Stationarzt subisse l'influence de ce mauvais bougre. Ses fonctions ne sont pas nettement définies : il ne fait rien de ses dix doigts et nous inclinons à penser qu'il vient ici dans l'intention surtout de gêner nos hommes dans leur travail, et de nous encombrer de sa présence indésirable.

Doublant le Chefarzt, nous avons l'Oberinspektor, qui s'occupe de la question purement administrative. On ne voit fort heureusement guère ce gestionnaire à l'allure arrogante de junker : il quitte peu son bureau voisin de celui du médecin chef. Dans son entourage, quelques secrétaires : interprètes russes et jeunes employées allemandes ou polonaises. Un sous-officier, qui, à Schütt, a la réputation d'une très vilaine bête, et qui est l'homme de confiance funeste du Chefarzt et de l'Oberinspektor, occupe également un bureau à la Kommandantur.

Nous n'avons pas que ce chien de quartier : circulent encore et surtout, dans le lazaret, deux Inspektor, et, dans les stations, les feldwebel.

Les Inspektor se partagent la garde et la responsabilité du matériel de réserve. L'un veille sur le magasin de l'enclos, où sont, nous l'avons vu, entreposés : la porcelaine : assiettes, tasses, vases de nuit, bassins plats, etc.; la verrerie : pistolets et crachoirs; la vaisselle de métal : petites cuvettes émaillées bleu noir, et les couverts : cuillers, fourchettes, couteaux. On voit de tous ces ustensiles chez les officiers seulement. Dans les stations, on ne trouve que la cuiller et la cuvette qui sert d'assiette; très rarement un vase de nuit, ou un bassin plat ou encore un verre-crachoir : nous savons que l'Inspektor déjà, que son subordonné russe plus encore, ne tiennent pas du tout à voir diminuer le stock dont ils ont la responsabilité.

Cet Inspektor s'occupe aussi des réparations aux canalisations d'eau et aux chauffe-bains, des poêles, de la vidange : c'est autour des corvées qui pompent le contenu des fosses que nous l'avons vu surtout s'agiter. Il a la langue bien pendue, mais nous croyons sa voix plus puissante que son cœur méchant. Cependant, il nous est apparu sous un très vilain jour pendant la trop longue période où il prit plaisir à pourchasser les malheureux qui essayaient de faire cuire, dans la cour, sur des feux de brindilles, les haricots reçus du pays; il était impossible à ces affamés (il leur était, sinon officiellement, du moins matériellement *interdit*) de consommer leurs provisions de légumes secs. Ils durent pendant des mois

attendre que leurs cuisines particulières soient terminées : elles le furent (commencées en septembre) à la veille de l'armistice. A la construction de ces cuisines, l'Inspektor préside. Il préside bien plutôt à leur démolition, car, dès qu'on a réussi à superposer trois briques, il arrive pour déclarer que « ça ne pourra pas marcher comme ça » et donner ses vues pour la mise en chantier sur un plan différent.

L'autre Inspektor, beaucoup moins braillard, se fait au contraire doucereux et enveloppant. Il a même, le ciel nous pardonne, la main facilement tendue : c'est pour cette raison qu'il vaut mieux éviter sa rencontre. Celui-ci a la responsabilité du stock des couvertures, des draps, des serviettes, du linge de corps et des vêtements. Nous savons qu'il a une profonde conscience de cette responsabilité : il ne ravitaille ni régulièrement ni abondamment les magasins des stations où il n'y a jamais rien. A lui encore, la haute surveillance de tous les locaux si richement entretenus : il lève le nez vers les toitures perforées en pommes d'arrosoirs et gratte du pied le plancher vermoulu dont il élargit les fondrières. Il prend soin aussi de l'appareillage électrique : c'est-à-dire qu'il se charge de prévenir des ouvriers électriciens qu'on attend ensuite vainement pendant des jours.

Les Stationfeldwebel sont parfois des sergents infirmiers, mais ceux-ci, non plus que les autres sanitaires allemands de Schütt, ne font jamais métier de soulager leur semblable : ce sont des surveillants. Ils surveillent en effet tout ce qui se fait dans le cadre de leur domaine, et, théoriquement, règlent toutes les questions

qu'on leur soumet. Ils sont les maîtres des chefs de baraque russes, qui sont déjà de très importants personnages, bien que des internés comme les camarades.

Le Stationfeldwebel, le matin, aboie, parce que la salle n'est pas propre (comment pourrait-elle être propre?) et parce que les lits de ceux qui se lèvent ne sont pas faits; il aboie parce que le hall est bruyant, parce qu'un blessé fume, parce qu'un autre se lave près de son lit dans son assiette (pardon : dans sa cuvette); il aboie parce que les fenêtres sont ouvertes, parce qu'un homme se plaint d'avoir été volé dans la nuit, de sa montre, de sa paire de chaussures, de ses biscuits; il aboie autour de la distribution du café, autour de la distribution de la soupe; il aboie dans le dos de ceux qui rincent les récipients dans le couloir; il aboie dans la salle de pansements, parce qu'il y a par terre du papier, « qui peut encore servir » et parce qu'il y a des gazes tartinées de pus dans les baquets, qui ne doivent recevoir que le matériel usé (toute gaze est inusable); il aboie surtout et violemment parce que, vers midi, la petite rampe à gaz pour la stérilisation est couverte de casseroles et de bouteillons.

Le Stationfeldwebel que nous avons à la station C, ne se contente pas toujours de donner de la voix : il frappe parfois. Ce soldat, qui promène dans tout le hall la tunique à brandebourgs et, à la casquette, l'insigne, très réjouissant en ce lieu, des hussards de la mort, ce soldat qui a fait la guerre à Czersk, ne craint pas de frapper des blessés et mutilés de guerre. Cependant, pour les nôtres, français et anglais, il a toujours

éprouvé un certain respect et il n'a fait, du moins à notre connaissance, que les bousculer d'un geste mou, trois ou quatre fois. Mais les Russes ! ! ! Les pauvres diables ont fait, pour la plupart, intimement connaissance avec ses lourdes paumes et ses semelles cloutées.

Nous trouvons un dernier feldwebel aux cuisines : nous savons comment celui-ci comprend son rôle.

Des figures allemandes un peu plus sympathiques sont celles des interprètes assermentés, attachés à la Kommandantur. Nous en connûmes successivement deux ou trois : ils nous ont rendu d'assez appréciables services et prirent même parfois nos intérêts en main, nous conseillant dans la marche à suivre à l'occasion de diverses réclamations, nous mettant en garde contre certaines maladresses que nous aurions pu commettre, défendant même exceptionnellement notre point de vue près des autorités. Ils exagéraient, de l'avis de leurs chefs, car tous se virent déplacés très rapidement. Dans les débuts de notre séjour, c'est un Français qui remplissait ces fonctions de Dolmetscher. Beaucoup plus précieux, bien entendu, pour nous, que ses successeurs, le sergent M... voulut bien, pour la défense des droits de ses compatriotes soutenir de rudes luttes dans les bureaux. Il fut brisé un jour : il devenait trop encombrant et on l'expédia sur un camp, sous le prétexte que la blessure qui l'avait conduit au lazaret était guérie.

Les auxiliaires féminins de l'administration, c'est une douzaine de femmes et jeunes filles allemandes ou polonaises. Nous comptons : quelques secrétaires, une radiographe, une pharmacienne, la cuisinière, les

laveuses et trois couturières dont l'atelier se trouve baraque II.

En tout, le personnel allemand comprend 25 à 30 individus, femmes et hommes.

N'oublions pas les feldgrau qui errent sur les trottoirs et dans l'enceinte que limitent les deux palissades. Ces Badois bonasses, récupérés ou vieux landwehriens, sont déjà extérieurs à notre prison, et nous sommes tellement fait à leur constante et muette présence que nous ne les remarquons même plus.

Les Russes. — Le lazaret Schütt fut inauguré fin 1914 — à moins que ce ne soit au début de 1915? — par des contingents de blessés russes. Longtemps ils furent les seuls à Czersk. C'étaient d'abord, évidemment, des blessés de guerre. Puis ce furent aussi des malades, nombreux : une épidémie de typhus au grand Lager, en 1915 ou 1916, fit, paraît-il, un chiffre considérable de victimes. On dit qu'il y a près de 3.000 tombes russes au cimetière du camp. A cette époque, la Fabrik Schütt hospitalisait (nous l'avons entendu dire par les Inspektor eux-mêmes) plus de 2.000 malades et blessés.

Aujourd'hui, le groupe russe est fait surtout d'évacués du camp ou des kommandos : ce sont des affections des voies respiratoires (pneumonies et pleurésies souvent purulentes), des dysenteries, beaucoup de tuberculoses locales, des accidentés, des hernies, des appendicites, etc. Quelques blessés anciens encore; un certain nombre de mutilés, mais aussi, fréquents, des bolcheviki internés depuis peu et déjà usés par le travail.

Ces malades et blessés (en tout 330 environ, y compris 3 officiers) sont logés dans les stations A (150) et C (140) et dans la baraque VI (40). Les cas chirurgicaux se trouvent surtout en C. Quelques mutilés et malades de la vue, dans la baraque VI.

A ce chiffre, il faut ajouter 90 employés et les docteurs. Soit un total de 425 Russes approximativement.

Nous avons vu qu'après avoir été 7, les médecins russes ne restent que 5 : 3 chirurgiens et 2 médecins, dont 1 ophtalmologiste. Capturés presque tous au début de la guerre, ils sont là encore après plus de quatre ans de séjour, malgré leur qualité de neutres et en dépit de la signature de la paix, déjà ancienne. Nous avons appris, depuis, qu'à la date du 10 janvier 1919, il en demeurait encore deux à Czersk.

Du chiffre de 90 employés, il convient de déduire une quarantaine de travailleurs. Restent 50 hommes qui s'acquittent des fonctions les plus variées.

Nous en trouvons qui sont secrétaires, dans les bureaux de la Kommandantur et dans ceux des Stationarzt. Nous en trouvons dans toutes les stations qui sont interprètes pour l'allemand, pour l'anglais, pour l'italien, pour le français. Nous en trouvons en grand nombre, dans tous les services, qui sont sanitaires, sans affectation spéciale, ou particulièrement chargés du matériel opératoire, du matériel de pansement, des armoires de pharmacie, des salles de bains. Nous en trouvons un dans chaque bâtiment, qui est le chef de baraque : il veille à la police et à la propreté des salles, à la distribution de la soupe, du pain et du café, à la remise du linge, des effets,

de la literie, des appareils orthopédiques. Nous en trouvons ailleurs qui sont gardes-magasins, cuisiniers, aides-cuisiniers, tenanciers et vendeurs à la cantine. Nous en trouvons à la radiographie, à la pharmacie, au laboratoire de micrographie, à la stérilisation. Nous en trouvons dans les ateliers : menuisiers, cordonniers, fumistes, forgerons. Nous en trouvons enfin dans la baraque des médecins : ordonnances, cuisinier et serveur.

Beaucoup sont complaisants, serviables ou de conversation agréable. D'autres, qui ont évidemment des services plus lourds à assurer et qui se trouvent pris entre les exigences légitimes des internés et la mauvaise volonté des autorités, sont généralement antipathiques. Il leur faut choisir : contenter les prisonniers et déplaire à l'Allemand (peut-être perdre leur place?), ou satisfaire celui-ci et léser les camarades; ils préfèrent cette dernière alternative : ils se font une très mauvaise presse, bien entendu, parmi les blessés et ils méritent bien la défiance qui les environne.

Certains, tenus un peu à l'écart par les Russes eux-mêmes, sont dénommés « Russes allemands ». Ce sont des fils d'Allemands émigrés en Russie et naturalisés là-bas, vingt ou trente années avant la guerre. Considérés d'abord comme le commun prisonnier, ils jouissent aujourd'hui d'une grande indépendance : ils sortent à toute heure, librement, et ils ont l'autorisation de porter des vêtements civils. Ce sont ceux-là qu'on trouve dans les bureaux de la Kommandantur. Un grand nombre d'autres employés russes et leurs

docteurs (mais ces derniers depuis peu) possèdent des cartes de sortie qui leur donnent le droit de circuler, à certaines heures, sans gardien. Tout Russe, d'ailleurs, portant uniforme et non pas la tenue du malade, peut franchir la grille assez aisément, pour 3 ou 5 marks. Nous avons, bien souvent, considéré leur manège des fenêtres de la chambre des officiers : certains « postes » ont dû se faire de bonnes journées. Des Anglais, Italiens, Français, qui ont tenté la chose, n'ont pas réussi.

La mortalité chez les Russes est assez élevée. Si une minorité privilégiée parmi eux a de beaucoup plus grandes facilités que les internés des autres nationalités, lorsqu'il s'agit de se procurer quelques victuailles chez les cultivateurs, la plupart ne profitent pas des mêmes avantages. Leur comité de secours, par ailleurs, qui a fort bien fonctionné antérieurement, ne peut plus, aujourd'hui, leur donner grand'chose car depuis la signature de la paix, presque toutes les sources de son ravitaillement sont taries. Beaucoup de malades russes dépérissent donc rapidement et leur état général s'aggrave au point qu'ils ne tardent plus à succomber. On peut, sans exagérer, dire qu'il en disparaît chaque mois quatre ou cinq, peut-être davantage.

Les Russes à peu près valides ont été, après l'armistice, les premiers à quitter Czersk (dès la fin de novembre, ou le début de décembre).

Les Italiens. — Les hommes de ce groupe sont arrivés à Schütt, en bloc, dans la première quinzaine d'avril 1918. Ils provenaient de divers hôpitaux.

Ils sont au nombre de 340 environ, au total; les médecins et employés déduits : 310. Ils ont pu être davantage, par moments, car cette population, comme la russe, est assez flottante : deux ou trois centaines, en effet, de leurs camarades valides vivent internés au grand camp; beaucoup de ceux-ci sont des sujets guéris qui sortent du lazaret; beaucoup d'autres, par contre, hospitalisés à la fabrique, sont des malades de là-haut ou des travailleurs blessés sur les voies ferrées.

La plupart des Italiens, qui, tous, ont été capturés déjà anciennement (lors de l'affaire de Caporetto), sont des malades (280 environ); quelques-uns, d'anciens blessés de guerre qui font des complications tardives; 20 à 25 : des mutilés, de grands mutilés qui ont perdu tout espoir d'être rapatriés avant les autres.

Les malades, dans une proportion formidable, sont des bacillaires : 1° surtout des phtisiques aux lésions non encore ouvertes (au lazaret spécial du Lager, il en est une quantité qui reçurent l'estampille du laboratoire : il en meurt journellement), et 2° des tuberculoses locales, parmi lesquelles un grand nombre de chirurgicales : adénites cervicales, sus-claviculaires et axillaires, à tous les degrés; arthrites et ostéites allant depuis le spina ventosa et l'ostéite costale, jusqu'à la coxalgie et au pottisme aux abcès ossifluents; pleurésies sèches et séro-fibrineuses; entérites bacillaires compliquées, souvent, de péritonite; néphrites, cystites, prostatites, orchites tuberculeuses : on voit de tout ici, d'après nos confrères italiens.

La bacillose n'est pas aussi fréquente parmi ces malades, au dire de certain Chefarzt qui visitait une salle un jour et ne trouvait chez un Italien, présentant de l'anasarque et signalé comme tuberculeux par le médecin du service, qu' « une petite cardiopathie ». Cette légère asystolie fit que dans la nuit suivante, exactement, le malade mourut. Notre collègue, le lendemain, trouva à l'autopsie des granulations partout, et dans le médiastin, des ganglions caséifiés gros comme des pommes. Nous lui disions qu'il devrait, sur une assiette, présenter au Chefarzt, dans son bureau, ces fruits trop mûrs. Il n'en fit rien, et il fit bien.

Ces malades italiens de Schütt meurent, en effet, le plus souvent de granulie, et on peut dire qu'ils meurent : du 15 avril 1918 au 1er janvier 1919, il en est décédé 160. Ils sont 310 : ça fait le joli pourcentage de 50 % en moins de neuf mois (17 environ par mois : un tous les seconds jours) ; ça fait près de 70 %, dans l'année ; de ce pas accéléré, le contingent italien du lazaret, un an et demi après son arrivée, devait avoir vécu.

Sur les 160, une centaine sont morts tuberculeux.

Il en est aussi qui sont partis de dysenterie (une douzaine) dont les cas furent assez fréquents, en septembre, à Czersk. D'autres moururent de complications grippales.

A côté des tuberculeux, nous trouvons surtout des pneumonies et des pleurésies purulentes.

Tous, malades et blessés, sont des faméliques : c'est ce qui nous explique qu'ils présentent, à la tuber-

culisation, un si favorable terrain. C'est aussi ce qui nous donne la mesure de la qualité nutritive des soupes allemandes, car les Italiens sont les seuls, ici, à s'en nourrir presque exclusivement. Nous disons : presque, car même eux (qui tous ne reçoivent que peu, très peu, de leurs familles, et peu, très peu, de leur comité, si actif cependant, mais malheureusement si mal soutenu par leur Gouvernement), même eux trouvent à absorber parfois, et en supplément, autre chose que le pain et la lavasse du lazaret.

Quand on a vu, derrière le front allemand, comme nous avons eu, hélas ! l'occasion de le voir, les équipes de travailleurs italiens arracher, pour s'en alimenter, l'herbe sur le talus des routes, on comprend mieux encore que ces hommes meurent avec cette tragique bonne volonté. Beaucoup de ceux qui sont ici, en effet, ont été, pendant les premiers mois de leur captivité, derrière le front ou ailleurs, astreints à des travaux épuisants, dans des conditions égales de famine.

C'est que la féroce rancune de l'Allemand s'exerce avec ténacité sur les prisonniers de notre alliée, dont les journaux, là-bas, ne parlent jamais sans la qualifier « l'Italie parjure ». Nos camarades italiens qui nous liront voudront bien nous excuser de rappeler ce détail qui les scandalisait à juste titre : il a sa valeur ici.

Ce contingent italien, nous l'avons vu, habite plus particulièrement la station B (250) et la baraque VIII (60 environ). Deux médecins et 28 employés complètent le chiffre de 340 : ces employés sont, pour la plupart, des sanitaires; quelques ouvriers : des cordonniers entre autres. Deux de leurs infirmiers, mo-

mentanément sans emploi, nous furent prêtés par nos confrères italiens pour le service de la station C : pendant de nombreuses semaines, ces garçons consciencieux et travailleurs furent pour nous des auxiliaires très appréciés et soulagèrent nos propres infirmiers d'une bonne part de leur pénible besogne.

Les deux docteurs italiens, prisonniers depuis octobre 1917, n'ont fait que quinze mois de captivité, grâce à l'armistice : si la guerre avait duré, ils en auraient fait quatre-vingts, cent, comme les auraient faits les médecins russes et le docteur roumain du Lager; à toutes leurs réclamations, en effet, il fut répondu « qu'il n'y avait pas d'accord avec l'Italie ». Évidemment : l'Allemagne possédait 160.000 prisonniers (peut-être 300 docteurs?) italiens et l'Italie n'avait que des prisonniers et médecins autrichiens; il était inutile de se gêner.

Les Italiens du lazaret Schütt ont quitté Czersk le 10 janvier par trains sanitaires : dirigés sur Dantzig, ils furent embarqués dans ce port pour Cherbourg.

Les Anglais. — C'est par convois mixtes, qu'à partir de juin, les Anglais (avec la plupart des Français) arrivèrent à la Fabrik. Ils y étaient 200 à 250 à fin de ce mois. Tous avaient été pris en mars et avril, sur le terrain des combats de la Somme, de l'Artois et des Flandres. En juillet, deux ou trois autres trains en amenèrent qui provenaient de la Somme encore, et de l'Aisne. Il en vint enfin, en août, qui, capturés dans les mêmes batailles, avaient séjourné déjà plusieurs semaines dans des formations de l'avant ou de la zone des armées.

La très grande majorité des quelque 320 Anglais hospitalisés au lazaret, y compris 5 ou 7 officiers, est donc de blessés de guerre. Beaucoup d'entre eux sont très grièvement atteints : la proportion en est plus forte que parmi les nôtres.

Au total, leur groupe compte 330 hommes environ, en y comprenant les employés et les médecins. Ils sont logés surtout dans la station C (160, les blessés les plus graves), et la station A (130, les cas légers). Un certain nombre, 25 peut-être, occupent la baraque VIII.

Les employés sont 8 sanitaires, 2 postiers, 2 travailleurs, la plupart prisonniers anciens entrés à Czersk en qualité de malades. L'un des deux docteurs est arrivé ici le même jour que nous, en juin. Le second, en juillet; celui-ci, qui a été affecté longtemps, en rade de Salonique, à des hôpitaux flottants, est un bon chirurgien de guerre, actif et entreprenant.

Aux lazarets du Lager où sont hospitalisés quelques cas légers et quelques tuberculeux anglais, est attaché depuis août un troisième docteur britannique.

La mortalité, chez les Anglais, est considérablement moins élevée que chez les Italiens : 1 à 3 cas par mois; de juin à janvier, une douzaine, ou une quinzaine, peut-être? Ceux qui meurent sont surtout des plaies de poitrine compliquées de pleurésies purulentes, et aussi de grands fracturés totalement épuisés par leurs suppurations, ou enlevés par la grippe.

Le contingent anglais a quitté l'Allemagne par voie de mer, vers le 15 décembre 1918.

Les Français. — Nous parlerons ailleurs plus longuement de nos malades et blessés. Nous nous conten-

terons de signaler ici qu'arrivés pour la plupart aux mêmes dates que les groupes anglais, les Français sont également des blessés de guerre, relevés entre mars et juin sur les champs de bataille de la Somme, de l'Oise, du Kemmel, de l'Aisne. Les convois du mois d'août étaient composés de blessés pris dans la région des Monts et à l'est de Reims, ou sur la Marne, entre Château-Thierry et Dormans. Un très grand nombre de ceux-ci présentaient des plaies multiples par grenades; quelques gazés aussi.

Avant l'arrivée de tous ces convois, des Français étaient déjà hospitalisés à Czersk : c'étaient, pour la plupart, des malades, une vingtaine, et des blessés, une quinzaine peut-être, accidentés du travail ou pieds gelés, arrivés ici dès janvier, évacués sur le lazaret par les divers kommandos des environs de Czersk et de Konitz.

Après notre départ, arrivèrent encore à Schütt une centaine de malades provenant des arrière-lignes et épuisés par de durs travaux. 30 restèrent au lazaret; leur état était, nous dit-on, lamentable; la plupart présentaient de grands œdèmes des membres inférieurs; certains de l'incontinence des sphincters.

La population française est, au total, de 330 hommes environ. 280 blessés peut-être, y compris une douzaine d'officiers, 40 malades à peu près. 12 employés : sanitaires, employés aux colis et au matériel de pansement, vaguemestre, ordonnances.

Un médecin à partir du 20 juin; deux, à dater du 25 juillet. Un troisième confrère, arrivé en août, fut affecté aux lazarets du Lager.

Les Français occupent, en grande majorité, la station C (plus de 200); nous y trouvons les blessés les plus graves et quelques malades. A la station B, ce sont une cinquantaine de blessés légers, et, en A, 50 hommes : des malades surtout et quelques petits blessés.

Lorsqu'il fut question, en juillet, du rapatriement des Russes, certains emplois d'interprète, radiographe, cordonnier, menuisier, etc., furent cédés par leurs titulaires slaves, d'accord avec les autorités, à des internés français. D'autres furent donnés à des Anglais, à des Italiens. Mais les premiers bénéficiaires reprirent, pour la plupart, leurs places peu après, leur départ ayant été indéfiniment ajourné.

Notre confrère de là-bas nous écrit que nos camarades, privés de journaux pendant les derniers jours des hostilités, ne connurent la fin qu'en soudoyant un feldgrau pour en obtenir sa gazette. La lecture des clauses de l'armistice, à voix haute, le soir à 10 heures, dans toutes les stations, y déclencha l'enthousiasme qu'on devine. Les lendemains ont été moins gais : les services de la Fabrik Schütt furent, en effet, de ce jour, définitivement désorganisés, les Allemands se désintéressant complètement du lazaret. Les silos de pommes de terre avaient été rapidement dévalisés et le ravitaillement ne se faisait plus qu'au petit bonheur. Les corvées de vidange n'opéraient plus et les fosses débordaient dans les cours muées par plus de 1.400 hommes en de vastes feuillées.

Un premier convoi de 100 Français à peu près valides partit au début de décembre par Dantzig et

la mer. Deux trains sanitaires emportèrent les autres, entre le 22 et le 30 décembre, directement vers la France, par Darmstadt.

Les Anglais et une grande partie des Russes avaient déjà quitté Czersk; nos chers amis, les « Italiens parjures », partaient bons derniers!

La mortalité, chez les Français, est légèrement moins élevée que parmi nos alliés anglais. Bien que ces derniers soient incomparablement mieux que les nôtres ravitaillés par leur comité et par leur pays, ils meurent davantage : ceci tient, d'abord, à ce qu'ils comptent un nombre plus grand de blessés (300 contre 280) et, ensuite, à ce que beaucoup de ceux-ci présentent des blessures d'une très grande gravité.

Nous avons perdu une dizaine d'hommes, à Czersk, en sept mois, soit environ trois par période de deux mois.

Le premier, un blessé aux multiples plaies par éclats d'obus, est mort de diphtérie en juillet.

Le second mourut en août : territorial âgé, atteint de bronchite chronique et blessé, il arriva à Czersk déjà amputé (et très haut) de la jambe gauche. Le moignon a constamment suppuré avec abondance. Ce mutilé fut enlevé par la grippe, qui vint compliquer son cas.

Le troisième, ancien prisonnier, phtisique et atteint d'ostéo-arthrite bacillaire fistulisée de l'articulation tibio-tarsienne droite, fit en outre un érysipèle de son membre, compliqué lui-même d'un phlegmon de la jambe. Amputé au-dessous du genou, alors que son état général était déjà très précaire, il ne tarda pas à mourir de généralisation, en septembre.

Le quatrième, arrivé récemment de Dantzig, atteint d'entérite tuberculeuse et déjà squelettique, mourut dans les derniers jours de septembre.

Le cinquième présentait une fracture compliquée par balle, du métatarse droit. Le pansement, extrêmement douloureux, avait provoqué une dépression nerveuse considérable. Le cœur était faible; lors d'une première intervention, le blessé fit un accident chloroformique. Une crise d'albuminurie et des troubles mentaux apparurent. Son état s'aggravait dangereusement, car le patient ne pouvait plus faire les frais de sa suppuration : amputé au niveau de la cuisse, alors que l'infiltration des téguments, favorisée par l'œdème, menaçait d'envahir toute la jambe, le blessé parut reprendre pendant les deux semaines qui suivirent : l'albuminurie diminuait, l'excitation mentale également; l'appétit revenait. Il mourut une nuit d'une syncope.

Des six autres, nous ne saurions rien dire, car ils sont décédés après notre départ du lazaret. Deux cependant que nous avions connus déjà très bas (une pleurésie purulente consécutive à une plaie de poitrine et une entérite bacillaire) sont morts peu de semaines après notre départ.

Bien que ç'ait été parmi les nôtres que la mortalité fût le moins élevée à Czersk, ces décès furent encore trop nombreux. Nous aurions voulu voir tous nos compatriotes revenir de là-bas. S'éteindre si loin des siens et du pays, et dans cet infâme milieu, c'était mourir deux fois. Qu'il nous soit permis, ici, d'offrir aux familles de ceux de nos blessés qui reposent en

terre polonaise, notre douloureux regret d'avoir été impuissant à sauver des existences si chères et l'hommage de notre sympathie très attristée.

Le tableau suivant récapitule les chiffres donnés au cours de ce chapitre :

	MALADES	BLESSÉS	EMPLOYÉS	MÉDECINS TRAITANTS	TOTAUX
Allemands. .	»	»	25	»	25
Russes . . .	200	130	90	5	425
Italiens . . .	280	30	28	2	340
Anglais . . .	16	300	12	2	330
Français . .	40	280	12	2	334
TOTAUX. .	536	740	167	11	1.454

III

LINGE DE CORPS — VÊTEMENTS — COUCHAGE ALIMENTATION

1° *Le linge de corps.* — « Pendant quarante mois, j'ai touché, en Allemagne, une chemise et une paire de sabots », nous écrit un loyal garçon qui fut hospitalisé en janvier, à Schütt, pour une gelure de quelques orteils. « Encore, s'ils n'avaient jamais soustrait le linge de nos colis ! »

Dans les kommandos, évidemment, on ne fournit guère de linge, et ce linge, on ne le change pas.

Mais au lazaret? Au lazaret, d'abord, tout entrant dépose ses vêtements qui passent à l'étuve, puis sont emmagasinés. Mais son linge ne lui est pas toujours enlevé, et n'est, par conséquent, pas toujours désinfecté; s'il passe cependant à la stérilisation, on doit le lui rendre après l'opération.

Réglementairement, on remet à chacun une chemise de toile, généralement en mauvais état : effilochée, déchirée, ou même amputée de la moitié d'une manche; mais dans la pratique, l'interné ne la toucherait pas toujours? Ou plutôt : beaucoup préfèrent ne pas l'utiliser et repasser leur linge personnel, car celui qu'on leur donne fait voir trop souvent, en dépit

de toutes les désinfections, et dans tous les plis de toutes les coutures, des hôtes très indésirables. Nous nous souvenons d'un Anglais qui nous montrait un jour, avec surprise et inquiétude, au col de la chemise qu'il venait de toucher, une bestiole au corps diaphane : stimulée légèrement de l'index, elle se mit en marche d'un pas indécis. La présence de l'animal ne nous étonnait pas, mais cet homme nous ébahit qui avait attendu le cinquantième mois de la guerre, pour se faire présenter le pou, dans le cadre d'une salle d'hôpital et sur un linge « stérile ».

Théoriquement aussi, la chemise doit être changée tous les mois; pratiquement, il faut, quand les temps sont révolus, réclamer pour obtenir satisfaction. Le plus souvent, la réclamation n'aboutit pas : certains malades français, à leur départ de Czersk, se seraient vu, pour la première fois, reprendre la chemise touchée à l'arrivée six mois auparavant? Cas très exceptionnels, espérons-le.

En moyenne, il faut compter cinq à six semaines — si on sait insister avec tact mais persévérance — pour obtenir le change de son linge. Mais il y a possibilité d'aboutir plus tôt quand on connaît la bonne marche à suivre : quelques marks encore ici (ou mieux quelques biscuits), et le chef de baraque retrouvera pour vous dans son magasin si dégarni (et retrouvera même chaque semaine, si vous en avez les moyens), une chemise dans un coin : il vous cédera généreusement la vermine par-dessus le marché.

Le blessé qui n'aime pas payer pour se faire dévorer, doit découvrir le camarade valide des quatre membres,

qui acceptera de lui laver son linge, — sans eau chaude dans son assiette, — et trop souvent sans savon : le comité en distribue peu et les colis n'en contiennent guère.

2° *Les vêtements.* — Pour le lavage des effets, que, réglementairement, on ne change pas, la difficulté est plus grande encore : cette étoffe, feutrée intérieurement (le bon repaire pour les poux), est assez épaisse et réclame un sérieux savonnage. D'autre part, si le blessé qui, normalement, se lève veut laver sa tunique et son pantalon sales, il doit emprunter le complet du voisin : celui-ci gardera le lit. Ou bien, il gardera lui-même le lit, et c'est le voisin qui lavera ses effets. Trouvera-t-il toujours ce voisin complaisant? Au manque d'eau chaude et de savon, vient donc s'ajouter ici cette pénible complication : on peut laver une chemise, nu sous son complet, mais on ne peut guère faire la lessive de celui-ci, en bannière, dans la cour et sous le vent. Les autorités, d'ailleurs, qui sont prudes, ne le toléreraient pas : il y a des femmes à la fabrique! Ne nous étonnons donc plus si les tenues sont si sales.

L'interné n'a, en effet, que ce complet : son uniforme désinfecté, est entreposé au magasin; on ne le lui rendra que le jour où il quittera le lazaret. Seuls, quelques employés (pas tous) portent les leurs. Tout à fait exceptionnellement, un malade guéri, autorisé par exemple à accompagner le convoi de son ami mort, pourra toucher ses vêtements militaires qui sont sortis de l'étuve, fripés, décolorés et parfois brûlés; il devra les rendre après la cérémonie.

Le complet d'hôpital a cette grande qualité : il est chaud. Il n'est remis aux blessés que lorsqu'ils commencent à se lever. Mais combien de ceux-ci, parce qu'il était impossible de le leur procurer tout de suite, ont dû prolonger leur séjour dans la station avant de pouvoir faire leur première promenade ! A cette occasion encore, si le désir de voir enfin un peu de soleil, de respirer enfin un peu d'air pur, les tourmente trop, certains empruntent la tenue d'un camarade bienveillant... qui gardera le lit.

Nous savons déjà que des accords semblables sont conclus à propos de béquilles.

3° *Linge et vêtements des officiers.* — L'officier, très privilégié, touche, *chaque semaine*, un caleçon, une chemise, un mouchoir, une serviette, une paire de chaussettes, le tout habituellement en bon état, souvent même à l'état de neuf. Le change se fait le samedi, jour du bain.

Il touche, d'autre part, une paire de pantoufles qu'on lui remplace dès l'usure des semelles, et, le premier de chaque mois, une tenue d'hôpital de même étoffe et de même coupe que celle des hommes: mais la sienne est souvent toute neuve. Nos officiers sont propres et presque beaux.

Des médecins, n'en parlons qu'à peine : plus privilégiés encore, ils ne touchent rien du tout (si ce n'est des serviettes de toilette) et ils préfèrent ça : car ils ont la grande chance de conserver leurs effets personnels. On leur remet encore cependant tous les huit jours environ (et ce n'est pas trop souvent), un sarrau blanc, parfois neuf et parfois propre.

Leur tenue individuelle, d'uniforme, est prêtée aux officiers le jour de toute sortie : promenade, enterrement ou encore visite des colis dans le local de la censure, extérieur à la fabrique.

4° *Le couchage.* — Nous avons vu que c'est, pour le commun blessé, moins qu'un lit, une couchette; moins qu'une couchette, un grabat.

Un cadre métallique de 60 centimètres de largeur environ, et trois planches. Très rarement, le lit à sommier métallique exigé par l'accord du 15 mars.

Sur les planches, la paillasse, garnie de copeaux (ou de fibre de bois, ou de rognures de papier). Peu garnie, la paillasse : elle est plate, en effet, surtout au centre, où le corps a creusé son nid. Les apophyses et les ischions du malade ne sont pas loin de la planche : les eschares du décubitus en sont grandement favorisées.

— Vous disposez bien de quelques coussins pneumatiques? — Oui, de trois pour 1.400 hommes. Trois couronnes de caoutchouc qu'on peut contempler à côté des appareils de rééducation, dans une armoire de la baraque C. Le Stationarzt, sur notre demande répétée, a bien emporté tous ces coussins pour les faire réparer : mais la greffe fut si mauvaise qu'ils n'ont pas duré. Et puis, ce que le bon père Fraise emporte... ne revient pas toujours. Demandez aux infirmiers à qui les autorités font payer tant de ciseaux, de pinces, de bistouris, de sondes, etc., que le pharmacien ne retrouve pas les jours d'inventaire. Demandez aussi au Russe chargé de l'armoire à pharmacie et qui s'étonne de l'usure prématurée de ses réserves de médicaments en tablettes.

On fait donc des coussins, sur le conseil du Stationarzt lui-même, avec des bandes de papier.

Sur la paillasse, le drap; à l'origine, déjà gris et déjà déchiré, il est aujourd'hui noir et déchiqueté, car le change en est encore beaucoup moins fréquent que celui du linge de corps.

A la tête de la couchette, un traversin de fibre, dans sa gaine à damier — sur le tout, deux couvertures, dans un long sac fait du même tissu quadrillé.

C'est le lit du blessé aux trois fractures, dont deux sont doubles. C'est le lit du malade dont la fièvre oscillante dépasse chaque soir 40°.

Sous cette couchette, rarement, un vase de nuit : pas de bassin plat. Parfois aussi, un urinoir de verre. Sur le tabouret du malade, un grossier verre à côtes : le crachoir. Dans les draps et les couvertures, les poux, bien entendu; dans la paillasse, les puces; dans la planche, la punaise.

Qu'oublions-nous? La feuille de température qui pend à ses ficelles et dont le carré blanc, dans la pénombre, nous signale que nous approchons d'un lit.

Chez les officiers (des blessés) et chez les médecins (qui ne le sont pas, et pas des malades non plus), nous avons déjà remarqué des lits scandaleusement blancs et confortables : sommier métallique, deux draps, deux couvertures. Ces couchettes sont certainement plus longues et plus larges que celles des stations. Les draps en sont changés, exactement, le premier de chaque mois. Tout officier qui ne se lève pas a son vase de nuit.

Les médecins n'en ont pas : le ciel en soit loué, car

nous avons avoué déjà tant de leurs privilèges (et nous n'avons pas fini, hélas ! notre aveu) que reconnaître celui-ci eût coûté fort cher à notre amour-propre ! Déclarons que si l'Inspektor nous avait fait don de cet objet, nous aurions fait prendre au vase, rapidement, la direction de la station — où les malades en manquent. Si nous n'avons pas fait suivre ce chemin à nos lits et à nos draps, qu'on réfléchisse avant de nous jeter la pierre : le troc en était franchement trop aventureux. Les puces, poux et punaises que nous rapportions dans les poches de nos sarraux contentaient notre ambition et nous donnaient la satisfaction d'un tableau de chasse suffisamment giboyeux.

5° *L'alimentation.* — Après avoir interwievé le délégué de l'ambassade d'Espagne qui a visité, avant-hier, le lazaret Schütt, le journaliste neutre rassuré nous dira : « Le malade ou le blessé de cet hôpital n'est pas très à plaindre : il dispose d'abord de l'ordinaire copieux que lui fournit l'Allemand; il touche ensuite sa part des distributions du comité de secours; il reçoit encore les colis que sa famille lui adresse; il peut faire, de plus, des achats au guichet d'une cantine; il profite enfin de certaines occasions que peut lui procurer le camarade d'autre nationalité qui revient, chargé de victuailles, de ses promenades à la ville ou à la campagne. Pour les employés, par ailleurs, l'avantage d'une soupe allemande supplémentaire. »

Voilà, n'est-il pas vrai, beaucoup de sources de ravitaillement en vivres? et nous trouvons ici, enfin, le prisonnier qui ne doit pas se plaindre de mourir de faim en captivité !

Il ne se plaint pas trop en effet, car l'étendue de sa résignation est sans bornes, après 45 mois de campagne, mais il n'en meurt pas moins, et bel et bien de faim. Nous avons assisté tout à l'heure aux derniers moments de 160 Italiens : de quoi ces gens sont-ils donc morts, sinon de faim?

Entendons-nous sur les mots : ce que nous appelons ici « la faim », ce n'est pas seulement, bien entendu, la sensation de faim : contracture douloureuse au creux de l'estomac, salivation et, surtout, hallucinations de la vue, de l'odorat, du goût, dont la répétition à longueur de journée, n'aboutit jamais à la satiété, mais aboutit souvent aux larmes : avant de mourir de faim, on pleure de faim.

Non, ce qui nous intéresse ici, plus que cette sensation (ou appétit exacerbé), c'est sa cause, comme sa manifestation concrète : l'inanition. L'inanition tue les malades plus sûrement, à Schütt, que les germes qui abondent dans les stations mais qui seraient généralement impuissants si celle-là ne leur préparait pas le favorable terrain.

Passons en revue les divers ravitaillements de notre interné :

a) *L'ordinaire.* — Il s'élabore dans les cuisines du bâtiment de la Kommandantur : trois repas. Le matin, à 7 heures, le café; à 11 heures et demie et à 5 heures, les soupes.

Le café, c'est l'eau bien connue, chaude, certes, et de nuance à peu près café, mais de goût indéfinissable, de saveur astringente. Café d'orge grillé? Non : plutôt de gland ou de betterave grillée. De

malt, certainement pas. Ça peut se boire, surtout lorsqu'on a la chance d'y pouvoir délayer une petite cuillerée de lait condensé sucré, mais c'est le cas très rare à la fabrique : notre comité de secours est pauvre. Quant à l'ordinaire des hommes, il ne comporte jamais, au grand jamais, de sucre — ni de lait, évidemment.

Le blessé avale donc, non édulcoré, son quart d'eau chaude couleur café et qui contracte ses muqueuses.

Avec son café, il touche le pain de la journée : pain de troupe à la mie solide, adhérante au doigt qui la comprime, mais pain très mangeable, somme toute, lorsqu'il est un peu sec (et bien entendu, lorsqu'il n'est pas avarié, ce qui est le cas assez fréquent). Malheureusement, il n'a pas le temps de sécher : il est trop peu : 250 à 300 grammes environ pour chacun.

Ce pain n'en est pas moins le morceau de résistance de la journée, pour ceux, surtout, qui n'ont pas de biscuits (Italiens, Russes).

A 11^{h} 30, à 5 heures le soir, la soupe : une louche (une grande louche) d'eau chaude aussi. Dans cette eau, des corps solides : des grains d'orge, par exemple qui la font violâtre (c'est certainement la soupe préférée, bien que l'orge soit, la plupart du temps, fort mal cuit); ou encore, une poudre jaune gris qui donne au liquide le goût des choses moisies, et qui est : farine de maïs; des morceaux de carotte fourragère, d'autres fois, ou de betterave fourragère, morceaux peu nombreux et franchement crus : soupes juliennes fort insipides; de la verdure, enfin, rarement; insuffisamment hachée, elle donne au mélange l'aspect d'un bouillon d'épinards : feuilles de bette-

rave. Ces soupes composent 8, 10, d'entre les repas de la semaine. Les autres repas, ce sont, dans l'eau, des choses indéfinissables, délayées, fondues, dont le goût pas plus que l'aspect n'aide à la détermination. Le goût, d'ailleurs, des soupes, quand il n'est pas de moisi, ou de cru, n'est pas : tout simplement; ou bien c'est le goût d'eau salée ou de terre, car les légumes sont lavés sans soin et les carottes et betteraves, non épluchées, sont taillées à coups de bèche, dans un grand baquet. En tout cas, « jamais de bon goût », selon l'expression d'un interné.

On peut répandre sur son pantalon, sans inconvénient, les gouttes qui tombent de la cuiller, car ces bouillons de légumes ne tachent pas : on y cherche habituellement, en vain, les yeux sympathiques d'un corps gras.

Les dimanches et jours de fête, au repas de midi, 60 grammes environ de pommes de terre en purée qui remplacent la soupe. Ou bien : une cuillerée à bouche d'une marmelade faite de betteraves encore et fort acide (la betterave fourragère est décidément la base de l'alimentation du blessé prisonnier).

Par grande exception, le repas peut se composer de 4 ou 5 centimètres d'un boudin (de sang de cheval?) à l'odeur pénible. Rarement encore, il est fait d'un poisson (les hommes disent « du phoque! ») C'est une sorte de morue de Baltique (?) : fondue dans l'eau de la soupe, elle l'empoisonne de son relent de bête crevée. De solides, seules, quelques arêtes.

De la viande : jamais.

Tel est le régime normal du blessé ou du malade

hospitalisé à Schütt — que le blessé soit encore en bonne forme ou qu'il soit des plus affaiblis — que le malade souffre d'une bronchite, ou d'une gastro-entérite, indifféremment.

Ce régime, si bizarre que la chose puisse paraître, provoque souvent une constipation qui peut devenir opiniâtre et simuler l'obstruction intestinale : obstruction par des matières peu abondantes mais de consistance si mastic que l'expulsion en est rendue presque douloureuse. La digestion de ces aliments est caractérisée encore, et surtout, par un dégagement gazeux considérable; l'issue, quasi mastiquée, interdit partiellement l'évacuation de ces gaz : d'où météorisme inquiétant. Le café de gland, riche en tanin, n'est certainement pas étranger à ces phénomènes. Le pain doit en être rendu quelque peu responsable, également.

Évaluerons-nous en grammes d'albumine, de graisse et d'hydrates de carbone, — évaluerons-nous en calories, la valeur nutritive et énergétique de ce régime? Nous n'en voyons pas la nécessité : l'Allemand, qui a déjà et depuis longtemps aligné ses chiffres, les opposerait aux nôtres et triompherait peut-être aisément; c'est que l'Allemand ne tient pas compte des prélèvements que font subir aux stocks : 1° les employés de chemin de fer qui dirigent les wagons sur le lazaret, d'abord; 2° les hommes, ensuite, spécialisés (c'est un emploi) dans le déchargement de ces wagons qui se fait toujours le soir, à la nuit tombante; 3° les internés encore qui se sont fait une autre spécialité du cambriolage nocturne du magasin à vivres ou des silos; 4° le feldwebel de l'ordinaire, enfin, et les cuisiniers et aides-

cuisiniers qui doivent bien vivre et qui ont des amis. Nous pensons ce calcul inutile, de plus, parce que nous ne songeons nullement à recommander à Messieurs les gestionnaires de nos hôpitaux de France l'introduction de ce régime dans leurs formations. Nous ne le ferons pas, surtout, car le résultat seul importe ici et que nous avons pu l'estimer déjà en comptant les tertres italiens dans le cimetière du camp.

A côté du régime normal, il y a le grand régime. Ce grand régime, ce sont trois petits pains ronds, faisant, au total, 300 grammes environ et qui remplacent le pain de troupe — et c'est une soupe supplémentaire à 9 heures : une soupe d'orge un peu moins fluide que celle du régime courant. Beaucoup de malades ne veulent pas de ce grand régime (qu'on n'obtient que difficilement, d'ailleurs) parce qu'il les prive du pain de soldat qui leur meuble mieux l'estomac que ne le peuvent les petits pains, et parce qu'aussi les Russes, chargés de la distribution de la soupe supplémentaire, les oublient trop souvent. Le nouveau Chefarzt fit étiqueter les lits des bénéficiaires (en tout, une trentaine, chez nous), afin que nul n'en ignore et que les oublis cessent. Mais il fit mieux : il créa un troisième régime : le régime spécial aux grands affaiblis. Les allocataires, dont le chiffre (qui ne put jamais être atteint) avait été fixé primitivement à 26 ou 30 par nationalité (300 malades ou blessés environ), touchent, au choix : deux cuillerées à bouche d'une purée de pommes de terre (60 grammes environ); ou 30 grammes (une cuillerée) de marmelade de betteraves; 15 portions de pommes; 15 portions de marmelade chaque jour!

Dans les premières semaines nous avions prescrit bien souvent du lait, mais sans jamais pouvoir en obtenir : nous avions renoncé finalement à en signer des bons. Aussi la surprise fut-elle très agréable pour nous, lorsqu'en septembre, le nouveau médecin-chef nous reprocha de ne pas ordonner à certains des nôtres : le lait, les soupes au lait, les œufs, le beurre, le vin, la viande même, et grillée ! ! — En avons-nous, depuis, signé des bons et dressé des listes, recommencées toujours les mêmes, et qu'on devait remettre un jour au bureau du Stationarzt, station A, le lendemain au bureau du feldwebel de la Kommandantur, une autre fois au Stationarzt encore, mais en mains propres, en dernier lieu à la personne elle-même du Chefarzt ! En avons-nous signé des papiers qui voltigèrent... où ? De la viande grillée ? des œufs ? du beurre ? du vin ? — Aucun de nos hommes n'en vit jamais à Schütt. Deux officiers (trois peut-être) touchèrent des œufs. Du lait ? — Oui, nous en avons eu : nous en avons touché, à partir d'octobre, et notre collègue a continué jusqu'au départ à en toucher : exactement un demi-litre par jour. Un demi-litre d'un lait, écrémé bien entendu et mouillé, par jour, pour 310 malades et blessés. Un enfant au facies douloureux, atteint d'entéro-péritonite bacillaire, a joui de ce lait jusqu'au jour de sa mort. Un ou deux autres malades en ont profité dans la suite.

Ce qu'on put obtenir encore des autorités à cette époque : c'est, d'abord, l'affectation comme aides, aux cuisines, de deux Italiens, de deux Anglais et de deux Français. C'est ensuite, que la distribution des

soupes, dans les salles, ne serait plus faite seulement par des Russes, qui ne pensaient jamais au partage du rabiot : désormais, Anglais et Français se distribuèrent eux-mêmes leur part du repas et se partagèrent leur rabiot... Grandes réformes...

La demande la plus intéressante des comités n'aboutit pas : ils désiraient voir autoriser un contrôle, par leurs représentants, des vivres de l'ordinaire : au déchargement des wagons, aux cuisines. Impossible : une telle mesure menaçait vraisemblablement trop d'intérêts.

Un quatrième régime : c'est celui des employés. 25 à 30 Russes, 8 Italiens, 7 Anglais et 7 Français, tous sanitaires, en bénéficient. D'autres, qui ne sont pas des infirmiers : interprètes, secrétaires, ouvriers, etc., etc., en profitent également.

C'est d'abord 100 grammes supplémentaires à la ration normale et quotidienne, du pain. C'est ensuite la soupe, comme les autres, mais moins transparente : les fonds de marmite. C'est, de plus, et tous les trois soirs, 60 grammes de pommes de terre et un petit morceau de viande (quelle viande? les bas morceaux du cheval ou peut-être du chien?) C'est, enfin, tous les dimanches, une cuillerée à bouche de cette fine marmelade de betteraves.

Pour se faire inscrire sur la liste des élus, ce n'est pas une petite affaire pour l'infirmier. Pour son médecin non plus. Le Stationarzt accepte toutes les listes, mais les bureaux ne veulent pas les enregistrer. Ou bien, ce sont des discussions orageuses à la distribution qui se fait une heure environ après celle de la

soupe ordinaire : le feldwebel ou le Russe des cuisines manquent d'instructions. Une carte spéciale fut distribuée un jour, aux bénéficiaires pour couper court aux réclamations.

b) *Le Comité de secours.* — Le comité anglais fonctionne parfaitement. Le comité russe ne bat plus que d'une aile. Le comité italien est le plus riche en bonnes intentions, mais, sans contredit, le plus pauvre en denrées.

Le nôtre, dont le président est élu par les internés français, a la chance de posséder à sa tête l'adjudant B. Grand cœur, et plein des qualités qu'il faut ici : l'activité, l'adresse et l'énergie, B. se dévoue depuis les derniers jours du mois de juillet. Il tente de prendre l'Allemand par la douceur, d'abord : mais, s'il échoue, il sait montrer les dents...

Hélas, pauvre ami, lorsque vous sortez de la Kommandantur, appuyé sur une canne, c'est pour promener dans les cours votre impuissante fureur : l'obstacle qui mure l'horizon de votre effort est d'une matière plus dure que les éclats encore fichés dans votre jambe. Vous avez obtenu, par miracle, beaucoup de réformes, mais l'application en fut sabotée et le résultat global est médiocre. Mais nous aurons l'occasion de revenir plus loin sur la question. Ce qui nous intéresse ici, c'est de savoir dans quelle mesure le comité peut venir en aide à l'interné qui souffre de la faim. En premier lieu, il dispose des biscuits, des biscuits de guerre du Gouvernement : considérable appoint. Les arrivages n'en sont, par malheur, pas très réguliers, et chacun ne peut pas toucher toujours

ses 2.500 grammes réglementaires et hebdomadaires. Souvent, en effet, il faut réduire la ration parce que le stock s'épuise et qu'on doute de pouvoir le renouveler dans les délais voulus : le comité de Czersk, de fondation récente, n'a pas les grandes réserves des vieux camps de prisonniers.

Les distributions de biscuits se firent ici quand même à peu près régulièrement et de façon satisfaisante, somme toute : on nous signale toutefois qu'après l'armistice ils manquèrent la durée d'un mois.

Le comité dispose, en outre, de quelques conserves en boîtes : fort peu. Les arrivages en sont plus rares que ceux des biscuits et ce ne sont jamais des envois importants. Dès la réception d'une caisse de ces conserves, le comité en avise les médecins qui lui remettent la liste des blessés et malades à servir d'urgence. Cette liste, jamais, malgré notre désir, n'a pu dépasser une vingtaine de noms. Chacun touche une boîte, deux boîtes (peut-être trois?) par semaine : nous parlons des malades ou blessés très déprimés. Les autres, parfois, peut-être une boîte, à se partager entre deux ou trois?

Ces conserves sont de pâté, de viande, de légumes : le lait condensé, si précieux, nous parvient toujours en quantité dérisoire. Le comité, encore, distribue quelques œufs, mais comme il n'est pas riche et que la denrée est fort chère (1 mark à 1 mk 50), il ne peut multiplier ces dons.

C'est tout : ce ne sont certes pas ces maigres ressources alimentaires (bien que les biscuits offrent un

intérêt énorme : ils ont certainement sauvé des milliers d'existences françaises), ce ne sont pas ces ressources qui feront de l'organisme du blessé ce qu'il doit être pour résister toujours victorieusement à l'usure par la suppuration intarissable, comme pour échapper à la menace de l'infection secondaire.

c) *Les colis.* — Quant aux colis, beaucoup n'en reçoivent pas : certains, hélas ! parce qu'ils n'ont personne pour leur en adresser; d'autres, nombreux, parce qu'ils sont en captivité depuis peu de semaines, et que les camps de l'Est sont parmi les plus mal servis par les administrations des postes et des chemins de fer. Nous croyons savoir que tout passe par Dantzig avant de nous parvenir : là-bas, chaque lettre, chaque colis doit attendre des jours avant de poursuivre sa route. Si le colis arrive (il n'arrive évidemment pas toujours), il est souvent remis au destinataire dans un état tel : éventré, saccagé, pillé, que celui-ci n'en retire pas grand'chose. C'est là, quand même, une ressource qui a sa valeur; malheureusement, nous l'avons vu, tant que les fourneaux ne seront pas construits, nos blessés et nos malades ne pourront s'alimenter que du contenu de leurs boîtes de conserves, ou d'un peu de chocolat : les légumes secs et les pâtes devront, dans l'attente de jours meilleurs, être entreposés dans une boîte, sur le tabouret, exposés aux convoitises d'affamés qui les mangeraient bien tout crus.

d) *La cantine.* — La cantine ne fait plus commerce de victuailles aujourd'hui si elle en a jamais vendu. On n'y trouve qu'une mauvaise limonade.

e) *Les échanges.* — Enfin, l'interné peut obtenir

quelques vivres des camarades de captivité russes qui, munis de cartes de sortie, partent au ravitaillement, soit au village, soit à la campagne : ils en rapportent des œufs et du beurre, exceptionnellement des pommes de terre et du sucre.

Le bénéfice tiré de l'achat de ces denrées n'est pas grand, car le vendeur n'accepte pas toujours l'argent, en paiement (et d'ailleurs, de l'argent, il n'y en a pas dans la poche de tous les malades). Ce qu'il faut, au Russe, ce sont des biscuits : pour un œuf, le blessé devra se priver de deux ou trois biscuits; pour un bouteillon de pommes de terre (1 litre), de huit ou dix biscuits (elles sont extrêmement rares); pour une livre de sucre, plus rare encore, ou pour un quart de beurre : quinze biscuits.

Tout compte fait, si son goût est momentanément satisfait, son organisme et sa santé y perdent.

Lorsque nous récapitulons, nous constatons que le malade de Schütt s'alimente :

1° Quotidiennement : d'un ou deux litres d'eau de vaisselle et de 200 à 300 grammes d'orge, de carottes ou de betteraves fourragères à moitié crues;

De 250 grammes de pain et de 300 à 350 grammes de biscuit.

Quant au café, il n'a pas de valeur nutritive.

2° Par période de 8 jours : de 60 grammes de pommes de terre ou de 30 grammes de marmelade, et peut-être d'une boîte de conserves ou deux?

3° Exceptionnellement, d'un œuf qui le prive de deux ou trois biscuits.

Chez les officiers, débauche : cinq repas par jour !

A 8 heures, le café (au moins deux quarts) et trois petits pains (350 grammes ?).

A 9 heures, la soupe soupe : à l'orge, tous les jours.

Sur une soucoupe, une cuillerée à bouche de sucre; une seconde cuillerée à bouche : la marmelade de betteraves.

A 11 heures, une petite assiettée de pommes de terre à l'eau.

A midi : café encore.

A 6 heures du soir : une seconde assiettée de pommes à l'eau.

Le dimanche à midi, de la viande. Ce jour-là aussi, la marmelade est remplacée par une noix de beurre, ou de margarine, ou de graisse.

Donnons ce menu de la semaine; il nous est rappelé par un camarade qui a la mémoire longue :

	8 H.	9 H.	11 H.	12 H.	18 H.
Lundi. . .	Café + 3 petits pains	Soupe à l'orge, 30 gr. sucre, 30 gr. marmelade	Pâtée d'orge	Café	Pâtée d'orge
Mardi. . .	—	—	Pommes de terre	—	Pommes de terre
Mercredi. .	—	—	—	—	—
Jeudi . . .	—	—	—	—	—
Vendredi. .	—	—	—	—	—
Samedi . .	—	—	Pâtée d'orge	—	Pâtée d'orge
Dimanche .	—	Soupe à l'orge, sucre 30 gr. beurre ou margarine 20 gr.	Pommes de terre et viande (100 gr.?)	—	Pommes de terre

Les pommes de terre, c'est le luxe de ce régime.

A partir du 20 novembre, nous dit-on, les officiers touchèrent la viande : le dimanche, à midi, comme auparavant, et, en outre : les mardi, mercredi, jeudi et vendredi, au repas du soir.

Et maintenant, parlerons-nous du sixième régime : le régime des médecins? Il le faut bien, et cependant nous avons honte car leurs repas sont autant d'orgies.

A la vérité, certains de nos confrères russes, dont la solde fut considérablement réduite après la paix de Brest-Litovsk, sont contraints de se contenter de l'ordinaire des officiers, préparé au lazaret et qui ne se paie que 75 marks par mois.

Mais les autres (dont nous sommes : voilons-nous la face) paient 120 (depuis octobre, 150 marks) la nourriture d'un hôtel polonais. Un feldgrau apporte chaque repas dans un panier : 300 grammes, chaque soir, de pain de civil; 500 grammes de sucre dans un cornet, tous les quinze jours. Et puis, à midi, bouillon ou soupes (de pommes, de myrtilles, de concombre, etc.); pommes de terre à l'eau et viande; ou encore : choux farcis, boulettes de viande, poisson (poisson d'étang). Le soir, viandes salées, poissons fumés, pommes de terre. Deux œufs, une fois par semaine. 100 grammes de lait chaque matin; du beurre ou du miel ersatz (une cuillerée à bouche), presque tous les soirs. Comme boisson : le thé. Les jours de fête : de la volaille; deux ou trois fois, du poulet; deux ou trois fois aussi, du corbeau rôti (de fort beaux corbeaux fort bien engraissés sur les champs de bataille de Tannenberg).

Du fromage rarement. Des fruits (pommes, groseilles, fraises même), et des gâteaux secs, le dimanche...

« Ces toubibs, décidément !... toujours et partout : des embusqués !... et ils ne l'avoueront pas ! »

Si, très volontiers.

IV

NOS MALADES — LES MÉDICAMENTS

A) Nos malades

Nous avons vu que la colonie française de l'hôpital Schütt ne compte qu'un petit nombre de malades : une quarantaine peut-être sur le total de 310 des nôtres, hospitalisés ici, soit 14 % environ.

Ces hommes proviennent d'autres hôpitaux ou des kommandos voisins. Ou encore : ce sont des blessés de guerre du printemps dont le cas se complique de lésions organiques ou de troubles de nature infectieuse.

Ces sujets ne présentent pas, généralement, d'affections aiguës ou très graves; presque tous sont atteints de maladies chroniques qui ne veulent pas guérir parce que les organismes, ici, sont très insuffisamment soutenus dans leurs défenses.

Passons la revue, rapidement, de ce service de médecine : nous le trouvons, presque au complet, au rez-de-chaussée de la station A.

Les *affections tégumentaires* sont quelques lésions diffuses d'impétigo du cuir chevelu et des séborrhées grasses. Un ou deux cas d'eczéma. Rien de sérieux.

Un galeux, qui fut isolé, par le Stationarzt, aux contagieux.

Deux ulcérations du scrotum : l'une, chez un gazé par ypérite, l'autre, lésion spécifique, chez un homme dont l'aveu de la syphilis ne fut que très péniblement obtenu par notre confrère. Le néosalvarsan (914) fit ici merveille et blanchit le patient en quelques semaines.

Chez tous : le piqueté de la pédiculose et les balafres des coups d'ongle. Sous les plâtres de certains fracturés, qui sont la proie passive du pou, des excoriations épidermiques très étendues et douloureuses : pédiculose ulcéreuse !

Tube digestif. — Des caries dentaires en grand nombre, bien entendu, et quelques gingivites. Un cas de lésions spécifiques buccales ; l'aveu, ici, fut spontané et réjouissant : ces plaques muqueuses étaient camouflage.

Un certain nombre d'angines, évidemment, dont deux à signaler : une amygdalite aux abcès à répétition, et une diphtérie pharyngée. Celle-ci chez un blessé aux plaies multiples par éclats d'obus et très déprimé : le premier de nos morts. Le sérum fut impuissant.

Trois ou quatre gastrites et gastro-entérites chroniques.

Pas de dysenterie confirmée, chez nous, tout au moins jusqu'en cotobre.

Deux entérites tuberculeuses, l'une compliquée de péritonite : décédés tous deux.

Quelques complications intestinales de la grippe.

De nombreux cas d'une constipation opiniâtre qui finissait par céder à un purgatif puissant.

Appareil pulmonaire. — Les maladies les plus fréquentes, bien entendu :

Une laryngite chronique, peut-être bacillaire;

Beaucoup de bronchites aiguës, à l'époque (soit en juillet) où l'épidémie d'influenza, à Czersk, atteignit son apogée;

Cinq ou six bronchites chroniques, dont certaines (compliquées de pleurites ou pleurésies) très suspectes, mais toujours, toutes, négatives à l'examen bactériologique des crachats expectorés;

Une bronchite toxique (chez un gazé);

Quelques scléroses pulmonaires partielles et cicatricielles et des pleurésies sèches avec adhérences (5 ou 6), consécutives à des plaies pénétrantes de poitrine. Chez des blessés du thorax, encore, deux pleurésies séro-fibrineuses et hémorragiques, enkystées, dont l'une vint à la purulence (décès).

Appareil vasculaire. — Peu nombreuses; des insuffisances valvulaires (2 ou 3). Un cas d'asystolie.

Squelette. — Deux rhumatismes articulaires chroniques.

Système nerveux. — Un rhumatisme sciatique d'origine traumatique (éclat d'obus). De nombreux cas de paralysie partielle et d'impotence fonctionnelle, traumatiques d'origine également. Un cas d'hémiparésie droite chez un trépané qui fit quelques crises d'épilepsie jacksonienne.

Deux cas d'épilepsie essentielle dont l'un peut-être

simulé? (nous ne l'avons jamais vu en crise et peu importe : la simulation, ici, est de bonne guerre).

Une cas de démence transitoire post-tétanique.

Appareil génito-urinaire. — Quelques albuminuries symptomatiques. Deux cystites.

Affections parasitaires. — Quelques vieux paludéens.

Maladies infectieuses. — Une diphtérie; trois ou quatre angines suspectes, dans son entourage, sont restées négatives à l'examen du laboratoire. Un cas de tétanos tardif et atténué chez un fracturé de jambe. Pas de tuberculoses ouvertes; mais des phtisies évidentes chez quelques malades porteurs d'adénites cervicales ou axillaires volumineuses, chez une ostéo-arthrite tuberculeuse, chez quelques pleurétiques et chez les malades atteints d'entérite bacillaire.

En juillet, particulièrement, un certain nombre de cas de grippe, dont un mortel (un amputé de cuisse).

Une syphilis certaine. Une autre... sur le papier.

Peu de chose, somme toute, et, heureusement, surtout peu de gravité.

B) Les Médicaments

La pharmacopée, à la Fabrik, est militarisée : c'est le régime des tablettes ou comprimés.

Dans l'armoire à pharmacie des stations, nous trouvons :

Antithermiques analgésiques :

L'aspirine (ersatz), en comprimés de $0^{gr}50$;

Le pyramidon (ersatz), en comprimés de $0^{gr}25$;

L'antipyrine (ersatz), en comprimés de 0gr 50;

Le chlorhydrate de quinine, en comprimés de 0gr 50.

Voies respiratoires :

Comme béchique : la mixtura solvens (poudre de réglisse et acétate d'ammoniaque : 0gr 20), en comprimés.

Comme expectorants : l'ipéca, en comprimés de 0gr 30;

La poudre de Dover, en paquets de 0gr 20.

Comme antiseptique : la teinture de quinine et créosote à 20 %.

Comme révulsifs : la teinture d'iode;

Du papier sinapisé;

Six ou huit verres à ventouses (à la station A).

Un thé pectoral.

Appareil digestif :

Un collutoire à la glycérine iodée;

La teinture de noix vomique, comme excitant de l'appétit et de la nutrition (l'appétit n'a généralement pas besoin du secours de cette teinture).

L'alcalin : le bicarbonate de soude, bien entendu, en comprimés de 0gr 50.

Les antiseptiques intestinaux : le benzonaphtol en comprimés de 0gr 50;

Le salol en comprimés de 0gr 50.

Les antidiarrhéiques : le sous-azotate de bismuth, en poudre;

La tannalbine, en comprimés de 0gr 50;

Le bolus alba, en paquets de 200 grammes.

Les purgatifs : la rhubarbe, en comprimés de 0gr 50;

Le calomel, en comprimés de 0gr 30;

La magnésie calcinée;

Le sel de Karlsbad.

L'analgésique : la teinture d'opium (à 1/20 d'extrait).

L'anthelminthique : la santonine, en tablettes.

Le carminatif : l'essence d'anis.

Appareil vasculaire :

Les toniques du cœur : l'huile camphrée (solution à 10 %);

La caféine, en ampoules de 0gr 25;

La digitale, en comprimés (de 0gr 10 de poudre?);

Les feuilles de digitale pour infusions.

Comme vaso-constricteur : l'ergotine fluide en ampoules.

Appareil génito-urinaire :

Les diurétiques : la digitale et l'urotropine en comprimés de 0gr 50.

L'antiseptique : le salol.

Appareil nerveux :

Comme antispasmodique : la teinture de valériane.

Comme hypnotique : le véronal, en comprimés de 0gr 30.

Comme *reconstituants :* la liqueur de Fowler et de noix vomique.

Le lactate de fer, en comprimés de 0gr 15;

Le cacodylate de soude, en ampoules de 0gr 05 à 0gr 10.

Comme *antisyphilitiques :* le néosalvarsan 914, en ampoules de 0gr 30 de principe actif;

L'huile grise.

Comme *antituberculeux local :* la solution iodo-iodurée de Dutrane :

Iode métalloïdique	1gr
Iodure de potassium	1 50
Alcool.	Q. S.
Eau distillée	100

Les sérums :

Antidiphtérique;
Antistreptococcique;
Antitétanique.

Des pommades :

L'onguent mercuriel;
La pommade d'Helmerich;
Une pommade à l'acide borique, 10 %;
— l'oxyde de zinc, 10 %;
— iodo-iodurée, 10 %;
— ichtyolée, 10 %.
— à l'oxyde rouge de mercure, 5 %.

Tels sont, à peu de chose près, les médicaments que nous avons à notre disposition dans l'armoire de pharmacie de la salle de pansement. Un infirmier russe met la clef de cette armoire dans sa poche à l'heure de la fermeture des salles. On ne le trouve pas toujours lorsqu'on le cherche pour quelque remède, en dehors des heures d'ouverture (toute la matinée, et le soir entre 5 et 6 heures). Souvent, bien entendu, des médicaments manquent parce qu'épuisés dans les stations, ou même à la réserve générale. La quinine,

l'antipyrine, l'aspirine ont fait défaut sur la fin de l'épidémie d'influenza.

En remettant les ordonnances au Russe, on peut obtenir du laboratoire de pharmacie certains remèdes. Nous avons touché, entre autres, quelques potions : au chloral, à la codéine, au bromure; du sulfate de zinc; un liniment sinapisé, etc., etc.

Nous n'avons pas eu l'occasion de faire très fréquemment appel à ce laboratoire, la dotation des stations étant, somme toute, assez intéressante et, par ailleurs, l'état de nos malades, peu nombreux, exigeant bien davantage une alimentation plus sérieuse que des médicaments, même reconstituants.

Des remèdes de confection quelque peu compliquée furent refusés parfois par la pharmacie. Certains, dans lesquels l'alcool entrait pour une part importante, le furent également; mais ces refus n'ont pas été très fréquents : l'Apotheker est, de tous les fonctionnaires allemands, le plus correct certainement, comme le moins antipathique.

L'un de nos collègues fut toutefois contraint de faire acheter en ville, pour ses malades, du salicylate de méthyle et du cacodylate de soude.

Mais c'étaient là inconvénients de médiocre importance : ce qu'il fallait (nous tenons à insister sur ce point), à presque tous nos hommes, malades et blessés, ce n'étaient pas des produits chimiques, c'étaient des biftecks.

V

NOS BLESSÉS — LE MATÉRIEL DE PANSEMENT — LE MATÉRIEL CHIRURGICAL ET LES OPÉRATIONS

A) Nos Blessés

Les deux tiers environ des blessés français du lazaret Schütt ont été recueillis par l'ennemi sur le terrain des combats de mars, avril et mai. Le dernier tiers, sur celui des combats de juin et juillet.

Nous comptons cependant aussi, à la Fabrik, une trentaine de blessés anciens, guéris, mais mutilés ou impotents et inaptes à tout travail : ils attendent ici, après l'avoir espérée vainement dans d'autres formations sanitaires, l'apparition de la très célèbre — mais légendaire — Commission suisse.

Dans notre contingent, 1 Américain et 6 Belges; 1 Russe et 1 Australien engagés dans notre armée; 4 ou 5 Sénégalais; quelques Algériens, Tunisiens et Malgaches. Dans la proportion de 99 % : des fantassins.

Sur le total de 270 blessés environ, nous en trouvons une cinquantaine à la station B : les cas légers; une vingtaine à la station A : cas légers encore. Les 200 autres sont à la station C.

Si nous visitons ces 270 hommes, au mois d'août, par exemple, nous pouvons distinguer parmi eux :

60 blessés environ dont l'état est sérieux : sur ce nombre, une douzaine de cas graves;

90 environ aux plaies et fractures primitivement sérieuses, mais actuellement en excellente voie de guérison et consolidation;

90 encore environ, aux blessures légères, dont quelques-unes déjà presque complètement cicatrisées;

Une trentaine enfin, guéris, mais présentant tous de l'impotence fonctionnelle totale ou partielle d'un ou plusieurs membres ou des mutilations.

Visitons ces hommes, en les classant dans l'ordre topographique des régions atteintes :

1° *Tête.* — Crâne. — Deux enfoncements limités, occipitaux, non trépanés (par éclats).

Une perte de substance osseuse importante, au niveau du pariétal gauche. Ce blessé a été trépané dans une ambulance de l'avant. Il présente actuellement de l'hémiparésie. Les muscles de la langue en sont atteints. Il a fait deux crises d'épilepsie jacksonienne.

Yeux. — Quatre ou cinq énucléations d'un seul globe oculaire.

Trois lésions cornéennes.

Une amaurose traumatique chez un blessé par grenade.

Face. — Chez l'un de ceux qui ont subi l'énucléation d'un œil, une fistule, au niveau du sillon naso-malaire droit, qui fait communiquer l'arrière-cavité des fosses nasales avec l'extérieur.

Six ou huit fractures, dont deux doubles, des maxillaires. Ces hommes, comme le précédent, furent dirigés successivement sur le centre spécial de prothèse de Dantzig.

Une ostéite tuberculeuse du frontal, chez un ancien prisonnier.

Quelques égratignures du pavillon de l'oreille.

2° *Cou.* — Cinq ou six adénites bacillaires (cervicales, sus-claviculaires et axillaires), chez des prisonniers anciens.

Un cas de perte importante de substance musculaire par éclat d'obus dans la région susclaviculaire, avec rétraction cicatricielle accentuée.

Un séton cervical, par balle, intéressant les apophyses épineuses sans léser la moelle.

3° *Thorax.* — Cinq ou six trajets en séton, de la paroi.

Une fracture fermée de la clavicule (accidenté).

Un arrachement par éclat d'obus des muscles de la fosse sous-épineuse droite, découvrant l'omoplate.

Trois ou quatre plaies mammaires, compliquées ou non de fractures de côtes, par éclats d'obus.

Deux ostéites costales aux abcès froids ossifluents fistulisés.

Six ou huit plaies pénétrantes de poitrine, dont deux compliquées de pleurésies enkystées.

4° *Abdomen et Lombes.* — Deux cas d'inclusions d'éclats dans la paroi.

Deux ou trois plaies pénétrantes par balles, sans complications profondes, sauf toutefois chez un blessé ancien (1914), qui entra au lazaret pour un abcès

sous-péritonéal, faisant saillie dans la région lombaire. Cette collection, incisée, laissa échapper un bon litre de pus d'odeur fécaloïde.

Un séton transversal postérieur, par balle, intéressant les apophyses épineuses lombaires.

5° *Bassin.* — Une fracture des apophyses sacrées, par éclat d'obus, n'intéressant pas le canal médullaire.

Deux fractures de la crête iliaque par balles ou éclats.

Une fracture par balle de la branche montante du pubis, avec suppuration persistant de longs mois, très abondante parfois, et faisant craindre la présence d'un abcès sous-péritonéal assez volumineux.

Un séton par balle de la région pubienne intéressant la racine de la verge (fistule uréthrale). Sonde à demeure.

Un décollement de la symphyse pubienne par écrasement, chez un accidenté du travail.

Une contusion du bassin sans fracture chez un autre accidenté.

Une fissure anale.

6° *Membre supérieur.* — Épaule. — Une fracture compliquée de l'articulation scapulo-humérale, par balle. (Blessé ancien; ankylose totale.)

Une inclusion de balle dans la cavité glénoïde.

Bras. — Sept ou huit sétons ou inclusions d'éclats d'obus et de balles.

Deux amputés du bras.

Cinq ou six fractures plus ou moins compliquées de l'humérus.

Une section de l'artère humérale par balle.

Trois fractures du coude, dont l'une, qui a subi antérieurement la résection, aboutit à une pseudarthrose. Les deux autres s'acheminant vers l'ankylose.

Une tumeur lipomateuse du pli du coude.

Avant-bras. — Huit ou dix sétons ou inclusions de projectiles, avec ou sans sections nerveuses ou tendineuses.

Huit ou dix fractures du radius ou du cubitus seuls.

Trois ou quatre fractures doubles des os de l'avant-bras.

Un amputé de l'avant-bras.

Quatre ou cinq fractures de l'articulation du poignet, ankylosées.

Main. — Trois ou quatre fractures des os du carpe et des premiers métacarpiens.

Quatre amputés d'un doigt, pour blessures de guerre.

Quatre ou cinq, à la suite d'accidents du travail.

Un amputé des trois doigts médians de la main gauche.

Un spina ventosa.

Deux phlegmons des gaines.

7° *Membre inférieur.* — Hanche. — Quelques sétons.

Une fracture du grand trochanter droit par balle.

Une fracture par balle de l'articulation coxo-fémorale, chez un blessé ancien. (Ankylose.)

Cuisse. — Une douzaine de sétons ou d'inclusions.

Quatre amputés de cuisse.

Cinq ou six fractures du fémur, dont deux récentes.

Les autres consolidées, avec raccourcissements importants.

Une rupture des téguments par écrasement. (Accidenté.)

Deux ou trois fractures du genou, toutes chez des blessés anciens. (Ankylosés.)

Un séton antéro-postérieur du genou, par balle, avec érosion de l'artère poplitée et formation tardive d'un faux anévrisme.

Jambe. — Huit ou dix sétons ou inclusions de projectiles avec ou sans sections nerveuses et tendineuses.

Un amputé de la jambe.

Quelques fractures partielles de la crête tibiale.

Huit ou dix fractures tibiales ou péronières.

Huit ou dix fractures des deux os de la jambe.

Deux ou trois fractures compliquées de l'articulation tibio-tarsienne. (Ankylosées.)

Une ostéo-arthrite bacillaire, fistulisée, de cette articulation.

Pied. — Quelques inclusions d'éclats et balles, plantaires et malléolaires.

Un amputé du pied.

Sept ou huit fractures des os du tarse, plus ou moins compliquées.

Deux ou trois gelures anciennes des orteils.

Parmi les blessés les plus récents, une quarantaine font voir des plaies n'intéressant que les téguments et les plans musculaires superficiels. Ce sont surtout des blessures par éclats de grenades.

Au total, une centaine de fracturés ouverts, plus ou

moins grièvement touchés. Une vingtaine (ou une trentaine) d'entre eux sont complètement consolidés : 8 ou 10 avec des raccourcissements de jambe allant de 4 à 15 centimètres; 10 ou 12 avec des ankyloses totales.

D'autres blessés guéris nous présentent (10 ou 15) de l'impotence fonctionnelle totale par sections nerveuses, vasculaires ou tendineuses, avec paralysies, atrophies musculaires, rétractions cicatricielles.

Sept ou huit phlegmons superficiels ou profonds.

Dix ou douze cas d'érysipèle en quatre mois.

Signalons encore quelques arthrites sèches; quelques conjonctivites, dont l'une d'origine toxique (ypérite).

Enfin : une blennorragie, dès longtemps guérie, mais déclarée positive à chaque examen (?) par le micrographe de la station A.

(Il s'agit de s'entendre : le malade ou le blessé n'est pas précisément très bien à Schütt, mais, lorsqu'il est sain, le prisonnier s'y trouve cependant mieux que dans un camp de travailleurs.)

Les quelque 70 blessés légers des stations A et B sont pansés tous les trois jours environ, dans la salle du bâtiment B. Un infirmier français, secondé par un sanitaire italien, en voit chaque jour vingt à vingt-cinq. Étant donnée la pénurie du matériel, ce résultat n'est pas mauvais.

Parmi les 200 blessés de la station C, une trentaine ne réclament plus de soins.

Nous avons réparti les 170 autres en six groupes : les cas sérieux ou graves (60 environ) forment deux

listes de 30. Ceux-ci seront pansés tous les deux jours. Certains d'entre eux, plus graves, le seront, exceptionnellement, tous les jours.

Les blessés moyens (90) et légers (20) forment quatre listes de 23 et de 5 environ, respectivement : ils seront pansés tous les quatre jours.

Le tableau suivant donne l'ordre des pansements :

	SÉRIEUX ET GRAVES	MOYENS ET LÉGERS	TOTAUX
1er jour.	A. 30	C. 23 — 5	58
2e jour	B. 30	D. 22 — 5	57
3e jour	(A. 30)	E. 23 — 5	58
4e jour	(B. 30)	F. 22 — 5	57
TOTAUX	60	90 20	
TOTAL GÉNÉRAL : 170			

Une soixantaine de pansements quotidiens pour les Français. Autant pour les Anglais. Une trentaine pour les Russes : 150 pansements environ dans la salle de la station C, entre 9 heures et 11 heures, chaque matin. On ne peut faire mieux : il y a trop peu de place, trop peu de personnel (une douzaine d'infirmiers en tout, pour les trois nationalités), il y a surtout que la dotation en matériel est insuffisante pour qu'il soit possible de faire des pansements moins rares. Trop souvent, même, parce que ce matériel manque, des blessés doivent attendre soit le troisième, soit le cinquième jour. Les listes établies dès juin subirent, de ce fait, de fréquents remaniements. Elles furent

encore l'objet, bien entendu, ultérieurement, de modifications importantes, lorsque, peu à peu, la situation s'éclaircit grâce à la guérison des blessés légers ainsi qu'à la bonne évolution des plaies de ceux étiquetés : moyens et sérieux.

Pour le classement temporaire mais indispensable en ces trois catégories, nous nous étions basé, d'abord, sur la nature et l'abondance de la suppuration, et, ensuite, sur l'état général plus ou moins fameux du patient.

B) Les Salles de pansement

Nous avons vu celle de la station A (que nous n'utilisons guère) et celle de B (très étroite : une table seulement). Visitons maintenant (et le matin, vers 10 heures) celles du bâtiment C.

Nous en trouvons l'unique porte d'accès, à droite, dans le couloir. Franchie la cohue des blessés valides des membres inférieurs, qui se pressent là, c'est d'abord un vestibule-vestiaire, en boyau; puis c'est la première salle : de 8 mètres sur 5 mètres environ. Le sol en est cimenté. Trois fenêtres, qui ouvrent sur la cour, l'éclairent. En face, deux portes : à gauche, celle d'une plus petite pièce de pansement (2 mètres sur 5 environ) parallèle au vestiaire; 2 tables. C'est la salle anglaise. A droite, la porte à double battant de la salle des interventions aseptiques (5 mètres carrés). Elle nous montre une table d'opérations : table métallique à têtière mobile sur crémaillère.

Ces deux dernières pièces reçoivent la lumière de vitrages horizontaux.

Dans la grande salle, quatre tables longues, affectées : l'une aux Anglais, deux aux Français, la dernière aux Russes. Celle-ci est aussi la table des opérations septiques : au moment d'opérer, un paravent dressé l'isole dans l'angle de la pièce.

Ces tables, de bois, sont de 2 mètres de longueur, 60 centimètres de largeur, 70 centimètres de hauteur. Des toiles cirées les recouvrent : très usagées, déchirées et décapées de leur vernis, elles datent certainement de l'inauguration du lazaret. Leur odeur affecte aussi péniblement les narines, que leur aspect de vieilles loques choque la vue. Une têtière, planche oblique, se dresse sur ses supports, à l'extrémité de chaque table, du côté des fenêtres. L'étroit coussin de moleskine qui la garnit est pelé, lui aussi, et saturé des sueurs céphaliques qu'excrètent, depuis quatre ans, chaque matin, des blessés angoissés.

Complétant l'équipement de la table, une petite fiole d'eau oxygénée; puis, aux pieds du patient, un bassin réniforme dénickelé et oxydé, qui est là pour recevoir les gazes souillées, recueillies sur les plaies; sur le pavé, enfin, un baquet pour la récupération du papier usagé.

Si nous faisons le tour de la salle, nous trouvons :

A droite, en entrant, la table carrée du matériel stérile que domine un vaste rayon couvert de toute une quincaillerie. Nous distinguons dans le tas : surtout des gouttières de Volkmann, en tôle et à T, pour jambes, et pour jambe et cuisse; des gouttières encore de Cramer, en treillage métallique; des attelles de fil de fer, scalariformes, de Mayor; quelques attelles

de bois; et, enfin, des tringles plates d'un métal malléable pour appareils plâtrés.

Dans l'angle, vers la fenêtre, au delà de la table du matériel à laquelle nous reviendrons tout à l'heure, un autoclave au chauffage par le gaz. On ne l'utilise guère que pour des cuisines : la cuve de l'appareil, hors d'usage, est partie à Berlin pour s'y faire réparer. Nous n'avons vu fonctionner cet autoclave que l'espace de quelques jours seulement. Encore sa température ne voulut-elle jamais dépasser 100°.

Entre deux fenêtres aux brise-bise de tulle malpropres et dont certains carreaux, brisés, n'ont pas tous été remplacés par la toile huilée ou le carton, une petite rampe à gaz sur une tablette. Dans le jour de la troisième fenêtre, un châssis vertical pour les plaques radiographiques.

Contre le mur du fond, un lavabo à vidange, dont le robinet très capricieux devrait distribuer, mais ne distribue pas toujours, l'eau chaude aux heures des pansements. Une ou deux brosses à ongles, aux crins fatigués ; pas de savon, sinon dans les poches de nos sarraux : c'est plus prudent.

A droite du lavabo, un rayon sur lequel s'alignent des bouteilles : d'eau oxygénée, d'acétate d'alumine, d'acide phénique, de benzine; deux pots de pommade : à l'acide borique, à l'oxyde de zinc, et le pot, enfin, au « mastic » : colle très adhérente qui remplace ici le collodion dans la confection des monocles et des pansements superficiels.

A gauche du lavabo, sur un banc, trois cuvettes : deux sont remplies de l'eau rose sublimée; la troisième

fait voir, dans un jus, la plus étrange et lamentable collection de vieux drains de caoutchouc qu'on puisse imaginer : tubes récupérés de tous les calibres, sinon de toutes les longueurs, depuis le drain le plus fin jusqu'à celui qu'on dirait prélevé sur le tuyau d'arrosage du jardin de l'Oberinspektor. Aucun, sauf ces très gros, ne dépasse 2 ou 3 centimètres de long. Certains, de dimensions semblables, sont faits de deux morceaux plus larges que longs et que suturent quelques points d'affrontement. Coudoyant ces vétérans, qui ont canalisé maintes suppurations à la Fabrik Schütt, quelques tubes de verre perforé, de longueurs normales et de calibres et courbures variés : on les utilise, faute de mieux, mais ils sont souvent mal tolérés.

Pendant à un clou, au mur, un bock laveur en fer blanc oxydé de 500 centimètres cubes environ. Le tuyau de caoutchouc en est minable.

A droite de l'entrée de la salle d'opérations aseptiques, deux armoires :

1° Celle au matériel, où nous trouvons des rouleaux de bandes de papier et des boîtes de bandes plâtrées, les appareils de rééducation et d'extension, trois coussins pneumatiques hors d'usage, la boîte d'excitation électrique, etc., et, parfois, un rouleau de papier parcheminé;

2° L'armoire à pharmacie. Outre les médicaments énumérés dans le chapitre précédent, cette armoire renferme la dotation hebdomadaire de liquides chirurgicaux : 3 litres d'acide phénique à 30 ‰; 3 litres de solution physiologique à 8 °/₀₀, 3 litres d'eau dis-

tillée ; et la dotation quotidienne : 2 litres d'eau oxygénée et 1 litre de solution d'acétate d'alumine à 10 ou 20 °/₀₀.

On y trouve encore, que nous n'avons pas signalé antérieurement et qui nous intéresse maintenant : des comprimés de bichlorure de mercure; parfois de l'alcool dénaturé et de l'éther sulfurique; parfois encore une solution d'adrénaline à 1°/₀₀ et des ampoules de gélatine Merk de 50 centimètres cubes; des ampoules, enfin, de chloréthyle.

La salle est chauffée, ici encore, par des tubes à vapeur ou eau chaude qu'on trouve le long des cloisons.

L'éclairage électrique, bien entendu : une lampe au-dessus de chaque table. De plus, une grosse ampoule de 150 ou 200 bougies, à prise de courant et portative. La lumière est coupée de belle heure, dans la nuit : appelé une fois pour une hémorragie, nous achevions de déchirer le pansement lorsque tout le bâtiment s'éteignit. Il nous fut impossible d'obtenir qu'on nous rendît la nécessaire clarté : le jour se levait, mais c'était une aube sale. Pas de lampes de poche, interdites au prisonnier; pas de chandelles : nous dûmes attendre, avant de pouvoir intervenir, nous contentant de tamponner, que la lumière de l'extérieur pénétrât suffisamment dans la pièce.

C) Le Matériel

La table du matériel porte, sur un plateau, quelques fioles : teinture d'iode, solution de nitrate d'argent à

3 %, poudre d'iodoforme. Dans un verre, le faisceau des pinceaux : tampons de coton sur manches de bois.

A côté de ce plateau, le matériel stérilisé :

1° Sur le fond d'un bassin de métal rectangulaire, les instruments d'usage courant : pinces à dissection, hémostatiques et à mèches; ciseaux; sondes boutonnées et cannelées; quelques écarteurs;

2° Dans une cuvette, les gazes;

3° Enveloppé de serviettes, et reposant sur deux autres cuvettes, le matériel de papier : la colonne carrée des compresses de coton, d'une part, et, d'autre part, la montagne des rouleaux : 200 à 300 de chaque variété peut-être?

Les gazes, en une seule épaisseur, sont de 7 centimètres carrés environ. Combien peut-il y en avoir? La valeur d'une grosse poignée : 200 à 300 peut-être encore? Toutes ces gazes, fripées, sont très assouplies par un long stage ; elles ont été récupérées la veille dans et sur les plaies des blessés. Fréquemment, elles font voir les taches bleu verdâtre du bacille pyocyanique ou le piqueté rouge sombre des cristaux d'hématine. Lavées superficiellement, elles sont parfois soudées entre elles par le pus qui s'est, à la chaleur, concrété en grumeaux que la pince pulvérise.

Sont-elles stériles? Nous voulons le croire, bien que certains infirmiers affirment que, loin d'atteindre 120°, la température de l'étuve là-bas aussi, dans la salle de stérilisation, ne dépasse jamais 100°? Une atmosphère humide de 100° pendant une demi-heure, ce n'est pas mal déjà et nous pouvons admettre pour notre quiétude et celle de nos blessés que ces com-

presses sont aseptiques. Si elles ne le sont pas, qu'y pourrions-nous changer? Nous n'obtiendrons jamais l'achat d'un appareil plus parfait et trop coûteux; nous ne toucherons jamais de gazes neuves en boîtes closes (tout à fait exceptionnellement, quand il n'y a pas d'opérations, on peut utiliser le mètre quotidien de mèche iodoformée). Mais nous ne saurions non plus nous priver du secours de la gaze : le pansement, sans elle, est impossible. De trop faible épaisseur, toujours, sa couche, ici, ne saurait être utilement absorbante, mais elle protège la plaie d'un contact trop direct avec le papier, qui colle aux chairs et, par lambeaux, ne veut plus s'en aller au pansement suivant.

C'est le « coton » qui est absorbant. Ce coton, ce sont des compresses de 20 centimètres carrés et d'une épaisseur de 3 millimètres environ, faites d'une trentaine ou d'une quarantaine de feuilles de papier très mince et fenêtré, du genre papier de soie japonais (dont on fait des serviettes à thé), mais beaucoup moins tenace toutefois. Ces compresses, hautement hydrophiles, sont sympathiques parce que très souples et très blanches. Ce n'est presque plus du papier, c'est presque du coton, c'est certain ; malheureusement, on ne peut en employer autant qu'on le voudrait.

Après la gaze isolante, en une ou deux épaisseurs, et après les compresses carrées de « coton » de papier (une ou deux épaisseurs également), nous avons pour envelopper la blessure : le rouleau.

Fait d'une vingtaine de feuilles d'un papier de soie jaune, plus résistant et moins absorbant que celui du

coton, le rouleau déploie 50 à 60 centimètres de longueur. Bien en main, il est vite en place. Moins rare (parce que plus grand) que la compresse de coton, on peut en envelopper et protéger la blessure assez complètement.

Ce matériel n'est pas du tout un très mauvais matériel. Les pansements que nous faisons ici seraient certainement d'assez bons pansements, si nous avions, d'abord, beaucoup plus de gaze, ensuite beaucoup plus de « coton », enfin, et surtout, des bandes de toile. Ce qu'il y a de désolant, c'est la bande de papier, qui brise trois fois quand on l'enroule, qui, ensuite, se déchire pour un mouvement un peu brusque, si elle est trop serrée, qui glisse et se déchire encore si elle ne l'est pas suffisamment ; ce papier manque trop totalement d'élasticité, bien que parfois légèrement crêpelé.

Cependant, lorsqu'on a un peu pratiqué ce matériel, on arrive à rouler une bande sans la briser; certaines surtout, rosées, qui sont d'une qualité supérieure. Pour le pansement courant, qui est sec, ça peut donc aller ainsi.

Mais le pansement humide, lui, est toujours chose délicate à faire. Nous n'avons pas souvent l'occasion de le confectionner, heureusement : pour quelques phlegmons en évolution ou pour des plaies au pus pyocyanique, que nettoie bien le sous-acétate d'alumine. Pour ces enveloppements humides, nous disposons d'un imperméable (il manque très souvent) : papier parcheminé rèche et cassant, aux plis brutaux. Nous en recouvrons compresses de coton et rouleaux,

imbibés de la solution lorsqu'ils sont déjà en place. Sur le tout, une bande large, brune, de papier tissé, beaucoup plus résistante que les bandes ordinaires, mais sans aucune souplesse et d'enroulement très difficile. Ces bandes, par ailleurs, font des écharpes de fortune à peu près confortables.

A la table du matériel se tient un sanitaire qui distribue à ceux qui se présentent, et d'une pince stérile : 2 ou 3 carrés de « coton », d'abord, sur lesquels, ensuite, il dépose : trois ou quatre épaisseurs de gaze, autant de rouleaux, et une pince. Sur demande spéciale : une sonde, une paire de ciseaux, des écarteurs, une pince à mèche.

Le papier, les gazes, les instruments sortent de la baraque de stérilisation à 8^h 30 passées. A 9 heures, c'est donc le moment de la plus grande activité dans la salle de pansements. Les équipes de chaque nationalité se hâtent, dans l'espoir d'achever leur besogne avant les autres ; il convient de ne pas manquer de matériel. Malgré nos efforts, nous en avons cependant manqué bien souvent, non pas toujours parce que nous étions les derniers à finir notre tâche, mais aussi, et le plus souvent, parce que tout était épuisé, pour nous comme pour les camarades, bien avant que les 150 blessés du jour aient pu passer dans la salle.

Le manque le plus redoutable, c'était celui qui pouvait nous surprendre à l'occasion exceptionnelle d'une hémorragie. Toujours, on essayait de garder pour le soir et la nuit une petite réserve de secours, prélevée sur la dotation de la salle des opérations aseptiques. Mais, souvent, on manquait déjà de matériel pour

les opérations du matin, et l'après-midi, il n'y avait plus rien.

Surpris un jour ainsi, par une hémorragie, notre demande d'urgence au Stationarzt et au feldwebel, n'aboutit qu'à nous faire reprocher un prétendu gaspillage; ces messieurs auraient discuté trois heures avant de nous accorder le peu de matériel indispensable. L'excellent sergent L... vint fort heureusement à notre aide : il nous apportait quelques carrés de coton et quelques rouleaux, qu'il était précisément, lorsqu'on fit appel à lui, occupé à découper dans la baraque VII; ce papier n'était pas stérile, mais, imbibé d'un peu de teinture d'iode, c'était mieux que rien... Scandale...

Nous publions en queue de chapitre le texte d'une de nos demandes d'urgence de matériel supplémentaire, ainsi que la réponse qu'elle reçut du Chefarzt... trois jours après. A partir de cette date, la dotation fut encore réduite.

A 9 heures donc, l'étroite pièce est pleine de mouvement et de bruit — trop souvent de cris. L'atmosphère y est lourde, chargée d'une odeur de purulences qui imprègne les vêtements pour longtemps. (Les jours d'arrivée de convois, c'est bien pis encore.) Des blessés partout : couchés sur toutes les tables, assis sur tous les bancs et tabourets, debout près des fenêtres et dans le passage. Les infirmiers se multiplient. Les brancardiers circulent constamment avec leurs charges.

Bien avant 11 heures, il n'y a plus de matériel courant. Reste celui qu'on réserve pour les opérations.

Le paravent est dressé : on endort dans la salle de pansements; on endort dans la salle aseptique.

Les infirmiers de jour balaient, houspillés par le feldwebel, le flot des papiers froissés et souillés qui jonchent le sol autour des baquets, sous toutes les tables. Les gazes multicolores et lourdes de pus sont rassemblées dans un seau. On tamponne les toiles cirées d'un torchon de papier imbibé d'une solution de sublimé. Des hommes, furtivement, viennent remplir des casseroles ou des bouteillons au robinet d'eau chaude. D'autres, qui guettaient la sortie du feldwebel, s'insinuent, audacieux, dans la salle, dès qu'il disparaît, et se pressent autour du bec de l'autoclave et de la rampe à gaz. En se bousculant avec des protestations étouffées, ils essaient de faire bouillir une eau où nagent quelques légumes secs. Dans quelques minutes le sous-officier reviendra et les expulsera avec des paroles et des gestes violents.

Le gaz donne de 10 heures à midi. Il a donné de 6h 30 à 7 heures. Il donnera le soir de 4 à 5 heures. Mais on ne peut entrer dans la salle qu'entre 10 heures et midi, à la faveur de la bousculade ; il faut profiter de l'occasion.

Parfois aussi le gaz manque complètement, et pendant plusieurs jours.

Sur la rampe, habituellement, on stérilise, pour la deuxième ou la troisième fois, les instruments trop peu nombreux, et déjà tous infectés avant 10 heures.

La quantité si faible de ces instruments d'usage courant fut réduite encore un jour par les autorités, qui se plaignaient de trop fréquentes disparitions ;

il n'y eut plus pour les douze infirmiers et les sept médecins que 16 pinces, 8 sondes et 8 paires de ciseaux. Chaque sanitaire toucha sa pince; chaque équipe de deux sa sonde et sa paire de ciseaux; les infirmiers furent rendus responsables de leurs outils dont ils signèrent reçu. Les médecins empruntaient les instruments de leurs hommes, ou mieux, ils s'adressaient, mais avec un remords, au sanitaire (un Français) chargé du matériel opératoire et qui acceptait de leur céder, non sans protester parfois, une ou deux pinces, une sonde, une paire de ciseaux, choisis dans la boîte des instruments, parée pour les interventions.

D) Le matériel chirurgical

Les opérations devraient se faire surtout dans la grande salle de pansements, car l'intervention aseptique est tout à fait l'exception ici; presque les seuls, les Russes en font de temps à autre. Ils travaillent alors, de préférence, dans la soirée, lorsqu'on peut espérer que les poussières soulevées par la foule du matin sont retombées sur le sol.

Mais, pratiquement, parce qu'on manque d'espace, on utilise aussi, dans la matinée, la salle d'opérations proprement dite, pour des interventions septiques, pour celles, tout au moins, qui ne menacent pas de trop infecter la pièce. (Illusion : nous avons lieu de croire que celle-ci, sous le rapport de l'infection, n'a rien à envier à la salle des pansements sur laquelle elle ouvre librement et largement par son unique porte.)

La salle chirurgicale, au sol cimenté et aux cloisons

de planches en une double épaisseur et blanchies à la chaux, nous montre dans le jour qui tombe de la verrière : la table métallique à têtière mobile. Sous cette table, recouverte d'une toile cirée et d'un coussin de moleskine, un seau.

Au mur, une petite armoire, fermée à clef habituellement et qui contient : un pot de teinture d'iode et sa pince-tampon, des comprimés de sublimé, une bande hémostatique d'Esmarch, un appareil aspirateur de Potain, une paire de gants de caoutchouc hors d'usage, quelques boîtes d'ampoules (morphine, caféine, éther), une seringue et ses aiguilles, une fiole de chlorhydrate de cocaïne à 1 %, deux masques, deux flacons compte-gouttes et un litre de solution pour l'anesthésie générale : c'est le mélange *abc :*

Alcool éthylique	150
Chloroforme	300
Éther sulfurique	450

Sur l'armoire, une pile de clichés radiographiques dans leurs enveloppes orange.

Sur un banc : deux cuvettes de solution bichlorurée, deux brosses à ongles, le plateau rectangulaire des instruments de chirurgie, la boîte ronde de métal et à fermeture hermétique du matériel stérile, la boîte de carton hebdomadaire de mèche iodoformée (10 mètres?).

Pendant à un portemanteau, deux tabliers de toile cirée.

Dans un angle, une table aux deux plateaux de verre sur châssis métallique à roulettes.

Dans un autre, la vitrine des instruments. Cette vitrine, au châssis de métal également et fermant à clef, nous montre sur trois tablettes de verre :

Deux ou trois couteaux à amputations;

Quatre ou cinq bistouris;

Deux rasoirs;

Une douzaine de pinces à dissection, à griffes ou à mors plats;

Une vingtaine de pinces hémostatiques;

Trois ou quatre pinces à mèches, droites ou courbes;

Une pince à aiguilles;

Une vingtaine d'aiguilles courbes;

Du fil de soie;

Du catgut d'un numéro très fin, et peu résistant;

Un passe-fil courbe et mousse;

Une quarantaine d'agrafes de Michel et leur pince spéciale;

Cinq ou six sondes filiformes ou cannelées;

Deux paires d'écarteurs à griffes, de grande et moyenne taille;

Trois paires d'écarteurs mousses, de différents modèles;

Trois curettes, en trois dimensions;

Quatre ou cinq paires de ciseaux;

Trois ou quatre rugines;

Deux ou trois ciseaux;

Un maillet;

Deux pinces ostéotomes;

Une pince à griffes pour les os;

Un costotome;

Une scie chirurgicale droite;
Une scie articulée et ses poignées;
Une pince à langue;
Un écarteur de mâchoires;
Quelques daviers;
Deux ou trois speculums auri;
Deux couteaux et une paire de ciseaux à plâtre;
Une seringue de verre et d'ébonite de 500 centimètres cubes environ;
Des aiguilles et des trocarts;
Trois beniqués;
Trois bougies à boule olivaire;
Deux sondes uréthrales métalliques;
Deux sondes souples en caoutchouc rouge;
Un tube de Faucher;
Trois ou quatre paires de gants de fil blanc à lacets;
Deux couvre-tête de fil blanc;
Pas de thermocautère au lazaret.

Dans la boîte de métal, une trentaine de compresses carrées de « coton » et autant de rouleaux. Une cinquantaine d'épaisseurs de gaze *neuve* (tout de même!), 7 ou 8 serviettes, 3 ou 4 sarraux, 2 ou 3 paires de gants de fil blanc.

Vers 10^h 30, l'infirmier spécialement attaché au service chirurgical installe sur deux serviettes, dont il recouvre la tablette supérieure de la table mobile, ses instruments et son matériel.

Les jours où les opérations sont nombreuses, ces instruments doivent être stérilisés à nouveau. Complication, car la rampe donne un gaz de faible pression et qui ne chauffe guère : l'ébullition se fait longue-

ment attendre. Souvent, parce que le gaz manquait, nous nous sommes vus obligés de faire stériliser les instruments sur le foyer de la forge.

Le patient, pendant qu'on l'endort, est rasé, mais mal rasé, car les outils coupent peu. Et puis on manque de savon. Lavage sublimé ensuite et stérilisation par l'iode : deux ou trois badigeonnages d'une teinture de très faible concentration.

Ayant à intervenir surtout sur des membres, nous utilisons beaucoup (beaucoup trop) la bande hémostatique de caoutchouc. Trop, parce que, de qualité médiocre, elle brise à chaque instant : ça nous en fait bientôt plusieurs, mais si courtes qu'elles sont inutilisables. Pour en avoir le remplacement, c'est une affaire d'État; nous en avons obtenu deux, peut-être trois, en quatre mois.

Les champs, ce sont des serviettes souvent de bonne qualité, bien que le tissu en soit un peu grossier. Parfois, vieilles et fenêtrées, on ne peut rien en faire. Il y a aussi quelques champs de petites dimensions, faits de plusieurs épaisseurs d'une toile fine, piquée. Nous les utilisons de préférence, comme tampons.

C'est presque toujours l'anesthésie générale qui est choisie : la plupart des opérations intéressent les plans profonds et le squelette; et puis, surtout, on n'a pas toujours à sa disposition le matériel nécessaire pour l'anesthésie locale : une seule seringue de 10 centimètres cubes, en effet, et à monture métallique, pour toute la station; on tarde à en remplacer le tube de verre souvent brisé.

E) Les opérations

Les Russes et les Anglais opèrent fréquemment : chirurgie de guerre, et puis, aussi : empyèmes, mastoïdites, ablation de paquets ganglionnaires, néphrotomies, sutures nerveuses, hernies, appendicites, péritonites, etc.

Les Français opèrent beaucoup moins. Les Italiens peu : peu des leurs, car, bien souvent, nos collègues nous offrirent leur aide éclairée pour les nôtres.

Les Français, de juin à octobre, sont intervenus pour cinquante ou soixante cas, mais nous comprenons dans ce nombre les opérations courantes de toute petite chirurgie :

Quelques ponctions d'abcès froids ganglionnaires, avec injection de liquides modificateurs : teinture d'iode ou liquide de Dutrane ou éther iodoformé;

Quatre ou cinq amputations de doigts, dont celle d'un spina ventosa;

Une quinzaine d'extractions de balles ou d'éclats plus ou moins superficiels;

Une ostéite frontale (extraction de séquestre), qui fit un érysipèle de la face, chirurgical de toute évidence : nous l'avouons à notre honte, espérant qu'on acceptera l'excuse du milieu défavorable dans lequel nous nous trouvions. Après avoir tremblé pour l'opéré dont l'état fut très grave pendant plusieurs jours, nous pûmes respirer : il s'en tirait (peut-être grâce à quatre injections successives de sérum antistreptococcique?).

Une dilatation anale;

Un certain nombre d'incisions d'abcès : furoncles, abcès froids d'origine costale ou ganglionnaire; un abcès sous-péritonéal bombant dans la région lombaire;

Cinq ou six phlegmons plus ou moins profonds, de jambes et de cuisses, surtout; un phlegmon diffus de la main et de l'avant-bras droits, avec nécrose de la masse musculaire, chez un blessé par balle. Le projectile avait sectionné l'artère humérale au tiers supérieur; un garrot fut malheureusement laissé en place pendant plus de quatorze heures;

Deux phlegmons des gaines (deuxième intervention);

Cinq ou six curettages de trajets fistuleux canalisant des suppurations d'origine osseuse;

Une trentaine de séquestrectomies (débridement, contre-ouverture généralement, esquillectomie, curettage, drainage). Ces interventions : une fois sur les apophyses épineuses; une fois sur la crête iliaque; quatre ou cinq fois sur l'humérus; une ou deux fois sur le coude; quatre ou cinq fois sur l'un ou les deux os de l'avant-bras; une ou deux fois sur le carpe; deux fois sur le fémur; six ou sept fois sur l'un ou les deux os de la jambe; quatre ou cinq fois sur le tarse;

Une amputation de cuisse;

Deux amputations de jambe;

Un anévrysme poplité, qui menaçait de rompre.

Médiocre chirurgie : chirurgie de primitifs, qu'il était impossible de ne pas faire, car très souvent l'état du blessé exigeait impérieusement l'intervention.

Trop souvent aussi, c'était le blessé lui-même qui demandait avec insistance qu'on l'opère. Malgré la répugnance de ses médecins et les explications qu'ils lui donnaient, il ne se rendait pas compte toujours du danger que pouvait lui faire courir, dans un tel milieu, la moindre incision. Quelle urgence, en effet, à extraire un projectile plus ou moins superficiel et fort bien toléré? Le blessé pourrait le conserver sagement, inclus dans sa chair, jusqu'au jour du retour au pays? Non : souvent il insistait, parce qu'il ne se rendait pas compte, ou encore, et plutôt, parce qu'il préférait risquer un érysipèle ou pis encore, prolonger son séjour au lazaret et éviter le camp de travailleurs. D'autres, au contraire, qui croyaient devoir se trouver mieux dans les camps ou kommandos, demandaient à sortir de la fabrique.

Nous ignorons jusqu'à quel point les autorités allemandes étaient en droit d'exiger de nous une intervention. Chez un homme qui avait reçu une balle dans la région lombaire, nous découvrîmes un jour, à la radiographie, le projectile coincé entre la tête de l'humérus et la cavité glénoïde. Aucune réaction inflammatoire, mais, bien entendu, une gêne considérable dans les mouvements, très limités, du bras. Ce blessé tenait à se faire opérer. Nous, nous ne tenions pas du tout à courir une pareille aventure, qui pouvait être grosse de conséquences graves. Nous pûmes le convaincre qu'il avait tout intérêt à attendre son rapatriement : l'extraction, en France, serait une petite affaire. Mais les autorités n'auraient-elles pas pu nous contraindre d'opérer cet homme avant de le pré-

senter à la Commission suisse (pour laquelle nous le proposions en raison de son impotence) si nous avions donné de cette impotence le motif vrai? Dans le doute, nous avons évité soigneusement de montrer les clichés au Stationarzt.

Appareils pour fractures. — Nous avons, d'abord, les attelles scalariformes. Puis, nous avons les gouttières. Bien garnies de papier, qui ne saurait jamais, cependant, remplacer le coton cardé, elles sont à peu près confortables. Mais ce sont, par exemple, des nids à punaises.

Quatre ou cinq appareils à extension continue, dans l'armoire de la salle de pansements. Ces appareils, pratiques, sont composés, essentiellement, d'un panier sans fond, d'osier tressé aux mailles larges; à la traction, il serre sur la jambe et sert d'autant mieux que le poids est plus lourd. Tringles, poulies et sacs de sable.

Pour les plâtres, des boîtes de bandes gypsées, certaines de très bonne qualité; d'autres (de fabrication ancienne et qui ont souffert de l'humidité), franchement mauvaises. Nous en obtenons à peu près suffisamment, du Stationarzt, mais « il faut bien veiller à ne pas perdre les boîtes ». Nous disposons aussi de tiges de renforcement, faites d'un métal assez malléable.

Là encore le manque de coton se fait péniblement sentir : le papier ne vaut rien comme couche protectrice. Il perd trop vite une élasticité factice et s'aplatit complètement en quelques jours : un intervalle apparaît entre le membre et la bande plâtrée, et l'appareil

n'est plus bientôt une écorce qui maintient les os rigides, mais une cuirasse dans laquelle ils gardent la liberté de certains mouvements. Après deux ou trois expériences de ce genre, nous avons renoncé aux couches épaisses de papier; une ou deux bandes roulées simplement, et le plâtre ensuite, immédiatement : la circulation dans la partie enveloppée et sous-jacente en est quelque peu gênée, mais les os, au moins, sont contenus et le résultat cherché est atteint. Nous n'avons eu, en quatre mois, l'occasion de confectionner qu'une douzaine d'appareils de ce genre.

Rappelons qu'ici, les plâtres sont des nids à poux. Ce sont aussi des nids à punaises.

Nous avons vu précédemment qu'on n'obtient que difficilement les paires de béquilles et les cannes. Des yeux en verre, des lunettes noires, des pilons, il n'y en a pas. Nous avons établi les listes qu'on nous demandait : une fois, deux fois, trois fois, mais jamais les bénéficiaires ne furent servis. Il y aurait eu grand intérêt pour eux, cependant, à recevoir ces objets : pour les énucléés surtout, des globes artificiels auraient pu enrayer la rétraction s'aggravant chaque jour des tissus de leurs orbites.

Les blessés de Schütt n'y sont, bien entendu, pas tous hospitalisés pour toute la durée de leur captivité. Beaucoup acceptent de guérir, et, guéris, circulent davantage, fuient la station pour prendre l'air, tournent en rond dans la cour, se laissent aller, même, parfois, à donner un coup de pied au ballon des camarades anglais. Le Stationfeldwebel, qui veille, les repère, note leurs noms et présente la petite liste au

Stationarzt. Le lendemain, visite de sortie. Quelques-uns sont satisfaits de quitter la fabrique. La plupart, qui craignent de tomber plus mal encore, essaient d'amadouer le docteur allemand. Ils réussissent parfois. Mais souvent aussi nous sommes appelé à intervenir; nous faisons alors, autant que possible, un très sombre rapport sur l'état du blessé. Mais c'est parfois bien difficile, et le père Fraise, qui y voit clair, décide, en souriant, la sortie : il fait son métier.

D'autres fois, dans l'établissement de la liste de départ, il se glisse des erreurs, certaines considérables. Nous avons dû, un jour, courir tout l'après-midi, de bureau en bureau, pour faire suspendre la mise en route de deux impotents inscrits sur le papier, très probablement par inadvertance : deux ankyloses totales du poignet droit avec sections tendineuses, mutilations de doigts et atrophies musculaires. Les autorités, souvent, profitent de ces départs pour se débarrasser élégamment de gens gênants : interprètes, présidents de comités, etc.

Nos malades et nos blessés nous quittent ainsi par groupes de six ou de huit, deux ou trois fois par mois. Ils ne nous ont pas quitté pour longtemps, nous nous plaisons à le rappeler aujourd'hui.

Enfin, une grande visite des hommes guéris fut passée en septembre par le nouveau Stationarzt, sur l'ordre du médecin chef : il s'agissait du tri des grands blessés à rapatrier directement, sans attendre l'avis d'une commission suisse. Les décisions prises le furent assez largement; quarante Français (parmi

lesquels le camarade à la balle scapulo-humérale) devaient profiter de ce départ : nos borgnes, notre aveugle, nos amputés, les raccourcissements, des impotences par ankylose et paralysie. Quand nous avons quitté Schütt, ils étaient encore là-bas : le Chefarzt n'avait pas encore passé sa contre-visite dont les conclusions devaient être définitives. La passa-t-il jamais et nos grands blessés ne quittèrent-ils Czersk qu'avec leurs camarades moins disgraciés, fin décembre? Nous avons tout lieu de le croire.

DEMANDE D'URGENCE DE MATÉRIEL DE PANSEMENT SUPPLÉMENTAIRE

(En date du 17 août 1918.)

Requête à Monsieur le médecin chef du Cazaret de Gerstk –

Les médecins russes, italiens anglais et français soussignés, ont l'honneur de rendre compte à Monsieur le médecin chef du Cazaret de Gerstk – que dans Shoukent actuellement sans l'impossibilité absolue d'opérer, faute de matériel de pansement. Ils lui tiendraient très reconnaissants de vouloir bien en faire remettre au plus tôt à la salle d'opération un certain nombre de cas ne pouvant attendre davantage l'intervention chirurgicale.

Dr Kellert

Lieut. A. Sandiford Canadian

Δ^o Δ Δ

W. McKerrow Surg R.N.

Le 17. August 1918.

Dr R Ramsay

Réponse du Médecin chef

(En date du 19 août 1918.)

Gefangenenlazarett (Fabrik Schütt)
Czersk.
B. Nr. 5807.

Czersk, den 19.8.18.

Re. Herrn Dr. Ressnow und sämtlichen kriegsgefangenen Ärzten.

Das Offizierkorps des Lazaretts ist nun endlich in Instrumentarium zu operationen versehen. Es wird uns Angabe von solchen Instrumenten die noch Ersatzen des ältesten für tüchtigen Herrn Dr. Ressnow absolut nötig sind, gebeten.

Was das Verbandmaterial anlangt, so ist Sparsamkeit, wie sie auch in deutschen Lazaretten geübt wird, streng streng innen zu halten. Sollten besondere Anforderungen an Verbandmull vorliegen, größere Operationen nötig sein, so hat sich die Station an Herrn Obergefreiter Neumann zu wenden.

Es wird uns darauf aufmerksam gemacht, daß Zellstoffwatte mit Verbandmull und Kleider gut anzuwenden ist und ein Ersatz für Verbandmull bildet.

Paul.

Der Stabsarzt.
Schütt

TRADUCTION :

LAZARET DE PRISONNIERS DE GUERRE
(FABRIQUE SCHÜTT)
(CZERSK)
B. N° 5.800

Czersk, le 19 août 1918.

A Monsieur le Dr Pressnow (1)
et à tous les médecins prisonniers de guerre.

De l'avis du médecin chef, il existe une dotation en instruments des plus riches. Il faut prendre l'avis du Dr Pressnow, le chirurgien le plus ancien et le plus actif, pour l'estimation de la nécessité absolue de semblables instruments.

En ce qui concerne le matériel de pansement, l'économie LA PLUS GRANDE doit être pratiquée, comme on doit tendre aussi à la pratiquer rigoureusement dans les hôpitaux *allemands*. Les demandes de gaze exceptionnellement nécessaire pour les plus grosses opérations doivent être adressées spécialement par la station, à M. le pharmacien chef Neumann.

A ce sujet encore on doit faire attention que la compresse de matière ouatée (carrés de papier), enveloppée de gaze, est avantageusement employée et qu'elle permet une économie de cette gaze.

Le Médecin chef,

Signature.

(1) Le Dr Pressnow, absent de la station, n'a pas signé la demande.

VI

L'HYGIÈNE AU LAZARET

Nous avons signalé, dans les chapitres précédents et chaque fois que nous le constations dans le cours de notre visite de la fabrique, l'oubli d'une bonne et saine hygiène, ou le mépris que l'Administration manifeste pour elle, à l'hôpital Schütt.

Ici, nous nous bornerons à donner une impression d'ensemble plus tassée de la *Gesundheitspflege*, telle qu'on la pratique au lazaret, c'est-à-dire le plus souvent à rebours.

A rebours, en effet, si nous estimons, avec Proust, que faire de l'hygiène, c'est « conserver la santé de l'individu, le préserver de la maladie, retarder l'instant de sa mort », car nous devrons reconnaître que c'est là précisément le but vers lequel ne tendent pas les autorités de Czersk.

Avec de l'eau de vaisselle et des légumes crus qu'on pourrait croire destinés aux bêtes d'une étable, « conserver la santé de l'individu ! »

En l'empilant avec 500 de ses frères de misère dans une salle sombre, humide, dont l'air ne peut être renouvelé, et en imposant à ses plaies le contact des purulences échappées des plaies du voisin : « le préserver de la maladie » !

Cent soixante décès italiens en huit mois... « retarder l'instant de sa mort » !

Si nous admettons encore, avec Proust, que le but plus élevé de l'hygiène doit être « un perfectionnement continu et indéfini », nous devrons, par ailleurs, reconnaître que les autorités, dans leur sollicitude, sont entrées, un jour, dans la voie féconde des réformes : chacune marque un progrès. Rappelons, entre autres, les 15 portions quotidiennes de 60 grammes de pommes de terre et les 15 portions quotidiennes de 30 grammes de marmelade de betterave. N'ayons pas non plus l'ingratitude d'oublier le précieux don de 500 centimètres cubes de lait écrémé, que devaient se partager chaque jour 310 malades et blessés.

Rappelons par ailleurs l'isolement de 8 suspects dans une baraque spéciale, et l'ordre impératif affiché par les autorités, à l'époque de l'épidémie de dysenterie, dans la salle de la station C (510 hommes, un robinet, pas d'eau chaude, pas de brosses, pas de savon, pas de serviette), « d'avoir à se laver soigneusement les mains après chaque défécation comme avant chaque repas ». (Notre gratitude, à cette occasion, pour l'aménagement d'un lavabo luxueux, et fameux par l'accueil qu'y reçut le robinet migrateur des latrines.)

Signalons enfin qu'un jour, notre Comité, pour n'avoir plus à les acheter en ville à des prix fabuleux, reçut l'autorisation de fabriquer lui-même... ses cercueils.

« ...Le programme de l'hygiène doit se confondre avec celui qui résume toutes les aspirations de l'hu-

manité (!), toutes ses tendances vers un perfectionnement continu et indéfini et qui se formule par un seul mot : le progrès. » (Proust.)

Le sol. — A Czersk : sol sableux, le plus favorable. Malheureusement, à la Fabrik, le réseau des conduites toujours obstruées qui canalisent les « matières usées » et les fosses — très septiques (mais rien de la fosse Mouras) — qui dégorgent sur le pavé des cours, en altèrent sensiblement le caractère de salubrité.

L'eau. — Nous ne recommandons pas de boire sans la faire bouillir (?) l'eau du lazaret, dont les puits s'alimentent à une nappe empoisonnée par les déjections de 1.400 hommes, dont beaucoup sont dysentériques.

L'atmosphère. — L'atmosphère, en Prusse Occidentale, est favorable aussi, puisqu'une brise perpétuelle la brasse, mais cette brise ne suffit pas toujours à chasser les odeurs mauvaises qui s'échappent des fosses, des pompes et des tonneaux, si elle suffit à soulever des poussières suspectes. Ce courant d'air, par ailleurs, ne ventile pas les stations aux fenêtres hermétiques et n'est pas des meilleurs pour tant de sujets qui font déjà des lésions bacillaires de leurs poumons.

Hygiène de l'habitation. — Toutes les constructions, ici, sauf une, sont en bois (aux cloisons en deux épaisseurs de planches, il est vrai); aucune (sauf peut-être la station A [?]) n'a de sous-sol; les toitures en sont souvent et un peu partout, crevées; tous les bâtiments sont surpeuplés : aucun des hospitalisés, sauf les

officiers, ne dispose de plus de 2^{m2} 50 de superficie pour son lit et pour lui dans sa salle (minimum exigé pour les casernes de France : 3^{m2} 75 à 4 mètres carrés), et, pour l'ensemble du lazaret, de plus de 14 mètres (minimum à Paris : 46 mètres carrés).

Rappelons encore que les pièces sont habituellement très humides, des plus sombres, et que l'air qu'on y trouve dangereusement confiné et empoisonné de produits méphitiques, cherche souvent, en vain, une issue vers l'extérieur. Chacun, dans sa salle, ne dispose jamais de plus de 8 mètres cubes (Minimum exigé dans les casernes de France : 12 mètres cubes, et dans les *hôpitaux parisiens : 43 mètres cubes*).

Le chauffage naturel est désastreux dans la plupart des bâtiments : les salles en sont des étuves ou des caves glacées, selon que le soleil brille à l'extérieur, ou se cache derrière un ciel brouillé. A l'intérieur, il ne pénètre pas, et l'éclairage, de jour, est des plus médiocres. De l'éclairage artificiel, rien à dire, sinon qu'il ne fonctionne qu'une ou deux heures, chaque soir.

Le chauffage artificiel (par la vapeur ou l'eau chaude) et dont nous n'avons pu apprécier l'efficacité, paraissait devoir se faire d'une façon satisfaisante : on nous dit cependant qu'en pratique, à l'automne, il se fit des plus mal.

L'ameublement, ce sont les couchettes étroites et étroitement accolées, que nous avons déjà longuement contemplées : garnies d'une paillasse d'une dureté de bois, de literies malpropres et peuplées de vermine, elles sont dominées par la toiture au poutrage feutré

de toiles d'araignées et dominent elles-mêmes un plancher pourri, sur lequel, dès la nuit, trottent les rats.

Les latrines, exiguës et mal ventilées, sont garnies de quelques cuvettes à siphon avec réservoir de chasse dont le fonctionnement laisse très souvent à désirer. Le tout-à-l'égout est inconnu à Czersk : ce sont fosses fixes rapidement pleines à déborder.

Hygiène corporelle. — Un robinet d'eau froide pour 510 hommes. Comme cuvette, l'assiette à soupe; pas de savon; les bains ou douches difficiles à obtenir.

Le linge de corps, les vêtements et les draps, garnis de poux, ne sont, en vérité, jamais changés ni lessivés.

Alimentation. — Préparée sans soin, en quantité notoirement insuffisante, elle se signale surtout par sa pauvreté en substances albuminoïdes. Échappera seul à la plus critique déchéance physiologique, l'homme dont le Comité de secours fonctionne et qui reçoit des colis de vivres du pays (il ne peut, toutefois, faute de foyers, consommer ses pâtes et ses légumes secs).

Épidémiologie. — La transmission des maladies contagieuses est fatalement aisée et rapide dans un tel milieu. Toute plaie, d'abord, suppure à Schütt, et toute plaie qui suppure suppurera jusqu'à cicatrisation complète. Par le matériel et les instruments de chirurgie insuffisamment stérilisés, c'est la transmission du bacille pyocyanique et de l'érysipèle.

Par l'air confiné et les poussières qu'il véhicule, c'est la tuberculose pulmonaire, c'est la grippe et ses complications des voies respiratoires, c'est la diphtérie.

Par les eaux de boisson, c'est la dysenterie.

Par les puces, la pneumonie.

Par les poux et les punaises, un premier cas de typhus exanthématique devait, rapidement, contagionner toute l'agglomération et faire à la fabrique les plus sérieux ravages. Ce premier cas, fort heureusement, ne devait pas passer la porte du lazaret : une chance, car la maladie décimait, à l'époque, à en croire les gens avertis, des camps relativement proches de ceux de Czersk.

On chercherait vainement, en résumé, à l'hôpital Schütt, les caractéristiques qui font, à l'ordinaire, l' « hôpital », comme on chercherait inutilement, chez les autorités du lazaret, le souci de mieux défendre, par de vraies réformes susceptibles d'améliorer le milieu, la santé et la vie des malades et blessés internés ici.

Nous avons, précédemment, parlé de la mortalité à la Fabrik. On nous a communiqué, depuis, d'autres chiffres. Après avoir hésité à les reproduire, car ils nous semblent exagérés, nous les mettons quand même sous les yeux du lecteur, mais en faisant, toutefois, sur ce point, les plus expresses réserves.

Il y aurait au cimetière du grand Lager :

Deux tombes portugaises;

Quinze tombes françaises (celles de 11 hommes, morts à l'hôpital Schütt, et celles de 4 tuberculeux ouverts, décédés au lazaret spécial du camp);

Deux cent cinquante tombes italiennes (celles de 160 hommes, morts à Schütt, et celles de 90 tuberculeux ouverts, du camp).

Jusqu'ici, rien d'exagéré. Mais il y aurait, d'autre part :

Cent tombes anglaises, et ce chiffre nous semble très fort.

Il y aurait, enfin, 30.000 tombes russes ! nombre qui, surtout, bien entendu, nous paraît erroné. Nous pensons que 3.000 serait plus proche de la vérité. Notre correspondant, pourtant, est catégorique : il y aurait, d'après lui, au grand Lager, plus de morts que de vivants.

Pour les enterrements, l'Allemand met à notre disposition une charrette à quatre roues et à échelles, du genre « charrette lorraine ». Le mort, ou les morts — dans leurs cercueils grossiers superposés — s'en vont, tout seuls, au petit trot du cheval, vers leur dernière demeure.

Les Anglais et les Français font une collecte, louent en ville un corbillard, et achètent, à des prix scandaleux, des bières monumentales. Une délégation du Comité, une délégation des officiers et quelques amis du mort accompagnent le corps au cimetière, à 3 kilomètres de là. Le Comité de secours français fait appel à un prêtre polonais affecté au lazaret.

Hygiène morale. — La santé morale du lazaret, nous devons le reconnaître, n'est pas non plus très brillante. Les vols se succèdent, fréquents, dans les stations : vols de montres, d'argent, de biscuits, de chaussures surtout.

L'incident le plus grave fut le pillage, une belle nuit, du magasin à vivres du Comité de secours italien (qui n'était cependant pas très cossu, le pauvre !).

Notre fougueux camarade V..., qui en était le président affairé et d'un dévouement à ses hommes remarquable, fut très affecté de l'affaire : il fit immédiatement garnir toutes les issues de son bureau de défenses qui n'avaient rien d'accessoire, car elles étaient, comme l'exigeait, bien entendu, le tempérament exubérant de V..., formidables.

Les coupables de ces vols, le plus souvent, restent inconnus; tous répugnent à faire intervenir les autorités allemandes; celles-ci se désintéressent royalement, d'ailleurs, des incidents dont elles sont, par hasard, instruites. Un commerce clandestin, toutefois, et qu'elles ignorèrent toujours, ne les aurait certainement pas laissées indifférentes; c'est celui, entre Russes et sentinelles, qui se fit, parfois, la nuit, par une fenêtre ouvrant sur le chemin de ronde; au dire des infirmiers de garde qui ont surpris ce trafic, couvertures, draps, linge et enveloppes à damier s'évadaient par cette voie dans les périodes sans lune.

Enfin, notre confrère, le Dr D..., a trouvé l'occasion de dire un jour deux mots au Chefarzt, d'un commerce (beaucoup plus grave, parce qu'il attentait à la santé de tous) qui se faisait de certaines denrées destinées à l'alimentation de la collectivité. Ces denrées étaient détournées des stocks, au moment du déchargement des wagons; volées au magasin à vivres, volées aux cuisines.

Pour être complet, quelques mots de la petite chronique scandaleuse du lazaret. Oh! c'est très peu de chose!

Pas de pédérastie, à notre connaissance, à Schütt.

Tout au plus, colporte-t-on quelques vagues propos sur certains employés un peu poudrés et parfumés. (Avec quels produits?)

Mais le lazaret possède sa prostituée : peut-être une de ces pauvresses âgées et très humbles qui viennent en savates ou pieds nus faire quelque lessive à la Fabrik? Cette femme fut surprise un jour, par un interprète russe, en conversation galante dans une baraque avec un feldwebel. Comme le Russe se retirait discrètement, l'Allemand courut après lui pour lui dire qu'il pouvait s'en offrir autant pour... 1 mark.

Par ailleurs, la rumeur publique goguenarde veut que l'Oberinspektor ait pour maîtresse sa dactylographe, une grande fille qui traite de haut, dans son bureau et même en public, cet homme si arrogant.

Enfin, on daube fort sur les rapports de la vieille cuisinière et de son grand moujik : ceux-ci ne se gênent guère.

VII

LES MÉDECINS AU LAZARET SCHÜTT ET LEURS RAPPORTS AVEC LES AUTORITÉS ALLEMANDES

La *vie des médecins* à la Fabrik n'est évidemment, en rien, très réjouissante. Cependant, nous ne saurions, sans remords, apitoyer le lecteur sur leur sort : ils sont, en effet, grandement favorisés à tous égards. Bien logés, bien nourris, et, de plus, très occupés, ils ne souffrent pas de ces trois grands maux qui accablent généralement le prisonnier : la promiscuité, la famine, le désœuvrement.

Ils sont, en outre, parmi les privilégiés qui sortent parfois du lazaret : promenades sous la garde d'un feldwebel, une ou deux fois par semaine. A vrai dire, ces sorties surveillées manquent de charme, et puis le pays n'est pas beau, mais c'est cependant de l'air pur et de l'espace. L'étang (dont l'approche fut interdite lorsque la dysenterie fit des ravages en ville) offre seul un but agréable aux promeneurs. Une visite à cet étang, une au grand Lager, un tour dans la campagne : ce furent nos seules sorties pendant les premières semaines de notre séjour à Czersk, car, à cette époque, le temps pour ces escapades nous manquait.

Plus tard (au mois d'août), les médecins français furent avisés que, par représailles, le droit aux promenades leur était retiré. Le mal n'était pas grand, et, d'ailleurs, avant que tous les sous-officiers fussent au courant de l'interdiction, nous pûmes encore deux ou trois fois, et en fraude, passer la grille avec les camarades italiens et anglais, avec les camarades officiers aussi, que ces représailles n'atteignaient pas. Dans certains camps (car la mesure était générale en Allemagne), il fut donné pour prétexte aux médecins français « qu'ils n'étaient pas considérés par les autorités comme des prisonniers, et qu'ils ne pouvaient, par conséquent, profiter de l'accord du 15 mars qui établissait les promenades hebdomadaires pour les prisonniers seulement ».

A Czersk, on négligea de nous en dire si long, et nous avons toujours ignoré le motif vrai de ces représailles.

Le matin, pour nous, c'était d'abord la visite des salles dans les stations A, B et C, et la visite des isolés, aux contagieux et baraque I. Puis, c'étaient les pansements de 9 à 10^h30, à la station C. Des opérations, un jour sur trois environ, de 10^h 30 à midi. Les pansements des officiers de midi à 1 heure. Le déjeuner à 1 heure, le dîner à 7. L'après-midi, des pansements encore, station C, si nous possédions une réserve de matériel (le cas en fut assez fréquent en juin et en juillet) et les jours d'arrivée de convois. Des plâtres parfois ou des opérations exceptionnellement, quand le matin, il y avait eu abondance d'interventions russes et anglaises.

Plus tard, le plus souvent, nos après-midi étaient à nous, et c'était avec les médecins anglais et italiens le thé à 5 heures ou même le cacao dans « notre P. C. », selon l'expression de ce charmant capitaine M... C'étaient aussi de longues causeries dans la petite salle blanche des officiers, ou bien une série de circuits, dans la cour. A 10 heures, le soir, le communiqué de la Danziger.

Par deux fois, *bal international*, grande réjouissance organisée par nos confrères russes. Ça débutait par une sorte d'apéritif-concert, mais l'apéritif ici, c'étaient des alcools étranges et nombreux (fort étranges et trop nombreux) dont on arrosait des sandwichs. Des speechs (un verre plein obligatoire d'alcool fort par toast — et il y en avait des toasts !). — Le dîner ensuite, et de la musique. Des *Marseillaise*, bien entendu, au début et à la fin. De bal, point : quelques danses russes esquissées, quelques chants... et puis, le lendemain, du bicarbonate de soude à dose massive.

Le « bal international » deux fois, en quatre mois, c'était bien, mais c'était aussi bien assez. Un seul aurait peut-être suffi? Il faut tout voir, mais il ne faut jamais, non plus, abuser des bonnes choses, même en captivité.

Nos rapports avec les autorités. — Avec l'Oberinspektor, un seul contact fatal, et le 1er du mois exactement, jour de solde (150 marks : 120 pour la pension, 30 pour faire le gandin. Encore sur ces 30, nous retenait-on 75 pfennigs : la location mensuelle de notre appartement. On trouve plus cher).

Avec le premier Chefarzt, nous avons eu des rapports plus fréquents : c'était à l'occasion de demandes ou de réclamations, le plus souvent orales. Les demandes et réclamations écrites devaient être remises à l'interprète ou au bureau du feldwebel. Ce furent des entrevues, surtout, lorsque s'amorça, puis se déroula ce drame (ou ce vaudeville) : « L'Affaire des Krankenblätter ». Chaque interné entrait au lazaret réglementairement accompagné de sa feuille d'observation : rien de mieux. Ces feuilles étaient entreposées au bureau de la station et c'était aux médecins traitants à les tenir à jour en langue allemande (les interprètes russes étaient à notre disposition pour les traductions). L'obligation était, évidemment, très légitime, et si nous avons négligé jusqu'en septembre de remplir la petite formalité, ç'a été au début, et sincèrement, parce que nous n'étions pas au courant, et ç'a été ensuite parce que, manquant déjà de loisirs, nous estimions avoir mieux à faire que paperasser. C'a été enfin, avouons-le, par paresse et aussi par curiosité, pour voir ce que leur inspirerait, devant notre mauvaise volonté qui énervait les médecins allemands, la mauvaise humeur de ces messieurs.

Ce furent des palabres courtois, d'abord : on nous expliquait que l'intérêt même de nos blessés exigeait que nous tenions les « histoires » à jour. Nous avions des réponses faciles : « C'était au Stationarzt à écrire ces histoires. Nous, nous avions, pour suivre l'évolution des blessures et maladies, nos cahiers personnels d'observations. D'autre part, collaborer à la rédaction de documents allemands, c'était nous rendre solidaires

de l'administration et accepter notre grande part de responsabilité, si l'état de certains de nos hommes venait à empirer : or, nous estimions que toute aggravation devait être mise surtout au compte des déplorables conditions du milieu qu'il nous était interdit de signaler sur les feuilles. Enfin, nous ne pouvions, décemment, donner aux autorités des indications précieuses pour elles, sur les blessures en bonne voie de guérison des nôtres. C'était aux Stationarzt à rechercher ces hommes guéris : nous, médecins français, nous nous refusions à être les pourvoyeurs en travailleurs français, du Gouvernement allemand. »

Ces raisons étaient acceptées un jour, puis le lendemain on revenait à la charge. Une fois, nous sommes tombés d'accord, par compromis : seraient rédigées les feuilles de ceux-là seuls dont l'état était sérieux ou grave et qu'on ne pouvait de toute évidence envoyer dans les camps.

Mais quelques jours plus tard, on nous communiquait l'ordre écrit « d'avoir à mettre à jour, sans délai, toutes les Krankenblätter. Les promenades seraient pour nous suspendues tant que le travail resterait inachevé. » Il fallait émarger ; les camarades anglais signèrent, et bâclèrent leurs histoires : ils tenaient à leurs sorties. Nous, nos promenades étaient supprimées depuis longtemps déjà : nous ne perdions rien. Le lendemain, bien entendu, le Chefarzt nous convoquait une fois de plus : pourquoi n'avez-vous pas signé? — Ce fut la même discussion encore, mais beaucoup moins courtoise, toutefois. Une menace précise : « Puisqu'il n'y a pas de promenades pour vous on vous supprimera les

colis et la correspondance. » C'était illégal, si on s'en rapporte au texte des accords. Mais, légalement ou illégalement, cet excellent homme triomphait. Cependant, sur ces entrefaites, il fut déplacé. Son successeur, d'abord silencieux, puis renseigné, reprit la menace à son compte. C'était le moment de céder et lâchement : d'ailleurs celui-ci nous autorisait à rédiger les observations en langue française et n'exigeait qu'une ou deux lignes deux fois par mois. Grâce à nos notes personnelles, les 300 feuilles furent à jour en quarante-huit heures. A les croire, bien entendu, les blessés ne voulaient pas cicatriser, et les malades refusaient de guérir. Une seule Krankenblatt, dont mon collègue et moi ignorions absolument le titulaire, fut remise par nous au bureau, avec la mention : « Inconnu des médecins français ». Ce malade, dont le nom avait été estropié par un secrétaire, c'était exactement... notre ordonnance.

Avec ce nouveau médecin-chef, en veine de grandes réformes, nous eûmes encore des rapports fréquents, à l'occasion même de ces réformes, et lors du passage au lazaret d'un délégué de l'ambassade d'Espagne. Ce délégué avait paru déjà à la Fabrik quelques semaines auparavant, mais ce jour-là, comme nous nous présentions spontanément à lui, dans le vent de la cour, et que nous l'invitions à venir jeter un coup d'œil dans la salle de la station C, il nous répondit « qu'il n'avait pas le temps, qu'il était très pressé ». Cet homme si pressé revint, sur demande spéciale et d'urgence d'un de nos officiers blessés qui avait le bras un peu long. Il visita, cette fois-ci, les salles...,

mais, réflexion faite, nous croyons diplomatique de ne pas insister et de ne pas parler plus longuement de cette seconde visite.

Toujours est-il que le Chefarzt entreprit, et de sa propre initiative, quelques réformes. Rappelons : le régime des grands affaiblis; le demi-litre de lait; la mise en chantier des foyers dans la cour; le lavabo de la station C; l'affectation aux cuisines de deux aides de chaque nationalité; l'installation des suspects dans la baraque I; l'autorisation accordée au Comité de fabriquer lui-même ses cercueils.

Signalons par ailleurs : quelques carreaux remplacés et des réparations de toitures; l'autorisation donnée aux seuls officiers d'envoyer un représentant à la censure, les jours de visite des colis; l'ouverture d'une nouvelle salle de pansement station C, et l'aménagement d'une pièce, dans la même station, où purent être isolés 25 hommes gravement atteints et éprouvant un grand besoin de repos et de silence.

Enfin, la venue très prochaine au lazaret d'une Commission sanitaire suisse nous fut promise, à cette époque, une fois de plus. Mais elle n'y parut jamais. D'avril à décembre, elle fut espérée en vain par les blessés prisonniers français de la Fabrik Schütt.

Avec le jeune Stationarzt qui succédait aux deux premiers, « volontaires pour le front », nos rapports furent assez pénibles. Dans l'idée très probablement qu'il convenait de débarrasser son Chefarzt d'un gêneur, ce maladroit plein de zèle, à l'occasion, un jour, d'une visite de sortie, intima à notre président du Comité l'ordre de garder le lit : la jambe blessée de B.

exigeait, d'après lui, ce repos. L'adjudant B., évidemment, était à opérer; d'accord avec lui, nous avions décidé de lui extraire ses éclats dès que sa présence à la tête de son trop nécessaire service ne serait plus absolument indispensable. Mais, dans le moment, il n'allait ni mieux ni plus mal que d'habitude, et la mesure du Stationarzt ne s'imposait nullement.

B., très ennuyé, prit conseil de nous : de la couchette qu'il occupait dans la grande salle de la station C, il ne pouvait guère diriger son comité. Notre conseil, bien entendu, fut qu'il n'avait pas à tenir compte de l'ordre reçu : la question était purement médicale, et le docteur allemand n'était pas le médecin traitant. B. devait nous faire appeler immédiatement s'il y avait du nouveau. Il y eut du nouveau dès le soir du même jour; le Stationarzt fit une tournée dans la salle : la couchette du président était inoccupée. Grosse affaire! La discussion fut des plus violentes. Cependant, malgré le désir évident de l'Allemand, le médecin français coupable d'avoir donné, après l'ordre du maître, un contre-ordre irrespectueux, ne fut pas inquiété. Nous croyons volontiers que le Chefarzt, plus fin, fit comprendre à son subordonné qu'il avait péché par excès de zèle, et que ce n'était ni l'occasion ni le moment d'ouvrir une instruction et de commencer des poursuites.

Un ordre de Berlin, quelques jours plus tard, nous envoyait à Heidelberg et nous libérait du contact déplaisant de ce Stationarzt, qui était, hélas! plus prussien que les Prussiens, un Polonais..., mais de Czersk.

VIII

RESSOURCES — SPORTS, JEUX ET DIVERTISSEMENTS

A toute la population misérable du lazaret, qu'offrent les autorités comme possibilités de mieux vivre?

Le Comité de secours. — Aux divers comités, d'abord, le droit au fonctionnement. Cependant, les efforts charitables et soutenus de ces comités échouent trop souvent devant la simple mauvaise volonté des dirigeants ou de subalternes qui s'attribuent des pouvoirs arbitraires, ou, plus souvent encore, par la systématique entrave qu'y apportent les uns et les autres. L'incident que nous contons plus haut en est une preuve. Signalons encore les difficultés du ravitaillement en biscuits ou conserves, entreposés en gare et qu'on ne peut aller chercher, sous prétexte qu'il n'y a pas de voitures, ni de chevaux, ni de charrettes à bras, ou encore, tout simplement, de sentinelles disponibles.

Signalons aussi la précarité des rapports par correspondance avec les comités des camps fournisseurs souvent fort éloignés, les réponses se faisant toujours attendre de nombreuses semaines et certaines lettres, même, n'arrivant jamais à destination.

Signalons encore la lenteur voulue apportée dans l'exécution de cette réforme : l'affectation d'aides alliés aux cuisines, et l'impossibilité d'aboutir pour cette autre : le contrôle de la distribution des denrées.

Rappelons enfin que le Comité a combattu vainement, pendant des mois, pour faire cesser ce scandale inouï : l'impossibilité pour les hommes, malgré le texte formel des accords, de faire cuire les aliments, légumes secs ou pâtes, que leur adressaient les leurs : l'entrée des cuisines leur était interdite; la cuisson dans les stations, interdite également (et à juste titre, car le risque d'incendie y était considérable); les feux dans les cours, interdits encore et sans motif admissible; la construction des foyers mis enfin en chantier, si lente, faute de briques, faute de chaux et parce que les Inspektor faisaient démolir un jour ce qui avait été édifié la veille.

Les colis. — Les autorités accordent encore aux colis et à la correspondance le droit d'arriver parfois à destination. Ces colis, on les visite bien, comme le veut l'accord du 15 mars, sinon en présence du destinataire (ceci n'a jamais pu être obtenu), du moins sous le contrôle d'un seul homme de confiance : notre vaguemestre. Mais, après la fouille, ils séjournent trois ou quatre jours dans le local de la censure, extérieur au lazaret, et lorsqu'ils parviennent à leurs bénéficiaires, les denrées qu'ils contenaient encore l'avant-veille en sont, le plus souvent, partiellement envolées. Ou encore : le tout, privé de toutes ses enveloppes protectrices, danse une sarabande au fond d'un vieux sac

postal, où il a été précipité en vrac. Et il faut ensuite passer de longues heures à trier les haricots, les pois, les lentilles, le vermicelle, le café en poudre, les débris de chocolat ou de savon. Ces deux derniers produits manquent d'ailleurs habituellement. Parfois, enfin, les denrées ont toutes disparu et ce sont les seules enveloppes protectrices (?) qui parviennent.

Nous avons vu arriver une brosse à dents brisée en trois morceaux, l'un des traits de fracture en plein milieu des crins. Il faut avoir du vice pour casser en trois morceaux une brosse à dents : c'est très difficile, et puis deux, ça suffit pour que l'objet soit inutilisable.

Il faut en avoir aussi (désolante et tout à la fois désopilante aventure dont fut victime un confrère italien qui remplit, ce jour-là, notre baraque de jurons napolitains très affreux), pour troquer un beau manteau annoncé et attendu depuis six mois, contre une capote usagée, effilochée et crasseuse à la doublure brutalement déchirée.

De toutes les paires de chaussures impatiemment espérées, aucune à notre connaissance ne parvint au lazaret. Du linge, très peu de chose.

Les conserves en boîte, bien entendu, et comme partout, sont entreposées dans un magasin particulier : un feldwebel les ouvre et en vide le contenu dans le récipient que vous êtes tenu d'apporter : les petits pois avec la confiture, et le corned-beef dans le lait condensé sucré.

La correspondance. — Pour la correspondance, beaucoup de manques aussi, et des retards : lorsque nous avons quitté l'Allemagne, en novembre, le cœur

lourd d'inquiétude, nous étions sans nouvelles des nôtres postérieures à juillet. Beaucoup d'internés étaient sans lettres pendant des périodes plus longues encore, certains sans nouvelles du tout. De retour en France, nous avons vu arriver, en janvier, des lettres et cartes écrites par nous au mois d'août.

Les sorties. — Pas de promenades pour les malades et blessés, sauf les officiers. Pas davantage pour les employés, sauf pour certains Russes.

L'adjudant B... n'obtint jamais la carte de sortie à laquelle ses fonctions lui donnaient un droit strict et qu'un grand nombre d'interprètes ou secrétaires obtenaient avec facilité.

La cantine. — Une cantine, autorisée par l'administration, montée et tenue par le Comité russe, vend :

1° Quelque papier : cartes, papier à lettre, cahiers à 0,60 et 1 mark;

2° Des cigarettes à 25 pfennigs pièce;

3° Du tabac de feuilles de hêtre nicotinées.

Cette cantine, si mal approvisionnée, est une ressource tout à fait négligeable; aucune denrée alimentaire, mais une boisson très répandue en Allemagne à cette époque : limonade chimique colorée en rose ou en jaune et légèrement gazeuse (250 cm^3 à 30 pfennigs).

Le Gouvernement nous accorde enfin, conformément aux accords, le droit d'adresser des réclamations à l'ambassade d'Espagne et au ministère de la Guerre. La plupart de ces réclamations, transmises par la voie hiérarchique, ne dépassent pas le corps d'armée ou même les bureaux de la place de Czersk et nous

reviennent souvent avec des réponses vagues ou alambiquées, sans qu'il soit tenu compte de nos observations.

Les échanges. — Une ressource dont nous avons eu l'occasion de parler déjà, clandestine et appréciable celle-ci, provient du commerce assez actif qui se fait, sous le manteau, entre Russes jouissant de cartes de sortie et internés : des œufs surtout, du beurre ou des pommes de terre rarement, sont introduits au lazaret et font un certain nombre d'heureux (1). Malheureusement, seuls les blessés munis de quelque monnaie, profitent à peu près suffisamment de ces occasions. Les autres, lorsqu'ils trouvent le courage de se priver, soit de leur pain allemand, soit plutôt de leurs biscuits [dont le cours (2) est supérieurement élevé, comparé à celui du pain], peuvent toutefois, et par échange, se procurer également un peu de beurre ou encore deux ou trois œufs. Le comité, avec ses maigres ressources, ne pourrait fournir les 300 blessés et malades. L'entreprendrait-il : il n'arriverait pas à s'approvisionner en quantité suffisante. Mais il s'efforce cependant de soulager les sujets les plus déprimés et les plus démunis d'argent, en adjoignant parfois quelques œufs aux dons réguliers de lait condensé et de boîtes de conserves dont les minces stocks s'épuisent, hélas ! si rapidement.

La bibliothèque. — Pas de bibliothèque régulière à Czersk. Quelques livres venus d'on ne sait où et une

(1) Les pommes de terre se paient 5 marks le kilo. Les œufs 0,80 à 1,50 mark pièce. Le beurre de 16 à 22 marks la livre.

(2) La valeur du biscuit, variable, oscille autour de 0,65 pfen.

douzaine d'autres offerts par une œuvre danoise, passent de mains en mains.

Les sports. — Il faut avouer que les sports ne sont pas très en honneur à la Fabrik, où l'espace manque et qui compte tant de mutilés et aussi tant de blessés encore trop impotents ou de malades trop anémiés, pour qu'il leur soit possible de se livrer à des exercices violents. Le seul foot-ball que cultivent presque exclusivement certains Anglais valides : médecins, infirmiers, employés, blessés à peu près guéris, se joue dans la cour, très médiocre terrain. Encore ces parties ne furent-elles pas nombreuses : le premier ballon, rapidement hors d'usage (il en avait vu de dures, butant contre les fils barbelés, ou rebondissant sur les rails en saillie de la voie de 60), un second ballon fut trouvé, dans le colis d'envoi, spirituellement déchiqueté à coups de ciseaux.

Une barre fixe, dans un coin, est visitée parfois par quelque amateur.

Certains qui caressent évidemment des projets d'évasion, s'entraînent à la marche, en tournant pendant des heures autour des baraques.

Les jeux. — Des jeux, bien entendu, sont entre toutes les mains : jeux de cartes, de dames, d'échecs, le plus souvent confectionnés par les prisonniers eux-mêmes. Un certain nombre de ces jeux nous furent aussi adressés par l'œuvre danoise.

Un grand concours d'échecs, organisé par des éléments russes, obtint le succès assez limité que l'on pouvait prévoir.

Divertissements. — Dans la première semaine de

notre séjour à Schütt, nous avons eu la satisfaction d'assister aux deux dernières représentations du grand théâtre monté par les Russes : agréable mise en scène, bon orchestre. Ce théâtre liquidait, non pas comme on aurait pu l'espérer parce que la baraque qu'il monopolisait aux dépens de toute la population souffrante, tassée dans la station C, était absolument nécessaire à l'aménagement d'une nouvelle salle de blessés (des baraques déjà aménagées restaient inoccupées), mais parce que les Russes devaient, disait-on, reprendre incessamment la route de leur pays. Promesse allemande : les premiers maigres convois dirigés « sur les camps de rassemblement » ne dépassèrent pas ces camps. Tout départ fut suspendu immédiatement après l'exécution du comte Mirbach et nos malheureux camarades russes étaient encore à Czersk à l'entrée de l'hiver.

Le théâtre cependant fut dispersé dès juillet, et les décors en furent emmagasinés dans un grenier.

De ces spectacles, nous ne dirons rien; ils n'ont réjoui que nous et quelques rares Français, malades légers, ou blessés valides. A cette époque, la plupart des nôtres étaient dans l'impossibilité totale de quitter leurs grabats.

Des réjouissances de plein air, quand l'été fut avancé, attirèrent un public plus nombreux : ce fut lorsque les docteurs russes obtinrent l'autorisation pour les éléments d'une musique militaire internée au grand Lager, de venir donner concert au lazaret.

La veille de la première audition, le bruit courut avec insistance que, seuls, les braves Russes, qui,

comme chacun sait, ne sont « pas prisonniers non plus, puisqu'on a fait la paix », pourraient assister à la fête. Les portes des stations seraient, à l'heure de la réjouissance, rigoureusement fermées au nez des Italiens, Anglais et Français. Il n'en fut rien et il se peut que ce bruit n'ait été qu'une calomnie. Toutefois, comme la chose était assez dans la manière allemande, certains pensèrent que les autorités avaient bien songé momentanément à prendre cette décision, mais qu'à la réflexion, elles y avaient renoncé, non par crainte du ridicule (l'Allemand n'est pas très sensible à cet argument), mais parce que la mesure eût été parfaitement inefficace; en effet, les sons, surtout puissants, présentent cette qualité bien connue dans le monde entier, y compris la Prusse Occidentale, qu'ils traversent les corps solides. Or, la musique était bruyante; les prisonniers, auxquels on avait confisqué leurs briquets sous prétexte qu'ils étaient en cuivre, s'étonnaient de voir tant et de si gros instruments de ce métal, réunis dans un espace si petit. Les Russes avaient un peu craint, d'ailleurs, avant les concerts, qu'un tel étalage devant les autorités allemandes soit pris pour une provocation et qu'il donne prétexte à la réquisition. Mais tout se passa le mieux du monde : peut-être les exécutants conservèrent-ils leurs instruments parce qu'ils réussirent à charmer les oreilles du public allemand, très dense (trop dense) au moins autant que celles de nos blessés?

Ces auditions furent trois, en trois mois; deux furent agrémentées d'exhibitions : hommes serpents,

chanteurs, lutteurs russes qu'on s'étonnait à tort de voir en si belle forme : c'étaient les cuisiniers d'un lazaret du camp.

Telles furent ces grandes fêtes. Nous avons tout dit sur les divertissements de là-bas; aussi bien, ne voudrions-nous pas mériter un blâme des anciens de Czersk qui pourraient nous reprocher : « Vous nous parlez trop des agréments de la Fabrik. — Ah oui ! les belles réjouissances ! — A vous entendre, ce cloaque aurait été plein de charme ! »

Non, chers amis : nous savons trop ce que vous avez enduré pendant votre séjour à Schütt pour insister davantage sur ce sujet qui ne vous convient pas, et à juste raison. Qu'était-ce en effet que ces divertissements d'ordre très inférieur (et qui, cependant, vous intéressaient, reconnaissez-le, car les valides, qui avaient si peu d'objets de distraction, faisaient, debout sur leurs tabourets, une belle couronne française, à l'ensemble), qu'était-ce que ces réjouissances sinon, uniquement, quelques heures, dans une longue suite de jours, de moindre cafard? Et comme ensuite la mince pitance devait vous sembler plus mince encore et la morne et noire station, plus noire et plus morne !

Mais vous reconnaîtrez, par ailleurs, avec nous, qu'il fut, pour vous, en Allemagne, un divertissement de qualité supérieure, et qui chassait ce cafard de jour en jour plus vigoureusement. C'était, par exemple, les matins, quand vous entendiez le Stationfeldwebel aboyer plus furieusement que de coutume. Vous vous disiez : « Ça va ! Ils ont encore pris, les Lochbé », et

votre cœur en était réchauffé. C'était ensuite, lorsque la confirmation des bonnes nouvelles vous arrivait de ce parfait galant homme M. le capitaine de B..., sous l'aspect d'un petit papier qu'on se passait de lit en lit, et qui portait la traduction de tous les communiqués, les nôtres et les leurs, qui étaient souvent plus réjouissants encore que les nôtres.

C'était enfin, n'est-ce pas, lorsque vous observiez les têtes penchant chaque jour un peu plus vers le sol, et le regard qui fuyait le vôtre, de nos bons Inspektor !...

Nous savons : comme vous, comme tous nos compatriotes, comme tous nos alliés en exil, nous avons trouvé là les joies les plus savoureuses : elles étaient une riche compensation à vos peines, et vous l'aviez bien méritée.

CONCLUSION

Conclure avec des conclusions de thèse, médicales ou chirurgicales, ou même de simple hygiène, nous n'en voyons guère la possibilité. Nous n'en voyons pas non plus la nécessité : les lazarets Schütt appartiennent aujourd'hui, et fort heureusement, au passé; nous ne saurions, hélas! reviser le passé...

Nous penserons avoir fait œuvre utile ici, si nous avons pu inspirer un plus profond dégoût encore, un plus absolu mépris de la guerre, à ceux qui n'en ignoraient rien, si ce n'est cet aspect pitoyable : le sort de nos blessés de guerre prisonniers de guerre.

Vu :
Nancy, le 3 avril 1919.
Le Président de la thèse,
Weiss.

Vu :
Nancy, le 9 avril 1919.
Le Doyen,
E. MEYER.

Vu et permis d'imprimer :
Nancy, le 10 avril 1919.
Le Recteur de l'Académie.
Ch. ADAM,
Membre de l'Institut.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
AVANT-PROPOS	V
INTRODUCTION	1
I. — La place de Czersk	11
II. — Le Kriegsgefangenenlazarett « Fabrik Schütt ».	17
III. — Linge de corps. — Vêtements. — Couchage. — Alimentation	97
IV. — Nos malades. — Les médicaments	119
V. — Nos blessés. — Le matériel de pansement. — Le matériel chirurgical et les opérations	127
VI. — L'hygiène au lazaret	161
VII. — Les médecins au lazaret Schütt et leurs rapports avec les autorités allemandes	171
VIII. — Ressources. — Sports, jeux et divertissements.	179
CONCLUSION	189

PLANCHES HORS TEXTE

K. G. Lazarett « Schütt », Czersk (Wpss.)	16
La Grande cour de la Fabrique Schütt	32
Le personnel médical français du lazaret	32

NANCY, IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT